19me Année — Mai 1932

DÉPOT LÉGAL VAUCLUSE N° 510

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

PAUL VALÉRY
Lettres à Albert Coste

JEAN BALLARD .... *In Memoriam Albert Coste*
KATHERINE MANSFIELD .... *Journal (fragments)*
FRANÇOIS BERTHAULT .... *Celui qui entendait Baru*
EDOUARD RODITI .... *Poèmes*
GASTON MOUREN .... *La nouvelle génération dramatique: Armand Salacrou*
ARMAND SALACROU .... *La Vie en Rose*
STELLA BENSON .... *Tobie et l'Ange*
HENRI URTIN .... *Conditions de la Persuasion*

CHRONIQUE

HENRI FLUCHÈRE .... *A propos de « L'Amant de Lady Chatterley »*

NOTES, COMPTES RENDUS

LES LIVRES, par Henri Fluchère, Jean Audard, Emile Dermenghem, Joë Bousquet, Roger Brielle, Georges Pillement, Gaston Mouren.
LETTRES CATALANES : *Introduction à l'actualité; d'un nouvel Humanisme, Jacint Verdaguer et Joan Maragall*, par Pierre Jean Roudin.
LETTRES ETRANGÈRES, par Marcel Brion.
LE CINÉMA : *Cinéma contre Art Cinématographique*, par A. Gautier.
LA MUSIQUE : *Elektra*, par Claude Laforêt.
MACHINES PARLANTES, par Gaston Mouren; *Sophie Tucker*, par H. Thomas-Cadilhat.
LA PEINTURE : *Maurice Esnault*, par Gabriel Bertin.
LETTRE DE DAMAS, par Léon Gabriel Gros.
LETTRE DE ZAGREB : *Le Centenaire de Goethe*, par R. Warnier.

RÉDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le N° **5** fr. **Étranger :** Le N° **6** fr. **50**

N° 140 19me Année Mai 1932

Cahiers du Sud

Tome VIII. — 1er Semestre 1932.

Lettres à Albert Coste

Albert Coste s'inquiétait parfois du jugement de ses amis et les questionnait pour savoir ce qu'ils pensaient de lui. Il lui importait surtout de connaître l'image qu'ils en garderaient après sa mort. Ayant beaucoup d'orgueil pour les choses de l'esprit, mais une grande humilité pour lui-même, il s'en voulait de n'avoir pas fait une œuvre qui eut témoigné de son attitude à l'égard de la vie et de la pensée. Et cela lui causait de l'amertume. Il songeait qu'il ne durerait que dans la mémoire de quelques rares amis, confidents de cette amertume. Ceux à qui il disait les angoisses d'une quête ardente à travers la connaissance, les élans d'un esprit tendu vers toutes les possibilités de l'homme, n'oublient pas ses tristesses, les jugements sévères qu'il portait sur lui-même. Cependant il n'y avait point d'être qui fit preuve d'une aussi grande ferveur spirituelle, qui donnât davantage au monde des idées, sans autre ambition que d'aller à leur découverte, de se reconnaître en d'autres époques et d'autres êtres. A quelque moment qu'on le vit on était sûr de le trouver en méditation ou en lecture. Ce tête à tête avec la pensée des morts et des quelques vivants qu'il aimait, cette habitude de la songerie, lui donnaient alors un air abstrait et lointain comme on voit au visage de ceux que le

monde importune. Parfois on le trouvait le regard brillant et un peu perdu, le doigt encore sur le passage du journal ou du livre qui venait de susciter sa pensée. Il suivait des images, et tout aussitôt, les évoquait pour vous avec sa parole aisée et grave. Et l'on avait la certitude d'une minute suprême, d'une cîme de la vie, d'une très haute et subtile volupté. Rien ne peut rendre l'impression de grandeur que donnait une telle possession intellectuelle, ni cette atmosphère à la fois dense et rare que sa présence comblait d'inexprimables choses. Si bien que, dès le seuil, on était pénétré de ferveur et qu'on entrait, recueilli, déjà sous le charme.

Ainsi, il se déroulait le « film » du monde intérieur, inépuisable fonds de merveilles pour les synthèses de l'esprit. Une culture immense apaisait ses désirs en lui découvrant toutes les époques, toutes les contrées. Mais il allait d'emblée aux confins ténébreux des choses parce qu'il brûlait d'interroger ce qui ne peut pas nous répondre. Il adorait la vie comme un grand pouvoir incohérent et prodigue: il en aimait les manifestations singulières et même absurdes qui favorisaient sa croyance au dualisme manichéen; passionné de folklore, il essayait de comprendre, à travers les erreurs et les folies humaines, le prodige de la pensée et son lent chemin dans la nuit. Selon le mot de Carlyle il restait « béant de stupeur » devant l'odyssée de l'intelligence, mais sans cesse il répétait que tout est miracle, que nous vivons en pleine fantasmagorie. Le fait d'être, disait-il, échappe à toute conscience; ne pas être, l'entrée dans la mort sont pour chacun de nous impensables. Seules, les bêtes de troupeau ne s'en inquiètent pas.

Toute sa vie se résuma dans un souci de noblesse. Elle fut une analyse des poisons de l'âme, une recherche du tourment spirituel. Quand on essayait de le définir il disait: « je suis un homme qui a voulu se rendre compte, pas autre chose ». Et ces mots humbles formulaient la plus colossale enquête de la pensée, la préoccupation

d'une existence: parvenir, dans la hiérarchie de la conscience, au plus haut rang possible, et se distinguer du troupeau. Peu lui importait de connaître la paix des simples. Des joies altières, en lui ouvrant les domaines où souffle l'esprit, le tenaient dans un état de grâce, véritable ivresse intellectuelle, et l'entraînaient dans ce climat des sommets où tout exaltait sa fièvre. Pour lui cette exaltation valait cent fois le repos. De transe en transe il espérait bien atteindre par les voies du savoir au point suprême où toutes choses sont égales, d'où le sage considère sans trouble l'abîme et son tourbillon.

Mais on lui aurait fait injure en l'appelant un pur spectaculaire, un fakir montreur de rêves, car il jugeait condamnables toute solitude intellectuelle et l'absolue gratuité de la pensée. La position du dilettante lui paraissait indigne. Si loin qu'il fût de l'action il prétendait participer à l'aventure humaine et communier par l'émotion avec l'ébranlement des choses.

Dans l'atmosphère raréfiée où il se plaisait, il ne percevait plus que des résonances peu nombreuses. A peine de temps à autre correspondait-il avec des êtres d'exception. Parmi ceux-là, il faisait une place particulière à Paul Valéry qu'il avait connu dans sa jeunesse à Montpellier, leur ville natale, où cette amitié n'avait pas eu le loisir de se développer. De bonne heure, en effet, attiré par Huysmans et surtout par Mallarmé, Paul Valéry s'était fixé à Paris. Par la suite, Albert Coste dût quitter la ville qu'il aima toujours, pour exercer la médecine à Beaulieu, sur la Côte d'Azur dont il exécrait les faux-brillants et le snobisme. Il connut des esprits d'élite avec qui il resta lié jusqu'à sa mort, mais il ne cessa jamais de penser à Paul Valéry. Par intervalles, il entendait parler de lui. C'était surtout Henri Mazel, de l'Ermitage *qui lui signalait sa trace dans les lettres. Un jour, Albert Coste reçut: « Une Conquête méthodique » qu'il lut avec un intérêt passionné. Il écrivit son sentiment à Paul Valéry et une correspondance s'ensui-*

vit, accompagnée d'envois d'auteur. Ces lettres, auxquelles Albert Coste attachait le plus grand prix, et qu'il nous remit avant sa mort en signe de confiance et d'amitié, nous avons demandé à leur signataire l'autorisation de les publier, à la place même où nous annoncions, il y a un an, la mort de notre ami. C'était dans notre pensée une commémoration de haute portée, que d'associer à la mémoire de cet être merveilleux le nom du grand écrivain. Paul Valéry, avec cette bonté qui vaut à l'intelligence l'adhésion des cœurs, fit le meilleur accueil à notre demande et nous écrivit la lettre que voici :

Cher Monsieur,

Puisque vous estimez que la publication de lettres que j'ai écrites jadis à Albert Coste serait un hommage à la mémoire de notre ami, je vous autorise, en dépit de la répugnance que j'éprouve à voir imprimer ce qui ne fut pas destiné à l'être, à reproduire ces lettres — moins quelques lignes — dans le numéro des *Cahiers du Sud* que vous préparez.

Albert Coste a mené une vie tout intellectuelle et toute cachée. Il est un noble exemple de ces hommes qui peuvent exercer leur esprit et en développer jusqu'à la fin la culture, sans espoir extérieur ni d'autre illusion que celle qui réside en toute pensée. Rien ne me parait plus sage et plus enviable que ce système, dont je connais les grands avantages pour l'avoir pratiqué longtemps, — et surtout pour avoir dû l'abandonner.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Paul VALÉRY.

Le 18 mars 1932

Nous sommes heureux de donner ci-dessous les lettres que le poète de Charmes *écrivait à Albert Coste en* 1915, *alors qu'il n'avait encore fait connaître de son œu-*

*vre que les poèmes qui composèrent plus tard l'*Album de vers anciens, M. Teste *en édition restreinte et l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci, *et de permettre ainsi à l'histoire littéraire de prendre possession d'un document inestimable pour tous ceux que préoccupe la formation d'une pensée aussi lucide, s'expliquant sur elle-même avec une sûreté de prévisions surprenante.*

Nous remercions profondément Paul Valéry d'apporter, en autorisant cette publication, l'hommage le plus haut à ce noble esprit que fut Albert Coste et de lui faire aux yeux de tous, par les témoignages de confiance qu'on va lire, le seul honneur qui l'eût touché.

Jean BALLARD.

Paris 1915

Mon cher Coste,

Je dois à Mazel votre adresse. Quant au souvenir que je garde de nos conversations de jadis, le mérite vous en revient.

Je vous ai adressé cette mince brochure (1) pour le seul plaisir de vous adresser quelque chose, après tant d'années qui se sont ignorées. Puisque vous avez eu la patience de la lire, deux mots sur elle : quand je l'ai écrite, je n'y ai vu qu'une exagération ou amplification littéraires. J'ai poussé les données et comme arrondi les nombres. Je ne me tiens pas pour prophète, mais comment ne pas l'être malgré soi quand on dit que les gens feront ce qu'ils ont précisément l'intention de faire ?

Cet essai et le peu que j'ai écrit, je les ai écrits toujours sur demande ou sur commande. J'ai dépensé tout

(1) Paul Valéry. — La conquête allemande (1897) ; Paris, Extrait du *Mercure de France*, I. VIII, MCMXV; plaq. in-8. (Dans les réimpressions, cet essai est intitulé: Une Conquête méthodique). N. D. L. R.

mon temps en spéculations plus ou moins abstraites, difficiles à définir. Il en est résulté quelques registres de notes. J'ai essayé de ne pas me spécialiser même dans la spécialité d'écrire, et pourtant de préciser toujours plus ma pensée.

Cependant j'aurais publié certainement un peu plus, si, vers 97, pressé par la honte ou si vous voulez, l'angoisse de n'avoir nulle « situation » avouable, je n'avais fait la bêtise d'entrer dans la pesante administration de la guerre. Huysmans m'y poussa. J'eus le malheur de ne pas échouer au concours et j'ai perdu dans ces affreux bureaux du matériel de l'artillerie l'heure de la vie qui compte le plus, celle des essais terminés, et de l'acte. L'ambition m'est presque étrangère, mais perdre des années de gymnastique intérieure, tant d'étude pour le dessin rigoureux de l'homme qu'on veut être, c'est assez dur. Dureté qui s'aggrave de mille quolibets que l'on s'adresse, que l'on jette à son amertume. « Ce sang est-il si pur ? »

Excédé d'ennui et d'un travail généralement bête mais copieux, j'ai démissionné en 1900, un mois après mon mariage. Un peu plus de liberté dans une autre situation. Quelques années de recherches assez heureuses.

Je me suis prodigieusement usé dans ce combat. Vous sentez quels internes ébranlements...

Maintenant c'est la guerre. Elle durera peut-être assez pour qu'on m'appelle, moi vieille classe. J'ai d'abord souffert de ne rien faire. Le temps était trop tendu pour continuer des exercices de longue haleine ; savez-vous ce que je fais : je radoube, repeins et vernis d'anciens vers. Cela est chinois et ridicule, mais cela est traditionnel : à chaque terrible époque humaine on a toujours vu un monsieur assis dans un coin qui soignait son écriture et enfilait des perles...

Me voici au bord du papier. Le vide vous préserve. Pardonnez moi cette incontinence, mon cher Coste, et me croyez bien véritablement votre

Paul VALÉRY.

Mon cher Coste,

J'ai lu avec toute ma sympathie l'histoire de votre vie et celle de votre pensée. Elle est aussi triste que celle de toutes les vies que j'ai connues de suffisamment près : chacune ayant son timbre de plainte et ses modulations à elle de dégoût, de douleur, de fatigue et d'ennui: certaines jusqu'à imiter la joie.

Mais il est des hommes particulièrement infortunés. Je sais bien que les sensibilités sont incomparables et comme transcendantes les unes aux autres. Toutefois il y a une échelle qui s'établit, à mon sens, ainsi : le moins malheureux est celui plus capable d'automatisme. L'homme, blessé toujours par le hasard, se répare par des régulations qui se font en lui.

Par malheur, et suivant leur nature, les êtres les plus faits pour comprendre, pour anticiper, pour être des écarts, ceux là toujours à l'état naissant ont l'esprit inhabile aux habitudes, non dominé par les horaires de l'estomac, du sommeil, du pseudo travail professionnel. Leur système ne sait pas encadrer, enchaîner, bloquer d'automatismes l'intime travail du malheur. Il y a des gens qui se consolent de leur deuil en ornant régulièrement une tombe. Il en est auxquels nul désastre ne peut, quoiqu'ils en aient, ôter le sommeil, ou enlever la jouissance de leur petit verre. Des îlots indolores ou voluptueux subsistent dans leur durée, qui peu à peu s'unissent.

Hélas ! Quelle infériorité est la nôtre. Je ne le dis pas par antiphrase. Je n'ai plus l'âge de le dire avec ironie.

L'histoire, ou plutôt la chronologie d'un individu délicat, peut se résumer ainsi: plus il va, plus il envie ou plus il regrette ce qui l'a dégoûté.

A un âge — très tendre — la femme lui inspirait une sorte de dégoût. L'amour lui semblait saleté.

Dans un autre âge, l'argent, les gens et choses d'argent lui étaient de répugnantes idées.

Et, certain temps, le succès — fut-il gloire — lui paraissait ignominie. Etc...

Mais ce qui lui reste — l'essence délivrée de tous ces sous-produits — est si fin, si léger, si peu de chose et hors de prix, qu'il n'y en a jamais de quoi parfumer toute la vie. Alors, ce sont des retours, des regrets, des régurgitations de la tragique bêtise et vengeance impuissante sur soi-même, la mine ridicule d'incompris, de foudroyé, et l'amertume d'être amer.

Je pense bien que vous ne connaissez pas cet excès de mal. Moi, je m'efforce, avec un variable succès, d'y résister. Ma nature est extrémiste, changeante ; je ne puis même compter sur la constance de mes dépressions.

Mais parfois, maintenant, une sorte d'intime froid irrésistible me gagne et je voudrais, fut-ce au milieu du jour, me cacher la tête et dormir, dormir, dormir.

Et l'on blague l'autruche de fermer les yeux pour abolir le péril. Quelle terrible valeur a cette expression de caserne : ne plus rien vouloir savoir. Que je plains la pauvre Cassandre ; que je comprends que l'on ait fini par l'assommer.

Vous me demandez des éclaircissements sur mes idées ? Non, ce n'est rien de mystérieux. Vous allez voir que c'est même tout le contraire. Mais l'embarras d'expliquer un ensemble de tâtonnements et de recherches, la gêne de résumer ce qui ne veut pas s'achever, et celle de donner crûment des aperçus sur des approximations longues, complexes et trop familières à moi, sont grands. Tout ce qu'il y a de moins métaphysicien, ce que j'ai essayé constamment, à travers mille variations de sujet et de procédés, le voici : Introduire dans ma pensée, quelle qu'elle soit, le souci de la rigueur, et la conscience d'elle même; acquérir le plus de liberté, à moi possible, de combinaison et de dissociation ; éviter avec soin la confusion (que l'usage et le langage admettent et imposent) entre les fictions et les vrais actes psychiques, entre le vu,

le pensé, le raisonné, le senti ; placer dans ces manœuvres et précautions intérieures l'essentiel, l'important par excellence ; et retirer cette importance aux intuitions et aux jugements mêmes, toujours provisoires.

Pour moi, une représentation ou « idée » du Monde (s'il existe) si on la veut aussi exacte et fine que chacun la peut comporter, doit être précédée et dérivée de cette Ethique... sportive.

On commence forcément par la connaissance grossière et purement suffisante, on y acquiert des pouvoirs, qui développés en eux-mêmes par un entraînement général, sans spécialité prématurée, sans ignorance des conventions etc, peuvent, tel jour, s'appliquer enfin aux anciens et primitifs problèmes.

Mais tandis que l'idée du monde n'est jamais qu'une représentation, un portrait plus ou moins fidèle, du moins le peintre a-t-il acquis quelque chose en le peignant. L'acte me semble plus précieux que le résultat. L'athlète fait des mouvements inutiles, mais ses muscles pourront servir à l'occasion.

A quoi ont abouti les siècles de métaphysique ? Pas à une quelconque vérité. Il n'y a de vrai que le vérifiable. Mais ce n'est pas en vain qu'ils ont ergoté. Certes, tous leurs résultats sont échec et mat. Hors de cause, leurs constructions, leurs formules, leur terminologie et surtout, leurs désirs ou prétentions naïves.

Mais leurs surenchères, leurs luttes, leur bonne volonté et leur mauvaise foi ont tiré de l'animal pensant bien des mouvements et des ruses. La dialectique, lasse de jouer sur la Trinité, sur l'Etre et parmi les Essences s'est trouvée prête, fine, juste le jour qu'il a fallu débrouiller la chute des corps et la puissance du feu. Voilà en quoi je m'intitulerais Philosophe Sportif. Il y a quelque ridicule aujourd'hui, à prétendre « expliquer ». La conception d'un système semble aussi fausse que celle d'un outil universel. La seule vérité réelle est celle instantanée, imposée par les circonstances du moment à la diversité qu'on appelle un Homme.

Je puis vous montrer, en d'autres mots, mon point de vue principal. C'est une comparaison. Nous possédons un certain domaine d'activités et de sensibilité qui est la Musique. Son histoire est simple. Ce qui nous fut donné, est l'ensemble auditif, l'infinité des bruits. De cet ensemble, on a, par des procédés, isolé l'ensemble des sons. Celui-ci, à son tour étudié, a pu s'ordonner en gamme, l'expérience et la convention s'aidant. On a semblé s'appauvrir en passant d'une infinité à un corps fini. Mais, au contraire, ce nouveau système organisé a permis, non seulement de fixer les premières idées auditives, mais de les multiplier, de les enrichir, d'ajouter toute la richesse formelle à ces heureux hasards isolés du début. L'histoire récente du timbre le montre bien. Nos instruments sont les mêmes que ceux de nos grands pères, à très peu près. Mais leurs timbres n'étaient pas classés comme les nôtres. Il a suffi d'une attention particulière pour donner une dimension de plus à l'espace musical. Chose remarquable, nous arrivons maintenant par ces détours apparents à nous rapprocher du bruit, du parlé, par synthèse. C'est là pour moi un grand exemple. Mon idéal serait de construire la gamme et le système d'accords dont la pensée en général serait la Musique.

Il ne s'agit de dilettantisme (comme on disait en 80). Un cheval de course entraîné tous les matins, poussé à fond, retenu à temps, pesé, nourri savamment, est une bien belle chose. Ce n'est pas du tout un dilettante. J'appellerai désormais philosophe un tel animal intellectuel.

Mais ne croyez pas, mon cher Coste, que je me place à ce haut rang. Je n'ai ni box verni, ni de lad qui m'étrille l'entendement ; sur la pelouse psychologique, je ne trotte de syllogismes ni ne galope d'analogies.

Toutefois, — soyons franc — si vers les 24 ans j'avais eu ce qu'il faut de rente certaine pour la liberté complète de l'esprit — tout compris — (et ce n'est pas énorme en vérité) je crois bien que j'aurais essayé. Essayé quoi ? Enormément de choses pour ne bien retenir que ce qui aurait trouvé en moi quelque résonance.

Bah, je n'ai pas le droit de regretter... Regrets, remords, ordures de l'esprit, n'est-ce-pas ?

Alors j'ai dépensé mes années à étendre, épurer mes idées sur bien des sujets. Quelques-uns presque permanents : le rêve, l'attention, le temps, le langage, le détail réel du vivant. Quelques kilogrammes de notes.

Ma « philosophie », vous le voyez, est individuelle. Elle m'implique, tel quel, explicitement. Elle tend donc à une organisation finie, non à une explication ou construction des choses.

Méthode plus que système. Méthodes plus que méthode. Je ne conçois pas que l'on puisse considérer le Non Moi sans assigner le repère Moi. J'ajoute que ce Moi n'est pas la personnalité. Des gens oublient dans la démence leur personnalité : ils conservent un Moi ; aussi inexistant, si vous voulez, et aussi nécessaire que l'est, par exemple, le centre de gravité d'une bague...

Un certain moi se forme de mes éléments dès que des conditions sont remplies. Il se déclare de lui-même, il est plus ou moins riche, plus ou moins stable.

De même une mélodie résulte ou ne résulte pas d'une suite de notes. Je dirai aussi que le rêve est une formation naïve, aveugle, d'un Moi tout juste suffisant, etc...

Je vous quitte à la hâte, mon cher Coste, mais avec esprit de retour si je ne vous ai pas terriblement ennuyé.

Je suis bien cordialement votre.

Paul VALERY.

Journal de Katherine Mansfield (1)

1914

En février 1914, quand les notes suivantes furent écrites, nous habitions, Katherine Mansfield et moi, 32, rue de Tournon, à Paris. Il nous fut impossible d'y gagner assez d'argent pour vivre et je dus revenir à Londres pour chercher du travail. (2)

Paris, sans date. — Je vais lire Gœthe. Sauf quelques poèmes, je ne connais à fond rien de lui. Je vais me mettre à lire tout de suite *Poésie et Vérité*.

« Quand tout est dit, la vie humaine, en ce qu'elle a de plus grand et de meilleur, n'est qu'un petit enfant rebelle qu'il faut amuser et cajoler un peu, jusqu'à ce qu'il s'endorme et le souci alors s'en va. » ((Temple).

Voilà le genre de musique, non par ce qu'elle signifie, mais par sa cadence, qui me met en humeur d'écrire.

L'Enfant dans mes bras. — Je me disais tout à l'heure que j'ose à peine donner libre cours à mes pensées au sujet de J., à la nostalgie de sa présence. Et je songeais: « Si j'avais un enfant, je jouerais avec lui maintenant, *je me perdrais en lui*, je l'embrasserais, je le ferais rire. Et je me servirais de mon enfant pour me défendre contre mon sentiment le plus profond. »

Lorsque je songerais: « Non, je ne veux plus penser à cela; c'est intolérable, c'est impossible à supporter », je ferais danser le bébé.

Cela est vrai, je crois, de toutes, toutes les femmes. Et cela explique cette étrange expression de sécurité

---

(1) Copyright chez Stock.
(2) Les passages en italiques ont été écrits par Middleton Murry.

que l'on voit aux jeunes mères: elles sont à l'abri de tout état *ultime* du sentiment, protégées par l'enfant dans leurs bras De même pour les femmes qui appellent les hommes « des enfants ». Celles-là se rassasient de leurs hommes; à force de se gorger d'eux, elles atteignent un état d'insensibilité absolue. Voyez le sourire malin, satisfait des femmes qui disent : « Les hommes ne sont que de petits enfants. »

Sans date. — Je suis allée dans la chambre de J.; j'ai regardé par la fenêtre. C'était le soir et le peu de lumière qui restait était très douce: l'heure fantasque ou les gens n'apparaissent jamais tout à fait sous l'angle normal. J'ai regardé un homme qui arpentait la rue du haut en bas — il ressemblait à une mouche en train d'escalader un mur; des ouvriers poussant péniblement une charrette à bras — on ne voyait que des croupes et des pieds. Dans la maison d'en face, à une fenêtre du rez-de-chaussée, grillée de lourds barreaux, une petite fille brune, en châle gris, était assise et lisait un livre. Ses cheveux étaient partagés en bandeaux égaux; elle avait un petit visage ovale. Elle était adorable ainsi, encadrée par la fenêtre, avec la luisante blancheur du livre. Je me sentis pour elle, comme une passion, à l'espagnole....

6 *Mars. Un rêve.* — K. T. et sa sœur descendaient une route bornée d'un côté, par une haute colline, de l'autre par un ravin profond. Si profond, ce ravin, que les falaises à sa base luisaient comme des crocs pointus, acérés et minuscules. Sa sœur était terrifiée, elle se cramponnait à son bras en tremblant et en pleurant. Aussi K. T. dissimulait ses craintes et disait : « Tout va bien. Tout va parfaitement. » Elle tenait un petit manchon noir, où elle enfilait une main.

Tout à coup apparut, venant vers elle, un char pareil à l'image de son livre de latin, un char traîné par six chevaux trapus et mené par un conducteur coiffé d'une étroite calotte. Ils avançaient à un galop furieux, mais le conducteur était calme; un sourire tranquille et cruel sculptait ses lèvres.

— Oh, j'ai peur! oh, j'ai peur! sanglota sa sœur.

— Tout va bien! tout va à merveille, répondit K. T. d'un ton de gronderie.

Mais, tandis qu'elle observait le char, une chose étrange arriva. Les chevaux avaient beau conserver

leur allure forcenée, ils ne venaient pas vers elles, *ils galopaient à reculons* et l'homme souriait d'un sourire de satisfaction profonde. K. T. couvrit de son petit manchon noir le visage de sa sœur. « Ils sont partis. Ils sont partis pour de bon. » Mais à présent, c'était derrière elles que résonnait l'assourdissant fracas, comme le bruit d'une armée de cavaliers dont s'entrechoquaient les armures. De plus en plus fort, de plus en plus près montait le tumulte. « Oh, j'ai peur ! Oh, j'ai peur! » gémissait l'enfant et K. T. resta muette, serrant seulement le bras de sa sœur. Le bruit arrivait sur elles... encore un instant... *à présent*.

Et rien ne passa qu'un cheval noir, grand comme une maison, avec un cavalier serein et sombre; ils les dépassèrent, glissant comme un navire à travers les eaux obscures, et majestueusement voguèrent jusqu'au bas de la colline. Le spectacle était si effrayant que K. T. connut que c'était un rêve. « Il faut que je me réveille tout de suite. » Elle s'efforça de fermer les yeux, de repousser la vision, mais celle-ci ne voulait pas diparaître. Elle essaya d'appeler, elle sentit ses lèvres s'ouvrir, mais aucun cri ne sortit. Elle hurla, elle cria sans former un son, jusqu'à ce qu'enfin elle sentît le contact de son lit et dressât la tête dans les ténèbres brûlantes de sa chambre.

1915

1er *janvier*. — Quel misérable petit journal! Mais je suis résolue à le tenir régulièrement cette année. Nous avons vu partir le vieil an et arriver le nouveau. Nuit adorable, bleue et or. Les cloches des églises sonnaient. Je suis sortie dans le jardin, j'ai ouvert la barrière et j'ai failli... me sauver, tout simplement. J. se tenait à la fenêtre et pressait le jus d'une orange dans une tasse. L'ombre du rosier gisait sur l'herbe, comme un bouquet minuscule. La lune et la rosée avaient posé une paillette sur chaque chose. Mais, à minuit précis, j'ai cru entendre des pas sur la route, j'ai pris peur et je suis rentrée en courant. Personne n'est passé cependant. J. a trouvé que, dans toute cette histoire, j'avais agi comme un grand bébé. Le fantôme de L. M. a traversé mon cœur, les cheveux épars au vent, très pâle avec des yeux effarés et sombres.

Pour cette année, je forme deux souhaits: écrire,

gagner de l'argent. Réfléchissez un peu. Avec de l'argent, nous pourrions nous en aller quand il nous plairait, avoir une chambre à Londres, être aussi libres que nous voudrions, indépendants et rester fiers en face des nullités. La pauvreté seule, nous serre si fort. Eh bien, J. ne désire pas d'argent et ne veut pas en gagner; il faut donc que ce soit moi qui en gagne. Comment? D'abord, en finissant ce livre (1). Ça c'est un début. Quand? A la fin de janvier. Si tu n'y parviens, tu es sauvée. En écrivant nuit et jour, je le pourrais. Oui, je le pourrais. Allons-y.

Je sens approcher la vie nouvelle. Je crois, comme j'ai toujours cru. Oui, elle viendra. Tout sera bien.

2 *janvier*. — Matinée et après-midi horribles. *Je me sens incapable de tout* (2) et en même temps, je n'arrive pas à écrire tout à fait bien. Il faut que j'achève mon histoire demain. Je devrais y travailler tout le jour — oui, tout le jour et la nuit aussi, si c'est nécessaire. Journée odieuse. *J'ai envie de prier le bon Dieu, comme le vieux père Tolstoï.* O Seigneur, fais de moi demain une meilleure créature! *Le cœur me monte aux lèvres d'un goût de sang. Je me déteste aujourd'hui.* Nous avons diné chez L., on a parlé de l'Ile (3). Tout cela semblerait très réel, si ce n'est que quelque chose en moi y reste insensible. Il y a six mois, j'aurais bondi.

Mon sentiment dominant, à propos de moi-même, ces temps derniers, c'est que je vieillis. Je ne me sens plus être une jeune fille, pas même une jeune femme. J'ai l'impression d'avoir tout à fait dépassé la prime jeunesse. A certains moments, la terreur de la mort est affreuse. Je me sens tellement plus vieille que J. et je suis certaine qu'il le reconnaît également. Autrefois, il ne s'en apercevait pas, mais, à présent, il me parle souvent comme un jeune homme à une femme plus âgée que lui. Enfin, cela vaut mieux peut-être.

21 *janvier*. — Je suis dans le salon, en bas. Le vent hurle dehors, mais il fait si bon ici, c'est si agréable. On dirait une vraie chambre, où des gens vrais habi-

(1) « Ce livre » désigne, je crois, un roman intitulé *Maata*, dont restent seuls les deux premiers chapitres et un plan complet. (Note de J. Middleton Murry).
(2) Les passages en italiques sont en français dans le texte (N.D.T.).
(3) L'Ile dont il est question ici était une île inventée par D. H. Lawrence et où il rêvait d'aller vivre avec les Murry et Kotelianski.

tent. Mon panier à ouvrage est sur la table; sous la bibliothèque, on a fourré les vieux escarpins de J. Le fauteuil noir, dans l'ombre à moitié, semble avoir servi à quelqu'un d'heureux qui s'y serait étalé tout à son aise. Pour dîner, nous avons eu du mouton rôti, de la sauce à l'oignon et du riz au gratin; ça n'a pas l'air si mal. J'ai passé des rubans dans ma lingerie avec une épingle à cheveux, à la bonne vieille mode de chez nous. Mais mon cœur inquiet me ronge le corps, me ronge les nerfs, me ronge le cerveau. Je sens ce poison envahir lentement mes veines — chaque cellule peu à peu en est contaminée... Je ne suis jamais, jamais en paix, jamais un instant. Je me souviens d'avoir dit, il y a des années, que je voudrais être de ces gens heureux qui sont capables de souffrir jusqu'à un certain point, puis s'effondrent ou s'épuisent. Mais moi, je suis tout le contraire. Plus je souffre, plus je me sens l'énergie farouche de supporter.

1918

19 *février*. — Ce matin, je me suis réveillée de bonne heure et quand j'ai ouvert les volets, un soleil rond et plein venait de se lever. J'ai commencé à me redire ces vers de Shakespeare: « Voici que la double alouette, lasse du repos... » et je me suis remise au lit d'un bond. Le bond m'a fait tousser, j'ai craché — un goût bizarre — c'était du sang rouge vif. Depuis lors, j'ai continué à en cracher, chaque fois que je tousse, un peu plus. Oh, oui, bien sûr, j'ai peur. Mais pour deux raisons seulement: je ne veux pas être malade, « sérieusement » malade, veux-je dire, pendant que je suis loin de J. C'est lui ma première pensée. Deuxièmement, je n'ai pas envie de m'apercevoir que ceci est de la vraie tuberculose; elle va peut-être prendre le galop, qui sait? — et mon travail ne sera pas écrit. *Voilà ce qui importe*. Comme il serait intolérable de mourir..., de laisser des « fragments », des « ébauches »... rien de vraiment achevé.

Mais je sens que la première chose à faire est avant tout d'aller retrouver J. Oui, mon poumon droit me fait mal, horriblement, mais j'en souffre toujours plus ou moins. Mais *J. et mon travail* — ils sont toute ma pensée (mêlés avec une étrange nostalgie, des visions de jardins en pleine floraison).

L. M. est allée chercher le docteur.

Je *savais* que cela allait arriver. Et je vais dire pourquoi. En venant ici, dans le train de Paris à Marseille, je me suis trouvée dans un compartiment avec deux femmes. Toutes deux étaient vêtues de noir. L'une était grande, l'autre petite. La petite était vive avec un sourire plein de douceur et des yeux clairs. Elle était excessivement pâle, elle avait été malade, elle allait là-bas pour se reposer. La grande, lorsque la nuit avança, s'enveloppa d'un châle noir; son amie en fit autant. Elles baissèrent l'écran de la lampe et commencèrent (fiez-vous à elles pour ça!) à parler maladies. J'étais assise dans le coin, me sentant abominablement malade moi-même.

Alors la grande, secouée au roulis du train, se mit à dire que cette Côte d'Azur est un endroit fatal pour quiconque est même simplement menacé de troubles pulmonaires. Elle dévidait un chapelet des cas les plus atroces, un surtout, qui me glaça définitivement, celui d'une Américaine « belle et forte, avec une simple bronchite » qui était venue ici pour guérir et qui, en trois semaines, eut une grave hémorrhagie et mourut. « Adieu, mon mari, adieu, mes beaux enfants. »

Ce long récit, dans ce train sombre et rapide, débité par cette grande femme enveloppée de noir eut sur moi un effet que je n'aurais pas voulu avouer et dont je n'ai jamais parlé. Je savais que cette femme était une imbécile, nerveuse, morbide, mais *je l'ai crue;* et depuis, sa voix a persisté quelque part, faisant résonner en moi un écho...

Juliette est entrée, elle a ouvert les fenêtres; la mer est si pleine de « petits rires » et, dans l'espace de la fenêtre, des mouches minuscules sont affairées à darder les traits, à nouer les détours de leur danse.

DES FRAISES ET UN NAVIRE A VOILES...

Nous étions assises au sommet de la falaise qui domine la haute mer. Nous tournions le dos à la petite ville. Chacune de nous tenait un panier de fraises. Nous venions de les acheter à une femme brune aux yeux vifs — ces yeux qui savent dénicher les fruits.

— Elles sont toutes frais-cueillies, avait-elle dit, elles viennent de notre jardin.

Le bout de ses doigts était taché de rouge vif. Mais quelles fraises! Chacune était la plus belle — la baie parfaite — la fraise en soi — le fruit de notre enfance! La brise elle-même voltigeait sur des ailes de fraise. Et là-bas, dans les flaques d'eau, se baignaient de petits enfants aux visages de fraises.

Sur la mer bleue, onduleuse, parut un trois-mâts — avec neuf, dix, onze voiles. Beau, merveilleusement. Il avança, il passa, voguant comme si chaque voile se gorgeait de soleil et de lumière.

Anne dit : « — Oh, comme j'adorerais être à bord! »

(Le capitaine était dans sa cabine, mais l'équipage était couché sur le pont, beaux matelots oisifs. « — Prenez donc des fraises! » avons-nous dit, en glissant, en chancelant sur le pont balancé, en agitant nos paniers. Ils ont mangé les fraises dans une sorte de rêve...)

Puis, le navire a poursuivi sa route. Nous a laissées, nous aussi, dans une sorte de rêve. Avec les paniers vides...

1919

21 *juin*. — Causé avec le Dr Sorapure. Sa conception de la médecine me semble d'une justesse absolue. Volontiers je lui permettrais de m'enlever la tête pour regarder dedans et la recoller ensuite, s'il pensait que la chose pût être utile aux générations futures. Voilà bien l'homme qu'on devrait avoir à son lit de mort. En tout cas, il saurait m'intéresser si fort à ce qui se passe — diminution graduelle de la sensibilité, refroidissement gagnant des articulations, etc. — que je resterais là, couchée, à me dire: « C'est quelque chose de bon à savoir; il faut que je note bien ceci... »

Tandis qu'il s'attardait à causer devant la porte, disant : « — Rien n'est incurable; tout se ramène à une question de temps. Ce qui semble si inutile, aujourd'hui, est justement peut-être le chaînon qui permettra à une génération à venir de tout comprendre... » J'ai eu l'intuition du « souffle vaste », des vies mystérieuses au sein des autres vies; et ce parasite égyptien qui commence un nouveau cycle d'existence dans le corps d'un escargot, m'est apparu comme une grande œuvre d'art. Non, ceci n'exprime pas ma pen-

sée. J'ai eu conscience de la perfection du monde, avec ses larves, ses parasites, ses œufs, perfection vraiment incroyable. Il y a le ciel, la mer, la forme d'un lys, et il y a aussi toutes ces autres choses. Cet équilibre, qu'il est parfait! (Salut, ô Tchékhov!) Je ne voudrais pas l'un de ces aspects de l'univers sans l'autre.

Les horloges sonnent huit heures. Ici, vu de ma chambre, le ciel est de couleur lilas; de la salle de bain il ressemble à la peau d'une pêche. On entend rire des jeunes filles.

Je suis tuberculeuse. Mon mauvais poumon contient encore beaucoup d'eau et me fait mal. Mais je ne m'en tourmente pas. Je ne désire rien de ce que je ne puis avoir. La paix, la solitude, du temps pour écrire mes livres, la vie extérieure à observer, à méditer... jamais plus. Oh, je voudrais aussi un enfant — un petit garçon; mais *je demande trop!* (1)

1920

L'Entrevision

Et pourtant, on a ces « entrevisions » auprès desquelles tout ce qu'on a jamais écrit (mais qu'a-t-on donc écrit?) — tout (oui, tout) ce qu'on a jamais lu, pâlit... Les vagues, quand la voiture m'a ramenée cette après-midi, et cette haute écume, comme elle se suspendait dans l'air avant de retomber... Qu'est-ce donc qui se passe pendant cet instant de suspension ? Il est en dehors du temps. En cet instant, (qu'est-ce que je veux donc dire?) la vie de l'âme est tout entière contenue. On est projeté — hors de l'existence — on est « saisi » et puis, retombant, lumineux, brisé, scintillant sur les rocs, une secousse vous rejette avec l'eau qui monte et se retire.

Je ne veux pas m'abandonner à la sentimentalité. Mais, tandis qu'on plane, suspendu dans l'air, saisi... Tandis que je regardais les embruns, j'ai pris conscience *pour toute la vie,* de ce ciel blanc que voilait une trame grise déchirée; de la mer glissante, fuyante, insaisissable; de la tache des bois sombres contre le promontoire; des fleurs sur l'arbre devant lequel je passais. Et d'autres choses encore — d'une caverne

(1) En français dans le texte.

immense où les fantômes de moi-même (qui ressemblaient à de vieux ramasseurs de varech) marmottaient, indifférents et familiers... puis de cet autre moi, à l'écart, dans la voiture, étreignant le manche froid de son parapluie, songeant à un navire, à des cordages, raides de peinture blanche, aux suroîts mouillés des marins, claquant au vent... Sera-t-on jamais en paix avec soi-même? Jamais tranquille et vivant une vie ininterrompue — sans souffrir — avec celui qu'on aime, sous un même toit? Est-ce donc trop demander?

Souffrir

Je voudrais qu'on accueillît ces lignes comme ma confession.

Il n'y a pas de limite à la souffrance humaine. Quand on songe: « Maintenant, j'ai touché le fond de la mer — maintenant, je ne puis descendre plus bas », voilà qu'on s'est enfoncé encore. Et ainsi de suite, à jamais. L'an dernier, en Italie, je pensais: « Une ombre de plus et ce sera la mort. » Mais cette année-ci a été si terrible que je pense avec affection à la Casetta? La souffrance est sans bornes, elle est l'éternité. Une seule torture est un tourment éternel. La douleur physique n'est... qu'un jeu d'enfant. Si on avait la poitrine écrasée par une grosse pierre — on pourrait rire encore!

Je ne voudrais pas mourir sans avoir consigné ici ma croyance que la souffrance peut être surmontée. Car certes je le crois. Que faut-il donc faire? Il ne peut être question de ce qu'on appelle: « la transcender ». Ceci est faux.

Il faut se *soumettre*. Ne résiste pas. Accueille-la. Laisse-toi submerger. Accepte pleinement. Fais de la douleur une part de ta vie.

Tout ce que, de l'existence, nous acceptons véritablement subit une transformation. Ainsi la souffrance doit devenir l'Amour. Là est le mystère. Là est ce que je dois faire. Je dois passer de l'Amour personnel à un plus grand amour. Je dois donner au tout de la vie ce que j'ai donné à un seul. La torture présente passera — si elle ne tue pas. Elle ne saurait durer. Maintenant, je suis pareille à un homme à qui on a arraché le cœur — mais... supporte... supporte!

Dans le monde spirituel comme dans le monde physique, la douleur ne dure pas éternellement. *Seulement, elle est si terriblement aiguë en ce moment.* C'est comme si quelque accident effroyable s'était produit. Si je peux cesser de revivre toute sa souffrance et son horreur, cesser de les recommencer toujours, je deviendrai plus forte.

Ici, par un phénomène étrange, se dresse devant moi la silhouette du docteur Sorapure. Il était bon. Il ne m'aidait pas seulement à supporter la douleur, mais il suggérait l'idée que la maladie physique est peut-être chose nécessaire, est un processus réparateur et il me disait toujours de considérer que l'homme ne fait que jouer un rôle dans l'histoire du monde. Mon simple et bon docteur était un cœur pur, comme Tchékhov était un cœur pur. Mais en ce qui concerne ces maux-là, on est son propre médecin. Si la souffrance n'est pas réparatrice, je veux la rendre telle. Je veux reprendre la leçon qu'elle enseigne. Ce ne sont pas là de vaines paroles. Ce ne sont pas des consolations de malades.

La vie est un mystère. L'atroce douleur s'évanouira. Il faut que je me tourne vers le travail. Il faut que je transforme mon supplice en quelque chose, que je le change. « La douleur sera changée en joie. »

C'est se perdre plus complètement, aimer plus profondément, se sentir une part de la vie — et non pas séparée.

Oh, Vie! accepte-moi — rends-moi digne — apprends-moi!

J'écris ceci. Je lève les yeux. Les feuilles frémissent dans le jardin, le ciel est pâle et je me surprends à pleurer. Il est dur — il est dur de bien mourir...

— Vivre — vivre — voilà tout. Puis quitter la vie sur cette terre, comme Tchékhov l'a quittée et Tolstoï.

Après une terrible opération, je me souviens qu'en pensant à la souffrance d'être étendue et attachée, je pleurais. Chaque fois j'éprouvais de nouveau cette torture et elle était intolérable.

Voilà ce que l'on doit vaincre. Chose étrange! Les deux êtres qui me restent sont Tchékhov — mort — et le Docteur Sorapure, distrait, indifférent. Ce sont les deux hommes vraiment bons que j'ai connus.

1921

Octobre. — Je me demande pourquoi il est si, si difficile d'être humble. Je ne crois pas être un bon écrivain; je me rends compte de mes défauts mieux que n'importe qui ne pourrait le faire. Je sais exactement en quoi je ne réussis pas. Et pourtant, lorsque j'ai achevé un récit et avant d'en commencer un autre, je me surprends à faire la roue. C'est décourageant. On dirait que j'ai dans le cœur un vilain vieil orgueil; une racine d'orgueil qui pousse un robuste surgeon à la moindre provocation... Cela gêne considérablement mon travail. On ne peut pas, tant que cela dure, être calme, limpide et bon comme il le faudrait. Je regarde les montagnes, j'essaie de prier et c'est une idée *ingénieuse* qui me vient. Il y a là une espèce d'excitation intérieure qui ne devrait pas exister. Calme-toi. Clarifie toi. Rien de ce que j'écrirai dans cet état n'aura de valeur; tout sera rempli de *sédiment*. Si j'allais bien, je m'en irais quelque part, toute seule, et je m'assiérais sous un arbre. Il faut apprendre, il faut s'entraîner à *l'oubli* de soi-même. Je ne saurai pas dire la vérité à l'égard de tante Anne si je ne suis pas assez libre pour contempler sa vie sans songer à moi. O Dieu! je suis encore divisée. Je suis mauvaise. Je me laisse vaincre dans ma vie intime. Je m'abandonne à l'impatience, à l'irritation, à la vanité et c'est ainsi que je ne parviens pas à devenir ton prêtre. Peut-être la poésie m'y aidera-t-elle?

Je viens de nettoyer à fond et d'arranger mon stylo. Après cela, s'il coule encore, c'est qu'il n'est vraiment pas un *gentleman!*

13 *novembre.* — Il est temps que je commence un nouveau journal. Viens, mon Invisible, mon Inconnu, causons ensemble. Oui, voilà deux semaines que je n'ai presque rien écrit. J'ai flâné; j'ai *échoué.* Pourquoi? Pour bien des raisons. Une espèce de confusion règne dans mes états de conscience. Il me semblait que le temps me manquait pour écrire. Mes matinées sont prises, s'il fait beau, par la cure de soleil; le courrier dévore les après-midis. Et, le soir, je suis lasse.

« Mais tout cela descend plus profond ». Oui, tu as raison. Je n'ai pas pu me livrer au genre de contem-

plation nécessaire. Mon cœur, je l'ai senti, n'était ni pur, ni humble, ni bon. La vase du fond a été remuée. Je regarde les montagnes et ce ne sont que des montagnes que je vois. Sois franche! Tu lis des choses ineptes. Je me dérobe quand il faut écrire des lettres. Je veux dire que je refuse de faire face à mes obligations et, naturellement, cette lâcheté m'affaiblit de toutes les façons. Et puis, je n'ai pas tenu ma promesse de faire la critique des livres pour la *Nation.* Encore une *tache suspecte.* Plus de maîtrise de soi? Oui, c'est bien cela — je me dissipe, je suis dans le vague, je ne suis pas *positive,* et surtout, par dessus tout, je ne travaille pas comme je le devrais — je perds mon temps.

Je perds mon temps. Ce cri d'autrefois — le premier cri et le dernier: « Pourquoi donc t'attardes-tu »? Ah, certes, pourquoi? Mon plus profond désir, c'est d'être un écrivain, c'est d'avoir fait « une œuvre ». Et le travail est là, les histoires m'attendent, *se fatiguent,* se flétrissent, se fanent, parce que je ne veux pas venir. Moi, j'entends, je *reconnais* leur présence, et je continue pourtant à rester assise à la fenêtre, jouant avec la pelote de laine. Que faut-il faire?

Il faut faire un autre effort — tout de suite. Il faut tout recommencer. Il faut que j'essaie d'écrire simplement, pleinement, librement, du fond du cœur. *Paisiblement,* sans me soucier du succès ou de l'échec, mais avec persévérance, voilà tout.

Il faut que je conserve ce cahier, afin de noter ce que je fais chaque semaine. (Ici, un mot: quand j'ai relu sur épreuves *Dans la Baie,* le récit m'a paru plat, ennuyeux, pas réussi du tout. J'en ai été toute honteuse. Je le suis encore.) Mais maintenant, il faut se décider! Et surtout demeurer en communion avec la Vie — avec le ciel et cette lune, ces étoiles, ces cîmes froides et candides.

1922

Vers la fin de juillet, Katherine Mansfield, trouvant que l'altitude de Randogne imposait à son cœur un trop grand effort, descendit à Sierre.

Juillet. SIERRE. — Voilà un petit cahier qui me condamne, absolument à la façon d'autrefois. Comme je me suis livrée!

C'est aujourd'hui mardi. Depuis mon départ de Montana, j'ai écrit environ une page. Le reste du temps, il semble que j'aie dormi. Naturellement cette inaction a fait renaître toutes les Anciennes Terreurs : la peur de ne plus pouvoir jamais écrire, d'être atteinte de la maladie du sommeil, et tout ce qui s'ensuit. Mais ce matin, je me suis presque libérée et ce soir j'ai l'impression que, peut-être, une période de convalescence m'était absolument nécessaire. L'esprit était étouffé sous les épaves de toutes ces terribles marées.

C'est à présent, seulement, que je recommence à voir, à reconnaître de nouveau la beauté du monde. Par exemple, les hirondelles aujourd'hui, leur vol palpitant, leurs queues veloutées et fourchues, leurs ailes transparentes qui ressemblent aux nageoires des poissons. Cette petite tête sombre et la gorge, dorées dans la lumière. Puis, la beauté du jardin, la beauté des allées râtissées... Puis le silence.

Je mène éternellement une guerre de petites tromperies. Déchire donc ce livre ! Déchire-le maintenant ! Mais voilà, je fais semblant de prendre des notes sur un livre que j'ai déjà lu et que je méprise. (1)

Quelle affreuse, abominable ineptie !

Je voudrais écrire demain l'histoire du canari. Tant d'idées me viennent et s'en vont. Si le temps m'en est donné, je les écrirai toutes; si ce temps ininterrompu continue. Cette histoire de l'hôtel (2) serait merveilleuse, si je pouvais m'en tirer.

S'il se trouve un livre à lire, quelque médiocre qu'il soit, je le lis. Je m'entête à le lire. Ai-je été ainsi toujours ? Je ne m'en souviens pas. Quand je regarde en arrière, je m'imagine que j'écrivais sans cesse. Et des âneries, par dessus le marché. Mais il vaut bien mieux écrire des âneries, écrire n'importe quoi que de ne pas écrire du tout.

La note qui suit fut arrachée des pages du journal pour m'être envoyée. Mais Katherine Mansfield changea d'avis. Je l'ai retrouvée parmi ses papiers, portant ces mots inscrits: « Ces pages prises à mon journal. Ne les laisse pas te faire de la peine. L'histoire a une fin heureuse, c'est vrai, bien vrai. »

---

(1) K. Mansfield a donné de nombreux articles de critique littéraire, notamment dans la revue *The Atheneum*. Ils viennent d'être réunis en un volume sous ce titre : *Novels and Novelists*, (N.D.T.).

(2) La nouvelle *Father and the Girls;* voir *The Dove's Nest* qui contient aussi *The Canary*.

10 *octobre.* — Ce matin j'ai réfléchi jusqu'à ce qu'il me semblât que je peux arriver à éclaircir les choses si j'essaie d'écrire... où j'en suis.

Depuis que je suis à Paris, je suis malade autant qu'avant. Le fait est qu'hier j'ai cru que j'allais mourir. Ce n'est pas dû à mon imagination. Mon cœur est si épuisé, subit une telle gêne que tout ce que je peux faire, c'est d'aller jusqu'au taxi et du taxi à la maison. Je me lève à midi, je me remets au lit à cinq heures et demie. J'essaie de travailler par moments, mais le temps en est passé. Je ne peux plus. Depuis avril, je n'ai en somme rien fait du tout. Mais pourquoi? Parce que, si le traitement de M. a amélioré l'état de mon sang, m'a donné bonne mine et a produit un bon effet sur mes poumons, il n'en a pas eu le moindre sur mon cœur; et le progrès, je l'ai obtenu seulement en vivant à l'hôtel l'existence d'un cadavre.

Mon esprit est à peu près mort. La source de ma vie est tellement amoindrie que c'est à peine si elle n'a pas tari. Presque toute cette amélioration de ma santé n'est que faux semblant — que comédie. En quoi consiste-t-elle Puis-je marcher ? Non, je me traîne. Puis-je faire quelque chose de mes mains ou de mon corps? Absolument rien. Je suis une malade complètement dépendante. Qu'est donc ma vie? C'est l'existence d'un parasite. Et cinq années se sont écoulées à présent et je suis plus étroitement enchaînée que jamais.

Ah! déjà, écrire m'a redonné un peu de calme. Dieu soit béni de nous avoir accordé la grâce d'écrire ! J'éprouve une si grande terreur de ce que je vais faire. Toutes les voix surgies du Passé disent: « Ne fais pas cela. » J. me dit: « M. est un savant. Il remplit sa tâche. A toi de remplir la tienne. » Mais cela ne signifie rien. Je suis aussi incapable de guérir mon âme que mon corps. Et même plus incapable, me semble-t-il. Est-ce que J. lui-même, parfaitement sain et bien portant, ne se laisse pas complètement déprimer s'il a des furoncles au cou ? Pensez donc à un emprisonnement qui a duré cinq ans. Il faut que quelqu'un m'aide à sortir du cachot. Si ce que je dis là est un aveu de ma faiblesse — tant pis. Mais ce n'est que par un manque d'imagination qu'on peut lui donner ce nom. Et qui donc va m'aider? Souviens-toi, en Suisse: « je ne puis rien. » Naturellement, celui-là ne

peut rien. Un prisonnier est incapable d'en aider un autre. Est-ce que je crois à la médecine seule? Non, jamais. A la science seule? Non jamais. il me semble enfantin et ridicule de supposer qu'on peut être guéri à la façon d'une vache, *si on n'est pas une vache*. Ici, pendant ces années, j'ai cherché quelqu'un qui partageât ma manière de voir. J'ai entendu parler de G. qui non seulement semble la partager, mais encore en savoir infiniment plus long sur tout cela. Pourquoi hésiter ?

Par crainte. Par crainte de quoi? N'est-ce pas tout au fond la peur de perdre J.? Je crois que oui. Mais, grand Dieu! regarde donc les choses en face. Qu'as-tu donc de lui, à présent? Qu'est-ce donc qui vous rapproche? Il cause avec toi — quelquefois — puis s'en va. Il pense à toi avec tendresse. Il rêve d'une vie partagée, un jour, quand le miracle se sera produit. Tu as pour lui l'importance d'un rêve; non plus celle d'une réalité vivante. Car vous n'êtes pas un seul être. Qu'avez-vous en commun? Presque rien. Cependant, il coule en mon cœur une profonde, douce et tendre fontaine de sentiment qui est de l'amour pour lui et la nostalgie de sa présence. Mais à quoi bon, quand les choses sont ce qu'elles sont? Vivre ensemble, tant que je suis malade, n'est qu'une torture avec des moments de bonheur. Mais ce n'est pas vivre... Tu sais bien que J. et toi n'êtes que le rêve de ce qui pourrait être. Et, jamais, jamais, ce songe ne pourra se réaliser, si tu ne guéris pas. Or, il est impossible que tu guérisses à force d'« imaginer », ou d' « attendre » ou de t'efforcer d'opérer ce miracle par tes seules forces.

Par conséquent, si le Grand Lama du Thibet a promis de venir à ton aide,... comment peux-tu hésiter? Accepte le risque! le risque de n'importe quoi! A cause de ces voix, ne te soucie plus de l'opinion des autres. Fais ce que tu peux faire ici-bas de plus difficile. Agis pour toi-même. Regarde la vérité en face.

Tchékhov, il est vrai, n'a pas fait cela. Oui, mais Tchékhov est mort. Et puis, soyons honnête: que savons-nous de Tchékhov par ses lettres? Disent-elles tout? Bien sûr que non. Ne supposes-tu pas qu'il a connu toute une vie d'aspirations, que pas un mot ne révèle? Lis donc les dernières lettres. Il avait renoncé à tout espoir. Si on dépouille ces lettres finales de leur sentimentalité, elles sont terribles. Il ne reste plus rien de Tchékhov. La maladie l'a englouti.

Mais peut-être tout ceci n'est-il qu'inepties, pour des gens bien portants. Ils n'ont jamais voyagé par cette route. Comment pourraient-ils voir où j'en suis? Raison de plus pour aller de l'avant, hardiment et seule. La vie n'est pas simple. Malgré tout ce que nous disons de son mystère, quand nous nous en approchons, nous voulons le traiter comme un conte d'enfant...

A présent, Katherine, qu'entends-tu par la santé? Et dans quel but la désires-tu?

Réponse : — Par la santé, je veux dire la capacité de mener une vie pleine, adulte, vivante, agissante, au contact étroit de ce que j'aime — la terre et ses merveilles — la mer — le soleil. De tout ce que nous voulons dire quand nous parlons du monde extérieur. Je veux y pénétrer, en être une part, y vivre, apprendre ce qu'il enseigne, perdre tout ce qui, en moi, est superficiel et acquis, devenir un être humain conscient et sincère. Je veux comprendre les autres en me comprenant moi-même. Je veux réaliser tout ce que je suis capable de devenir pour pouvoir être... (et ici je me suis arrêtée d'écrire, j'ai attendu, attendu encore, mais inutilement — une seule expression dit ce qu'il faut dire) *une enfant du soleil*. Il semble que ce soit mentir que de dire même un seul mot du désir d'aider les autres, de porter une lumière et d'autres aspirations semblables. Que ceci suffise. Etre *une enfant du soleil*.

Et puis, je voudrais *travailler*. A quoi? Je voudrais vivre de façon à travailler de mes mains, de mon cœur et de mon cerveau. Je désire un jardin, une petite maison, de l'herbe, des bêtes, des livres, des tableaux, de la musique. Et je désire écrire, tirer de là ce que j'écrirai, exprimer ces choses. (Il se peut toutefois que je prenne pour sujet des cochers de fiacre. Peu importe.)

Mais la vie, la vie chaude, ardente, vivante — m'y enraciner — apprendre, désirer, savoir, sentir, penser, agir. Voilà ce que je veux. Rien de moins. Et voilà à quoi je dois m'efforcer.

J'ai écrit ces pages pour moi-même. Maintenant je vais me risquer à les envoyer à J. Il fera ce qu'il voudra. Il faut qu'il voit combien je l'aime.

Et quand je dis: « j'ai peur » — que ce mot ne te trouble pas, mon cher cœur. Nous avons tous peur

quand nous sommes chez le médecin, dans la salle d'attente. Pourtant, il faut aller au delà; et si celui qui reste peut garder son calme, c'est tout le secours que nous pouvons nous donner l'un à l'autre.

Tout cela semble bien sérieux, bien ardu. Mais à présent que j'ai lutté corps à corps avec ces pensées, elles n'ont plus rien de tel. Je me sens heureuse — au fond, tout au fond. TOUT EST BIEN.

Katherine MANSFIELD.

Traduction de Mme Marthe DUPROIX.

Ces paroles achèvent le Journal *de Katherine Mansfield par la conclusion qui lui convient. Du jour où elle les écrivit, la conviction que « tout était bien » ne l'abandonna plus. Elle entra dans une sorte de maison de retraite fraternelle,* (1) *à Fontainebleau. Le but de cette association, du moins telle qu'elle le comprenait, était d'aider ses membres à accomplir leur régénération spirituelle.*

Au bout de trois mois environ, au début de 1923, *elle me demanda de venir passer une semaine avec elle. J'arrivai de bonne heure, dans l'après-midi du* 9 *janvier. Je n'ai jamais vu, je ne verrai jamais un être aussi beau qu'elle en ce jour-là; on eût dit que cette exquise perfection, qui avait toujours existé en elle, avait achevé de prendre possession de tout ce qu'elle était. Pour me servir de ses propres expressions, le dernier atome de « sédiment », les derniers « vestiges de la dégradation terrestre » s'étaient évanouis pour toujours. Mais elle avait perdu sa vie pour la sauver.*

En remontant dans sa chambre à dix heures du soir elle fut prise d'une quinte de toux qui amena une violente hémoptysie. A dix heures et demie, elle était morte.

(1) « Brotherhood », société fraternelle.

Celui qui entendait Baru
ou la fin de Baru

« ... Et les milliers de cochons qu'il leur faut par jour, as-tu pensé à ça ?... Suffit pas de taper dans la pierre comme Bertho et ses carriers. Si t'as passé sur le cœur d'une auberge à le coup de midi, quand t'as des fourmis dans l'ventre et qu'la tête te chante, t'as pu voir qu'il y a pas que des pierres dans la marmite, et qu'si on n'avait que les oiseaux que Bertho i voit s'envoler, ça serait pas bastringue! Is m'font rire avec leur monde immatériel et qu'existe pas! J'te dis pas que ma tête existe, bien sûr, — ou mon cerveau, ou que mes idées vaillent plus qu'un nuage, ou qu'une odeur de blé sur qu'èque colline, mais pour c'qu'est des carrières du ventre, j'peux bien t'affirmer qu'elles existent.... J'te parle de carrières puisqu'is en fourrent partout et qu'on dirait qu'is voient qu'ça. Mais encore, pour c'qu'est de ces carrières-là, dont j'te parle, j'peux bien te dire que les oiseaux viennent dedans, et qu'is y picorent.. Et mes chaussures aussi, croit-i qu'el' sont faites de pierres? et se figure-t-il, pasc' qu'i dit que la nuit il entend le pas des charretiers marquer le temps et l'heure sur le haut des routes, que j'vais aller les remplir de c'te poussière qu'est le lendemain des blocs, et qui tombe d'eux, quand on les frappe, comme tombe, d'un oiseau blessé, une plume qui descend ?.. Et qu'si je donnais, moi, de la pierre à boire à leurs chevaux, et à manger tout c' qu'i va voir s'envoler du haut des carrières? J'les vois encore mieux, que j'te dis, moi, ces animaux, assis à côté de moi à manger du bifteack ou de la viande quelconque. T'as peut-être vu ces oiseaux extraordinaires qui passent par les couloirs des maisons, qui

---

Voir les numéros de Novembre 31 et Janvier-Février 32.

traversent les demeures des hommes, et qui s'en vont bouffer l'air qu'est de l'autre côté ? I m'dit bien, parfois, qu'i comprend que le ventre est plus fort que l'esprit! J'crois bien! Après, quand t'as mangé, quand les dernières bouchées becquetées, ou que tu aurais voulu becqueter, volent autour de toi, et qu't'es occupé, dans la terre, avec ta salive, à faire des trous ou des ronds à donner à croire à un corbeau que c'est son ombre qu'il survole, et à lui jeter envie de descendre dedans.... Faut pas juger les gens sur ce qu'is mangent.. Va ! quand tu prends, pour t'en nourrir, les vieux papiers sales qui traînent sur des tas, et que tu les nettoies dans le ciel, avant de les manger, et de les faire passer dans ta bouche (y a parfois dessus des dessins de broderies pour une nappe de salle à manger, quèquefois aussi une gueule d'homme que tu ne connais même pas, et que tu connaîtras encore bien moins à mesure que tu les avales), va! t'es aussi grand alors que celui qui se nourrit avec des étoiles, qui les apporte avec lui et qui les tire une à une d'un panier où les a apportées son rêve. Laisse-le parler de son cheval et de ses nuits !.. Moi, j'te dis qu'i s'nourrit comme nous. Il a pas besoin de nous faire croire qu'i ne se gorge et qu'i ne s'emplit que des graines du temps ou du sillage, dans l'air sec, d'un martinet ou d'une hirondelle. Est-ce qu'i ne sait pas, lui aussi, que c'est du ventre que vient l'esprit et que si rien n'emplissait les entrailles du sol, i pourrait bien se promener dessus: i trouverait rien! La « Cathédrale apparue », le « Monde... », la « Terre Voluptueuse », tout ça, oui, oui, j'dis pas.. Mais dis-moi donc un peu d'où qu'ça sort, tout ça, d'où qu'ça vient ? Ça vient de leurs entrailles, à tous les deux, ça vient de ce qu'is mangent et de ce qu'is bouffent.. Les entrailles, que je te dis, le ventre..! Son esprit, son bon Dieu, tout c'qu'i trouve, tout son c'qu'est pas vrai, d'où que ça vient, tout ça? Ça vient de lui, c'est juste, mais ça vient aussi de la terre; ça vient de ce qu'è boit et de ce qu'elle mange.... Et lui, qu'est-ce qu'il fait, quand i t'explique qu'il est là, prenant d'une main ce qu'i te rend de l'autre, prenant d'un doigt ce qu'i transforme avec l'autre? I nourrit son cerveau, i lui donne à manger...

I t'a dit qu'il aimait les carriers :il a faim de l'intérieur de la terre. Tout ce qui se passe dedans, ça

l'attire. Tu le verras, parfois, s'arrêter au flanc d'un coteau à pic, pour regarder des hommes qui ouvrent une tombe. Ceux qui creusent la terre pour y loger sans raison (il a vu ça) un sou, l'attirent aussi. Il les approuve d'un geste, i les encourage d'un mot. Y a pas jusqu'aux ornières qui ont ravagé le sol, qui ne lui semblent avoir mérité et avoir gagné de s'attirer jusqu'au grain céleste qu'est une parole: et tu sais que pour lui, c'est le plus pur: le seul geste qui compte. Mais qu'est-ce qu'i fait, en tout ça? I nourrit son esprit, i lui donne la nourriture; il lui donne le grain qu'il lui faut à lui aussi. Si y avait pas les routes qui cassent, les horizons qui s'enfoncent sous la terre, sous le vol des martinets, i mourrerait, son cerveau; son intelligence, è crèverait. El' serait vite à son tour, elle aussi, dix fois plus morte, plus crevée, vingt mille fois que les oiseaux qui descendent dans le travers de l'horizon, qui choient dans les trous creusés par le soleil et que tu les sens descendre, au long de ton front, comme tu sens contre lui descendre une goutte de larme...

Y a le ventre, que j'te dis, parce que le ventre, comme je le lui ai dit, c'est l'esprit. C'est lui qu'avale par la bouche et les yeux. T'as le sentiment que tout ce que tu prends par la vue, ça se loge dans les viscères, ça descend en toi... T'as vu, hier, cet homme qui s'était accroupi, toutes ses ailes pendantes, pour voir, ou regarder, dans son puits? Un homme qui regarde dans son estomac, c'est comme ça. Mais avec cette différence que la terre, vois-tu, t'en vois toujours le bout...

Et la mer, crois-tu qu'è se nourrit pas, elle aussi? Et les Morts qui sont dans leurs trous sous l'azur puissant? Crois-tu qu'is mangent pas, quand is sont là au bout du cimetière, avec les bouteilles cassées, les vieux détritus, les lits crevés, les ombrelles qui n'en peuvent plus, les pièges à rats...? Tout ce qu'il leur faut, pour entretenir leur cœur percé! Pour qu'is continuent à être des cœurs qui voient le jour et la poussière... Quand is dorment au ras de l'eau, est-ce que t'as pu compter combien il leur en faut, des hirondelles et des corneilles? et d'autres cœurs vivants et des cœurs morts? Va, ils se nourrissent comme nous pour chercher à conserver dans leur ventre le souvenir de la douceur du sol et le goût de l'aile qui s'efface. Is mangent, que j'te dis, pas'ce que comprendre: c'est man-

ger; c'est avaler; c'est faire sien; — absorber. C'qu'is mangent, c'est pas moi qui te le dirai. T'as qu'à lui demander, à lui; i sait des choses comme ça. I connaît des raisons de cet ordre-là. P'têtre les tessons de bouteilles qui brillent aux portes, des oiseaux crevés, ou de l'air sec ou des moissons qui se défont comme des bouts de papier, dans l'azur. Va! ce qu'y a de sûr, c'est qu'is mangent comme nous; is s'en mettent plein la panse ; is se la nourrissent, leur mémoire... Tout ça, quand le ciel verse à flots ce qui va s'changer en souvenirs dans le cœur des hommes, en souvenirs: c'est à dire en les choses les seules vraies et les plus réelles.., et qu'is se précipitent dessus comme des pêcheurs aveugles au fond d'un lac, pour les prendre et les rapporter. Tout ce qu'ils trouvent là-dedans! tout ce qu'y a dans ces fonds achevés d'étang et de temps passé! Tout ce qui doit t'arracher ton respect et ton admiration! T'as pas vu ces vieilles ancres qui dorment là, le nez en l'air, et la cuisse partie ? C'est celles, p'têtre bien, des bateaux qu'ont mené tantôt, justement, les pêcheurs pêcher leurs heures ensevelies. Leurs barques s'enfonçaient comme dans du temps fini. T'as pas vu aussi l'chemin qui passe entre les eaux pourries et la mer: Dire qu'y a des Morts qui passent par là pour aller se faire enterrer! C'te ordure qui s'offre, cet humus qui se décompose, ce pot qui meurt, quand les hirondelles, à leur tour, viennent chercher ce qui a pu échapper aux hommes de ce jour qui tombe, il y a peu de choses dont jaillisse, dont monte, dont file, de la terre, un élément plus sûr de l'aile qu'elle se compose, qu'elle se fait, et dont elle va disposer tout à l'heure....

Et les bizarreries de cet homme, qui dit s'appeler Baru, est-ce que tu les connais ?

I s'asseoit, la nuit, au milieu de ses feuilles de papier fixées au mur. I dit que c'est le moment que le soleil l'entoure le plus. Dehors, y a rien, puisque c'est la nuit. Y a seulement queuques petits points clairs qui font leur entrée par les fenêtres hautes, qui viennent lui piquer l'épaule, et lui mettre des bouts de pailles dans le corps. I s' souvient... Pasce qu'i prétend que se souvenir, c'est vivre. I se souvient de ce qu'y a dans ses feuilles fixées au mur pasce que pour lui, i ne se trouve qu'en écrivant. I dit qu'y a pas de paysages aussi remplis que ceux qu'i voit dans ct' espèce

de tombe. I s'souvient: et il épuise son souvenir, alors, jusqu'à rester parfois, dans des nuits d'automne qui débutent à six heures, des heures entières sans rien s'nourrir. Dehors, y a les paysages qui viennent lentement chercher sur les toits ce qu'il y est resté du jour, ou qui entrent, par les vitres déchirées pour dévorer lentement ce que les hommes ont laissé là. Autour de lui, il y a les escaliers de pierre qui le contemplent au travers des murailles. Voilà comment i dort, lui! Au dessus de lui, y a les greniers à carrés roses, où que sa maîtresse, du temps où i faisait avec elle litière de vie, venaient jouer au tennis, la nuit. Dans les bras, aux longues odeurs de pailles, des étoiles, les collines sont couchées, plus longues qu'elles et qui les dépassent. Les blés qu'étaient dessus, dorment tassés et pressés contre la meule des astres. Il attend... I se demande, au fond, pour qui i construit son monde. I sera crevé, bientôt, dépassé, éteint. I n'aura pas plus de valeur qu'une vieille pantouffle trouvée sous une table morte. Ce sera peut' être bien, même, avant que le jour se lève, et que les hirondelles ne recommencent à le bouffer sur le bord des toits. I sera l'objet de la mort, cette vicieuse qui ne marche que sur des yeux fermés. Et toi, est-ce que tu sais aussi, que bientôt tu seras un crevé sous la terre, et que toutes les étoiles du ciel pourront bien te tomber dedans sans que tu puisses en repêcher une seule. I verra sa pauvr' tête, qu'a fait se lever les moissons du printemps, laminée, striée comme par de longues pluies de passé: comme si il y avait eu de longues pluies en pouvoir au fond de sa tête; et celle-ci, plus ravinée en long, pour le passage de ces heures, qu'un vieux coquillage sorti de la mer, et telle enfin, qu'une main de chair n'y voudrait pas reconnaître un front qui a pu être embrassé..

Mais voilà! Faut qu'une espèce de dieu sorte de lui, qu'une mappemonde naisse... Et il est là, tout seul, avec son bon dieu qu'i connait même pas, dont l'odeur lui poisse aux mains, dont les étoiles, dans la profonde nuit noire, lui percent le ventre, les intestins et l'estomac. Il est aussi plein d'ailleurs à l'extérieur de lui qu'au dedans. C'qui voit, c'est rond, c'est rempli, c'est plein comme une pierre. T'y pourrais pas loger, pousser une paille, placer une aiguille: seulement, que sa mort vienne, et y restera pas de tout

ça de quoi remplir l'œil d'un rat. T'as vu les aiguilles d'une pendule; y a la petite, quand elle vient se mettre en face du trou vide par où on la remonte, ça fait une étoile, mais quand elle a passé, y a plus rien qu'une nuit noire; quand il aura passé, lui, il y aura plus rien aussi, qu'une nuit noire.... »

FIN DE BARU

François BERTHAULT.

Poèmes

FABELTIER.

ces paysages qui se poursuivent
un mystère sans réponse
c'est ainsi que le corps et le cœur
se séparent en démence

pourquoi l'instable aujourd'hui
déchiré comme Milon
meurt trop fier de sa force
dans les forêts du rêve

ici les bêtes de fable
trois cornes et deux têtes
dévorent hier vomissent demain
dans le vertige du réveil.

WINDESBRAUT.

surgi d'on ne sait où
comme un nuage ce vaste corps se forme
au-dessus de ma tête puis tombe
comme une foudre

cette stupeur subite qui me frappe
comme un poing lancé du vide
je suis l'amante d'un ciel
qui me bourre de coups

c'est ainsi que je meurs sans savoir
ni d'où ni comment
m'est venu ce destin qui me jette
épave sur ces plages

salive crachée par ma naissance
perçant le vide de ma vie
d'une plaie courbe qui se referme
jusqu'au sol de ma mort.

Edouard RODITI.

La
Nouvelle Génération Dramatique :
Armand Salacrou

Il est de bon ton, aujourd'hui, de mépriser le théâtre. Même pour les plus indulgents, c'est une forme d'art inférieure, commandée par d'inflexibles contingences qui ne tendent qu'à la faire déchoir davantage, une terre de prédilection des « combinards », un délassement à l'usage d'un public désormais incapable de penser ou de s'émouvoir, une sorte de *no-man's-land* de l'esprit. Et si vous évoquez un somptueux passé et de hautes figures, la Grèce, le XVI^me^ élisabethain, le XVII^me^ français, le XVIII^me^ weimarien, Sophocle, Shakespeare, Racine, Gœthe, Ibsen, ils vous rient au nez et vous parlent de Louis Verneuil.

Il faut reconnaître que *ce que l'on voit du théâtre* leur donne trop souvent raison. Pour une œuvre sincère et profonde, que de pauvretés prétentieuses, que de basses farces obscènes! Petites femmes faciles, financiers et politicards, joueurs type « épervier » et, silhouettes plus récentes mais aussi défraichies, sportifs et sportives aux reflexes élémentaires, voilà la classique galerie de marionnettes que l'on promène, depuis cinquante ans, autour des mêmes canevas plus ou moins adroitement rafistolés. Un dialogue où, sur un fond de platitudes et de lieux communs s'enlèvent quelques « mots d'auteurs », un décalque fidèle de la « réalité », des « *tranches de vie* »... Le moyen, je vous le demande de s'intéresser à ça ?

Mais pensez-vous que, *ça*, ce soit *tout le théâtre* ? Et savez-vous si le véritable théâtre, précisément, n'est pas celui que l'on joue peu ou pas du tout ?

Le drame du théâtre, c'est qu'il est un art en *vase clos*. Nietzsche a pu éditer à ses frais le *Zarathoustra*,

mais concevez-vous *Lohengrin sans* Liszt, la *Tétralogie* sans Louis de Bavière?. Or, tandis que les Editeurs se disputent le mérite de découvrir des « jeunes », tandis que les revues s'efforcent de refleter le visage spirituel de notre époque, le théâtre ne renouvelle ses effectifs que par surprise, et, s'il accorde la plus large confiance à un personnel éprouvé et « tabou », ne redoute rien tant que les novateurs. Les raisons ? Paresse vraie ou supposée du public, nombre limité des scènes, et puis, « Il faut bien que le prêtre vive de l'autel », comme disait Scribe à Berlioz. Mais cependant, parmi la foule de ceux qui « vivent de l'autel », on trouve quelques hommes de bonne volonté, qui voient le mal et s'efforcent de réagir, souvent paralysés dans leurs efforts par des moyens insuffisants, mais forts de leur foi tenace et patiente dans le destin du théâtre. C'est par eux que les quelques rares grandes œuvres de l'après-guerre ont été révélées. Ils se nomment Lugné-Poé, Copeau, Dullin, Baty, Pitoeff ; d'autres montent derrière eux. Si un regroupement des forces vives du théâtre est encore possible, c'est vers eux et par eux, qu'il se fera. Une nouvelle génération dramatique s'organise ,soucieuse d'exprimer son époque, de porter le débat sur des lieux élevés, ayant le sens et l'amour de la grandeur, et, surtout, le mépris du médiocre et du facile. Cette génération est en marche; elle a déjà franchi le feu de barrage de la rampe; déjà, Lugné-Poé et Charles Dullin ont révélé Armand Salacrou.

*
* *

Révélation qui n'alla pas sans heurts. L'atmosphère des générales de *Tour à Terre*, du *Pont de l'Europe* et de *Patchouli* furent lourdes d'orage latent. La critique spécialisée qui ne manque jamais de proclamer chaque nouvelle fausse-couche des faiseurs notoires «le chef d'œuvre de la saison », s'en donna à cœur joie, de l'incompréhension scandalisée à la rigolade. Pourtant, parmi ce tumulte, quelques bons esprits comprirent qu'un cri nouveau venait de se faire entendre.

Ce « cri nouveau » me fut révélé par la lecture de *Patchouli*, édité par la N.R.F. J'en parlai alors aux lecteurs des Cahiers du Sud. Je voulus mieux connaître ce jeune auteur qui me proposait une image si fidèle et si

décevante de ma génération. Et, comme un découvreur d'horizons, pour arriver au cœur du pays, remonte les fleuves, parti de *Patchouli,* j'atteignis, par le *Pont de l'Europe, Tour à Terre,* le *Casseur d'Assiettes*, les *Trente tombes de Judas, Histoire de Cirque,* jusqu'au point de départ de cette œuvre si profondément originale.

Ce sont ces impressions de voyage que je veux vous conter ici.

*
* *

Ce qui frappe tout d'abord quand on pénètre dans cette œuvre, c'est la qualité de sa *sonorité.* D'étranges floraisons se lèvent à votre passage, se détachant, vol blanc d'oiseaux, qui s'élargit, s'élargit, jusqu'à remplir l'espace. Un mot, une phrase, éveillent, par le sortilège de leur musique intime, des résonnances profondes, provoquent des associations d'images spontanées, et, sans vous ravir au monde des vivants où la logique et la continuité de l'action vous maintiennent, vous projettent *en même temps* en pleine féérie, puis vous en précipitent avec une froide cruauté. Ainsi, le Roi Jérome pleure devant la Carcinta son impuissance à réaliser la vie qu'il a jadis rêvée : « Ah ! seul, j'essuie mon front aux nuages, seul j'enjambe les montagnes, seul je sors de leur lit les fleuves comme des couleuvres ! » et il oppose immédiatement à l'incompréhension de la fille cette cinglante ironie : « Mais croyez-vous que j'ai besoin simplement de maîtresse ? » Et cette détresse cosmique de Pierre : « Tu n'as donc jamais senti la solitude te vider la chair ? ni l'effroi de tituber dans une foule ou dans l'histoire... notre pauvre vie, coupée aux deux bouts, entre la naissance et la mort, comme un cercueil, à la dérive dans le temps... » Insolite immobile du décor : le bar de *Tour à Terre,* les coulisses de cirque du *Casseur d'Assiettes,* le théâtre aménagé dans son palais par le Roi boiteux, carrefours où viennent s'étreindre, se mêler, se déchirer dans une émouvante synthèse tous les rêves et tous les réalismes. Je songe aux magies mouvantes de Maurice Ravel. Pareillement, dans ces symphonies que sont les pièces de Salacrou, sur un fond d'étranges dissonnances de grands thèmes surgissent, en plein élan, baignant dans une lumière de songe et tout palpitants encore de vérité humaine.

Salacrou a dit lui-même de ses personnages qu'ils sont « les reflets de son inquiétude devant dieu ». C'est, à mon sens, les diminuer. Ils sont, d'abord, *essentiellement,* des êtres vivant d'une existence propre. Qu'ils aient écouté les confidences de l'auteur et qu'ils aiment à nous les confier ne les empêche pas de vivre pour eux-mêmes, c'est-à-dire intensément, pathétiquement. Mais d'être nés de cette inquiétude leur confère une réalité supérieure, qui, dépassant la reproduction servile des gestes de tous les jours, atteint à leur vérité fondamentale. Nous voilà loin des « tranches de vie » du théâtre réaliste, cet « art de voyeur », pour parler comme Salacrou. Mais est-ce que Shakespeare avait besoin de saisir sur le vif les bourgeois de Stratford pour camper son Polonius ? Et si Hamlet garde pour nous son angoissante et éternelle actualité n'est-ce pas parce qu'il est né, en quelque sorte, hors du temps ? Pareillement, je ne crois pas que vous rencontriez jamais dans la rue ni Pierre, ni le Roi Jérome, ni Patchouli; ils sont assez vivants pour n'avoir pas besoin d'être soutenus par des sosies. Jamais peut-être le credo pirandellien des *Six Personnages* ne s'est mieux appliqué ; la réalité de ces fictions dépasse les apparences de la vie.

Aux temps élisabethains, Hamlet pouvait confier à une salle angoissée son tourment profond: « Etre ou ne être... » disait-il, et des hommes s'interrogeaient sur le mystère de leur destinée... « Mais toi, pauvre Jérome, tout à tes tourments, tu rêves : « Je voudrais avoir des oreilles dans tous les coquillages du monde ». Voilà qu'on rigole! » Mais oui, Salacrou, mais oui, et rien, mieux que ce rire, ne peut juger une époque, la nôtre, hélas! Quel courage vous avez, mes braves amis, de venir ici, en plein théâtre, devant le ricanement des généraleux, nous confier ainsi, comme Hamlet, vos tourments profonds! Profonds et *nouveaux*. Car si l'inquiétude dont souffre notre génération a trouvé une voix pour s'exprimer, c'est la tienne, Patchouli, si cruellement lucide dans ta certitude d'être incapable d'aimer. Comme toi, écrasés sous les mythes morts, ayant perdu tous les soutiens et rejeté toutes les disciplines, dissociant, avec notre féroce besoin d'analyse, tous les mensonges qui protégèrent si longtemps l'homme contre la cruauté nue de la vie, convaincus que notre satiété devançera toujours nos désirs, connaissant la vanité de

tout et, cependant l'âme pleine de forces vives inemployées... Comme vous, mes amis, nous souffrons de notre enthousiasme inutile, et notre jeunesse nous reste au gosier... — Pierre a sculpté une canne; un collectionneur veut la lui acheter: « Avez-vous pour me payer, dans votre poche, une mansarde et la gloire un jour de printemps? *Et la foi en ces balivernes?*» Pareillement, Jérome s'écrie: « Ah! qu'on me donne l'âme d'un partisan, celle du dernier de mes soldats, qui est prêt à se faire tuer pour moi.» Mais alors, allons-nous fermer nos yeux sur ce désert ? Non, désespérément, nous y cherchons *une présence;* nous la nommerons: sens de la vie, ou bien Dieu, peu importe le mot, mais la chose la chose !... «L'histoire de la pensée est trop déconcertante pour espérer se sauver avec ce qu'elle nous apporte ». — Ni la foi, ni la pensée? Il ne nous reste plus qu'à guetter « une imprudence divine ». Comme la nôtre, d'autres générations ont cherché une présence, *mais c'était en y croyant.* Quand Galaad entreprend la grande queste de Dieu, il l'a déjà trouvé dans son cœur. Pour tous les Galaad, Dieu est-il si difficile à découvrir ? Même s'il se refuse à eux en ce monde, il est là qui les attend au seuil de la bonne mort. Le Jeune Homme du *Casseur d'Assiettes,* lui, est plein de l'absence de Dieu ; il a faim de Dieu, mais son désir, indispensable raison de vivre, erre sans espoir dans un monde vide, où, peut-être, un éclair va surgir. Dieu se cache, il faut le découvrir malgré lui.

Exprimer pathétiquement notre «mal de jeunesse» je crois que c'est bien là le son fondamental de ce théâtre. Mais, à mesure que Salacrou avance dans la découverte de son œuvre, des sons harmoniques, de plus en plus nombreux, viennent l'enrichir. Autour de la méditation désespérée de Pierre (*Tour à Terre*), il y avait déjà Catherine et l'offrande vaine d'un grand amour. Il y a la petite Reine de *Pont de l'Europe,* simple et benoite comme un lys, le plus pur des personnages de Salacrou. Dans *Patchouli,* le drame, moins tragique chez le héros, envahit ses proches; Monsieur de Saint-Croix, victime tardive de ses instincts refoulés; Madame de Saint-Croix, tyran de l'affection familiale condamnée à la solitude du cœur. Conçu dans une forme un peu différente, c'est toujours autour du thème central du sens de la vie que s'ordonne *Atlas-Hotel;*

mais ici, il se dégage du conflit de trois personnages principaux; œuvre plus dramatique, mais aussi plus *extérieure* que les précédentes. Enfin, dans la *Vie en Rose,* qui ne prétend qu'à être un *divertissement,* un « prétexte à chansons », c'est le drame de toute une génération qui se joue, génération née dans l'illusion d'un bonheur facile et cependant marquée d'avance pour la pire catastrophe (Cf. l'atroce réplique du Marchand de lampions, enviant les petits pioupious de 1914 : « Et ils ont vingt ans, *les veinards !*»)

*
* *

Quand un théâtre dépasse de si haut la banalité quotidienne, va si profond dans le cœur et dans l'esprit il se doit de scandaliser d'abord. Mais il suffit que son cri ait été perçu pour qu'il y ait désormais quelque chose de changé. Insensiblement, les vieilles choses qui nous entourent, les choses mortes qu'on s'obstine à vouloir faire vivre, nous paraissent plus vieilles et plus mortes; un jour, comme une boiserie rongée, elles tomberont en poussière. L'œuvre d'Armand Salacrou nous promet un inéluctable renouveau théâtral Que tous ceux qui aiment vraiment le théâtre reprennent confiance en son destin ; l'œuvre de réhabilitation est commencée.

Gaston Mouren.

La Vie en rose (1)

Inpromptu en un acte pour la Compagnie des Quinze

(FRAGMENTS)

à Michel Saint-Denis
et
aux Quinze
Affectueusement

A. S.

Cet acte est né d'une conversation entre camarades. En quinze jours, il fut écrit, répété, représenté.

L'auteur avait quatorze ans en 1914. Peut-être semblera-t-il paradoxal qu'il ait tenté d'évoquer l'avant-guerre. Mais La Vie en Rose *n'a pas d'autre prétention que d'être un prétexte à chansons, à costumes, à décors.*

Une âme d'enfant n'est pas un livre d'histoire. L'auteur n'a recherché que ses souvenirs sans trop savoir s'il avait vu les choses ou si on les lui avait contées. Pour lui, la Tour Eiffel fut construite le jour où il la vit pour la première fois, tandis qu'il écoutait ce que les grandes personnes disaient, comprenant ce qu'il pouvait comprendre, à sa manière.

Pour les recevoir sur la terre ,les Destins ont offert aux hommes de notre âge des années adorables, parmi des chansons, des inventions plus extraordinaires que des contes de fées. Tout s'est brisé comme un jouet qui tombe en 1914.

Nous avons cueilli les fleurs de notre enfance dans un paradis perdu. A. S.

Apprenez à rire, mes jeunes amis, si vous tenez à rester pessimistes.

Nietzsche (Zarathoustra).

Il passa des plaisanteries du Théâtre au tribunal de Celui qui a dit: « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez ».

Bossuet, Sur la mort de Molière.

---

(1) Cette pièce a été représentée le 3 décembre 1931 au Théâtre du Vieux Colombier par la Compagnie des Quinze, dans les décors de Lucien Coutaud, avec la mise en scène de Michel Saint-Denis.

L'aube. — Une place publique

On entend une chanson lointaine: « Paresseuse fille » de Gounod

LE JEUNE HOMME, *entre.* — Comme elle est belle ! Venez vite.

LE PROFESSEUR, *arrive.* — Mais vous n'allez pas réveiller le quartier pour....

LE JEUNE HOMME. — Regardez; le soleil monte derrière elle, étage par étage.

LA CONCIERGE, *entre.* — Les cochons! Ils vous abandonnent la moitié de vos ordures dehors. (*Elle voit le jeune homme*) Déjà levé? Où allez-vous ?

LE PROFESSEUR. — Ce matin, il voulait voir...

LE JEUNE HOMME. — Chut! Je veux dire son nom moi-même. Regardez, Madame Baptiste: La tour Eiffel. La tour Eiffel.

LA CONCIERGE. — Quoi ?

LE JEUNE HOMME. — Là, dans le ciel.

LA CONCIERGE. — Ils l'ont donc tout de même bâtie?

LE JEUNE HOMME. — Oui, elle est construite.

LA CONCIERGE. — Sont-ils malins, les hommes!... Mais on voit le jour à travers.

(*Entre l'ouvrier*)

L'OUVRIER. — Bonjour.

LE JEUNE HOMME. — Vous avez vu ?

L'OUVRIER. — Oui. (*Il regarde et répète:*)... oui...

LA CONCIERGE. — Mais ce drôle d'outil, à quoi va-t-il servir ?

LE JEUNE HOMME. — Madame Baptiste, vous ne comprenez donc pas.

L'OUVRIER. — Hier au soir, au Syndicat, ils ont dit: « C'est un monde nouveau qui va naître. »

LA CONCIERGE. — Ah ?

L'OUVRIER. — Les ouvriers l'ont construite avec du fer, rien que du fer, et plus haut que tout. Nous construirons ainsi le bonheur des hommes.

(*Entre Liane*)

LIANE. — Bonjour, Madame Baptiste, Noémi est prête ?

LA CONCIERGE. — Oui, ma belle, dans un instant; elle se pomponne...

LE JEUNE HOMME. — Admirez.

L'OUVRIER. — La tour Eiffel.

LIANE, *bat des mains, puis* — Oh, j'en ai le vertige.

(*Un joueur d'orgue, qu'on nomme dans le quartier: le Père la Colique, arrive en jouant: « La prière d'une Vierge »*.

LE JEUNE HOMME. — Eh, l'homme, venez donc voir.

LE PÈRE LA COLIQUE, *s'arrête et vient*. — Je l'ai déjà vue ce matin... Drôle d'idée d'accrocher là-haut toute cette ferraille.

(*Il tourne à nouveau sa manivelle: « La prière d'une Vierge »*.

LA CONCIERGE. — Oui, mais va plus loin mon petit. Mes locataires dorment.

LE PÈRE LA COLIQUE. — Bon. Bon. Je reviendrai.

(*Il sort en jouant*)

LE JEUNE HOMME, *au professeur*. — Allons. Par un si beau soleil, je veux grimper, marche à marche les escaliers.

(*Ils sortent*)

....

(*Arrive le cocher*)

LE COCHER. — Où est ta fille ?

LA CONCIERGE. — Mais.... à l'atelier.

LE COCHER. — Non! Ta fille doit être une garce.

LA CONCIERGE. — Ah! Seigneur Jésus Marie... Elle finira comme sa tante Eugénie.

LE COCHER. — Non, car je la crèverai avant.

LA CONCIERGE. — J'avais bien besoin de ce malheur-là ce matin. Rien ne marche. Mes escaliers qui ne sont pas faits...

LE COCHER. — Je m'en fous de tes escaliers. Quand je pense que Noémi pourrait se conduire dans un fiacre, comme mes clientes... Ah! tonnerre...

LA CONCIERGE. — Elle ne va plus à l'atelier ?

LE COCHER. — Non. Parait qu'elle lève la patte en l'air, et qu'elle a dit : « J'aurai un automobile quand je voudrai ».

LA CONCIERGE. — Elle a dit « J'aurai un automobile quand je voudrai ».

LE COCHER. — Voilà pourquoi j'ai trimé toute ma vie : hue, cocotte, hue, cocotte !

LA CONCIERGE, *le calmant*. — Pas besoin de crier sur

les toits notre malheur. Le quartier le saura bien assez vite.

LE COCHER. — Voilà pourquoi j'avais la larme à l'œil le jour de sa communion.

LA CONCIERGE. — Toi, t'as bu un coup de trop.

LE COCHER. — Depuis que Noémi lève la patte en l'air, j'ai le choix : crever d'ennui ou crever de boisson. Eh bien, j'ai choisi.

LA CONCIERGE. — Oui, tu ne rateras jamais une occasion de te saouler.

LE COCHER. — Elle était si mignonne à dix ans!

LA CONCIERGE. — Les locataires ne nous salueront plus!

LE COCHER. — Et elle est belle. Et elle est belle. Ah, bon Dieu, si je tenais le galapiat qui l'a débauchée.

LA CONCIERGE, *le consolant*. — Baptiste!

LE COCHER. — Donne-moi un coup de café.

LA CONCIERGE. — Oui, Baptiste.

(*Ils sortent*)

LA CHARCUTIÈRE *entre avec le Père la Colique.* — Mais vous n'êtes pas malade, mon bon père la Colique.

LE PÈRE LA COLIQUE. — Non, mais la maladie peut venir.

LA CHARCUTIÈRE. — Nous sommes tous logés à la même enseigne. Faut pas y penser.

LE PÈRE LA COLIQUE. — Pas y penser ? Mais quand elle est là, dans votre corps et qu'elle y travaille la maladie, comment ne pas y penser?

LA CHARCUTIÈRE. — Mais puisque vous n'avez encore jamais été malade, vieux père la Colique.

LE PÈRE LA COLIQUE. — D'accord. Mais je disais à Monsieur Justin.....

LA CHARCUTIÈRE. — C'est un homme de bon sens, Monsieur Justin, et si agréable.

LE PÈRE LA COLIQUE. — N'est-ce pas, Madame la Charcutière? Eh bien, il est de mon avis. Dans quelques années tous les petits microbes seront connus.

LA CHARCUTIÈRE. — On le dit.

LE PÈRE LA COLIQUE. — Ah, si je pouvais attendre jusqu'à ce progrès-là, et profiter de la chance que vous aurez alors.... ne jamais plus être malade et de vivre toujours... toujours...

LA CHARCUTIÈRE. — Pourquoi voulez-vous tant vivre, père la Colique ?

LE PÈRE LA COLIQUE. — Mais tout bonnement pour ne pas mourir, ma bonne dame.

(*Bruits d'auto. Pétarades*)

Qu'est-ce que c'est ?

LA CHARCUTIÈRE. — Mais c'est la fille à Baptist'

LE PÈRE LA COLIQUE. — Dans un auto?

LA CHARCUTIÈRE. — Je cours dire ça à Monsieur Justin.

(*On entend la Matchiche*)

JUSTIN, *parait à sa porte.* — Dans son quartier? Elle n'a pas honte ?

LE PRINCE, *au père la Colique.* — Vous êtes à mon service.

(*Il donne de l'argent*)

LE PÈRE LA COLIQUE. — Merci, mon grand Duc.

LE PRINCE. — Noémi. Noémi.

(*Noémie entre*)

NOÉMIE, *chante.* — « C'est la danse nouvelle — Mademoiselle — Ainsi qu'une Espagnole — Lascive et folle — Il faut cambrer la taille — D'un air canaille — Cett' danse qui nous aguiche — C'est la Matchiche.

(*Le Prince et Noémi dansent*)

LA CHARCUTIÈRE, *à M. Justin.* — Quelle dévergondée. Croyez-vous.

LE PÈRE LA COLIQUE. — Pauvre Monsieur Baptiste.

LA BONNE. — Dans le quartier. Devant notre maison.

LA CONCIERGE. — C'est fini, tout ce raffut? Oh! ma fille !

(*La musique s'arrête*)

LA CHARCUTIÈRE. — Pauvre mère.

BELLOCHE. — Il n'y a plus de mœurs.

LA CONCIERGE. — Toi, avec un sacripant? Ainsi, tu viens t'exhiber sous les yeux de ta mère, devant nos relations et tu ne trembles pas de honte ?

NOÉMI. — Maman, je te présente le Prince Soboloff, qui m'aime beaucoup.

(*Le Prince salue*)

LA CONCIERGE. — Quoi? Toi ? (*relevant le pan de son tablier*) Oh, et ma toilette qui n'est pas faite.

LE PRINCE. — Oui, charmante Madame, il faut nous excuser de venir si tôt.

LA CONCIERGE. — Sainte bonne vierge, un prince ?

(*Elle part de groupe en groupe*)

NOÉMI. — Eh bien, prince, vous avez voulu voir où j'ai vécu. Voici la rue de mon enfance; j'ai trotté pieds nus dans ce ruisseau. Et je me suis assise toute petite fille, ici, les genoux ouverts, sans pantalon.

LE PRINCE. — Vous tourneriez la tête au petit père de la Sainte-Russie.

LA BOURGEOISE, *arrivant*. — Que dit-on ? Noémi connait un prince russe ?

LE BOURGEOIS. — Qui possède grand comme trois départements français ?

NOÉMI, *au Prince*. — Et si je n'aimais en vous que le titre de Prince ?

LE PRINCE. — Mais le Prince Soboloff serait encore fier d'être à vos genoux.

(*Il s'agenouille. Grosse impression sur la foule*)

LE PÈRE LA COLIQUE, *à la bonne*. — Croyez-vous. Quelle ascension.

LA BONNE. — Attendez le père Baptiste; il n'a pas encore dit son mot. Probable que ces mics-macs là ne seront pas de son goût.

LE COCHER, *arrive*. — Alors, où est-il ce Prince ?

NOÉMI, *présentant*. — Mon Père. Le Prince.

LE COCHER. — Oui.

NOÉMI. — Le prince Soboloff.

LE COCHER. — Eh bien, moi je suis Baptiste, et je vous le dis tout de suite: la noblesse ne m'impressionne pas. Je la connais avec ma clientèle. Dans la noblesse, c'est comme partout, il y a des bons et il y a des mauvais, et puis je suis démocrate... et puis, j'ai vu le Tzar... au Trocadéro... Il avait d'ailleurs une bonne tête... et vous lui ressemblez un peu... D'autre part, je dois reconnaitre que vous avez bon goût. Ah, sacré gaillard, n'est-ce pas que ma fille est belle? Hein? Belle, mais belle comme on n'en voit point d'autres.

NOÉMI. — Mon petit papa chéri.

LE COCHER. — C'est vrai que t'as un auto ?

NOÉMI. — Et qui marche. Un Richard-Brasier.

LE COCHER. — Dis donc, la bourgeoise, viens ici, regarde-moi, — notre fille a un auto.

(*Ils s'embrassent en pleurant*)

Un auto. (*Puis au Prince*) Alors, elle est gentille, la petite ?

LE PRINCE. — Un ange.

LE COCHER. — Moi, vous savez, je l'ai bien élevée, je ne savais pas d'avance jusqu'où elle pourrait monter, mais en prévision de tout, je l'ai éduquée comme une demoiselle; elle sait le piano.

LA CONCIERGE, *à la Bourgeoise.* — Certainement, chère Madame. Je le dirai au Prince.

LA BOURGEOISE. — Tout notre argent est en Russie.

LA CHARCUTIÈRE. — Regardez ses bottes ? Si elles sont jolies.

JUSTIN. — Ce sont des cavaliers.

LE PÈRE LA COLIQUE. — Ils ramassent un poignard avec leurs dents sans quitter le ventre de leur cheval.

LA BOURGEOISE. — Quels charmeurs.

JUSTIN. — Il a des roubles en billets de banque plein ses poches.

BELLOCHE. — Parbleu, des Slaves.

LE PÈRE LA COLIQUE. — Vive Noémi. Vive la Russie.

LA FOULE. — Vive Noémi. Vive la Russie.

(*La matchiche reprend en chœur*)

LE MARCHAND DE JOURNAUX. — Edition spéciale.

(*La Matchiche continue. — Le Cocher voit le titre du journal.*)

LE COCHER. — Quoi ?

LE MARCHAND DE JOURNAUX. — Rapport à la Chine.

LE PÈRE LA COLIQUE. — Quoi ?

LE MARCHAND DE JOURNAUX. — La guerre est déclarée

LE PRINCE. — Quoi ?

LE MARCHAND DE JOURNAUX. — La guerre Russo-Japonaise. C'est fait.

LA BOURGEOISE. — Oh! mon dieu, et les emprunts russes !

LE BOURGEOIS. — Ne t'affole pas. L'essentiel est de ne pas s'affoler.

LE MARCHAND DE JOURNAUX, *distribuant ses journaux* — Le général Kouropatkine est en Mandchourie.

LE PÈRE LA COLIQUE. — La guerre ?

JUSTIN. — Diable, mais que va faire la France ?

LA CHARCUTIÈRE, *à Justin, en pleurnichant.* — Je ne veux pas que vous me quittiez. La guerre est trop loin pour nous.

BELLOCHE, *au Prince.* — Le soldat russe n'a pas la gaieté française, mais il a toute notre sympathie.

LE MARCHAND DE JOURNAUX. — Tout est calme à Port-Arthur. On n'a aucune nouvelle de l'escadre ennemie.

LE COCHER. — Qu'allez-vous faire, mon gendre ?

LE PRINCE. — Croire à la victoire!

LE PROFESSEUR, *arrive*. — J'ai des nouvelles. Le vaisseau amiral russe a été coulé par une torpille d'origine inconnue!

LE PRINCE. — La Russie est grande !

LA FOULE. — Bravo! Vive la Russie!

LE BOURGEOIS, *au Prince*. — Mais les fonds russes ?

LE PRINCE. — Et mes cosaques ?

LE BOURGEOIS, *à sa femme*. — C'est vrai. Tu oubliais les cosaques.

LE PÈRE LA COLIQUE. — Dites, les amis... dans les rues... On dit que Port-Arthur est pris.

LA BOURGEOISE. — Voilà la catastrophe.

NOÉMI. — J'admire votre grandeur d'âme.

LE PRINCE. — Nous sommes de grands pêcheurs. Il faut payer.

LA BOURGEOISE. — Mais nous allons être ruinés.

LE PRINCE. — Vous ignorez les ressources de la Russie.

LE COCHER. — Çà, c'est vrai.

LE PRINCE. — Aimez-vous le caviar?

LA FOULE. — Le caviar.

LE PRINCE. — Noémi, invitez votre père et votre mère. Il est l'heure d'aller déjeuner.

LA CONCIERGE. — Où ça ?

LE PRINCE. — Chez Marguery.

LE COCHER. — J'accepte à une condition; c'est que j'offre aussi quelque chose; j'offre la voiture. Je veux que mon cheval aussi, il aille chez Marguery, et puisqu'on est dans l'honneur, que toute la famille soye au complet.

LE PRINCE. — Du caviar, des zakouski, de la vodka et du bon champagne français.

LE COCHER. — Allez, en route. Hue, cocotte. Hue, cocotte.

(*Sortie*)

LE BOURGEOIS. — Ils m'ont donné faim.

LA BOURGEOISE. — Tant que les nouvelles ne seront pas meilleures, tu mangeras des pommes de terre. T'as compris. File. (*Ils rentrent chez eux*)

....

(*Arrive un camelot avec une longue vue*)

LE CAMELOT. — Il se passe des choses extraordinaires Approchez, le caporal.

LA NOUNOU. — C'est peut-être un pickpocket.

LE CAMELOT. — Ecoutez-moi. Je ne vends pas des poils de lapin roulés dans la farine, ni les pastilles du sérail, ni le portrait de M. Fallières avec la photographie de l'enterrement du père Chauchard suivi des légataires. Non, je ne vous vendrai pas l'anneau brisé, la sûreté des clefs, et je ne vous dirai pas si c'est Cook ou si c'est Peary qui a mis le drapeau sur le pôle Nord. Je ne vous vendrai pas même le dernier triomphe de la science, le phonographe... un simple rouleau, et Coquelin dit un monologue dans votre chambre à coucher. Larynx et cordes vocales de cire... thorax de nickel... Chacun connait aujourd'hui cette machine fantastique qui parle, qui chante, qui rit et qui sanglotte... cette machine capable de conserver à jamais les cris joyeux du bébé et les paroles de l'aïeul qui va s'endormir pour l'éternité... Non. Je veux vous montrer une merveille plus universelle, la gloire du globe... Voilà, je vous dis tout simplement: voulez-vous savoir ce qui se passe dans le ciel, où vous ne levez jamais le nez... si oui, faites pleuvoir les sous...

(*Du monde s'est approché.. Il avise le Père la Colique*)

Toi, mon brave... Ton œil est à la hauteur de la jumelle... Regarde et dis ce que tu vois...

LE PÈRE LA COLIQUE. — Oh!

LE CAMELOT, *à la foule.* — Allons, faites pleuvoir les sous....

LE PÈRE LA COLIQUE. — Oh!

BELLOCHE, *au père la Colique.* — Alors?

LE PÈRE LA COLIQUE. — La demoiselle de Santos-Dumont qui passe par dessus les arbres...

LA NOUNOU. — La demoiselle de Santos-Dumont?

LE BOURGEOIS. — Quelle folie.

LE PROFESSEUR, *à son voisin.* — C'est admirable..

BELLOCHE, *qui regarde.* — Blériot. Oh! Blériot a volé d'Etampes à Chevilly... 42 kilomètres.

LA CONCIERGE. — Sans se casser la figure ?

LA BOURGEOISE, *à sa bonne.* — Et les pommes de terre, Marie ? Voyons, et le diner de ce soir ? A quoi pensez-vous ?

LE CAMELOT. — Attendez. Bon sang de bonsoir, ne vous bousculez pas.

LE PÈRE LA COLIQUE. — Wilbur Wright (*Il prononce Rigt...*)

LE PROFESSEUR. — Wright!

LE PÈRE LA COLIQUE. — Wright... s'élève à 210 mètres de hauteur.

LE PROFESSEUR. — Si je devais mourir aujourd'hui, je donnerais ma part de Paradis pour vivre un an de plus, car en un an le monde se transforme; l'humanité se précipite vers le bonheur.

JUSTIN. — Oh, il s'est retourné! Il vole la tête à l'envers!

BELLOCHE, *triomphal*. — C'est un looping the loop!

....

LE COCHER, *arrive*. — Vous savez... admirable... incroyable... c'est fait... il a réussi (*très doucement*) Blériot a traversé la Manche.

NOÉMI. — Bravo.

LE BOURGOIS. — Messieurs, la pesanteur est vaincue!

JUSTIN. — La France avait vu naître Montgolfier, et voici Blériot!

LE BOURGEOIS. — De tels actes héroïques sont des traits qui ne révèlent pas une décadence!

LA BOURGEOISE. — C'est un homme-oiseau!

BELLOCHE. — Le triomphe du monoplan...

LE BOURGEOIS. — Et de l'Entente cordiale.

LE PROFESSEUR. — Les peuplent se libèrent!

LE COCHER. — Il n'y a plus de frontières!

BELLOCHE, *au pioupiou*. — T'en as de la veine. A quoi tu sers maintenant? Comme turbin, t'as plus qu'à plaire aux femmes.

JUSTIN. — Juste. Car je sais qu'un prince d'Allemagne a dit au reporter du Matin, le 1er Janvier. Voici: « *J'affirme que notre Empereur a le plus ardent désir de maintenir la paix, et les autres puissances paraissent animées d'un semblable désir.* »

....

(*Entrent le professeur et le jeune homme*)

LE PROFESSEUR. — Et tu t'inquiètes? Mais pour te recevoir sur la terre, les destins t'ont offert un siècle adorable.

LE JEUNE HOMME. — Vous croyez ?

LE PROFESSEUR. — Les hommes travaillent à te conquérir un monde féérique.

BELLOCHE, *au père la Colique*. — La guerre serait possible avec des canons qui portent à 20 kilomètres? Laissez-moi rire; on ne pourrait pas même s'approcher pour les corps à corps.

L'ALLUMEUR DE RÉVERBÈRES. — Salut, M'sieu Belloche.

LE BOURGEOIS, *à sa fenêtre*. — Tu sens le parfum des acacias monter jusqu'ici ?

LA BOURGEOISE. — Je ne sais pourquoi, mais j'ai le cœur en fête.

LE PÈRE LA COLIQUE. — L'armée est portant constituée pour défendre le territoire et au besoin envahir celui du voisin.

L'ALLUMEUR DE RÉVERBÈRES. — Oui, et ils ont volé une mitrailleuse au camp de Chalons. Un caporal déserteur. On ne se méfie pas assez des espions dans l'est... Même les casernes de chez nous qui sont construites avec des matériaux allemands.

LA BOURGEOISE, *à sa fenêtre*. — Je préfère des titres à lots; une fois suffit pour gagner le million.

LE BOURGEOIS. — Oui, bichette.

LE PROFESSEUR, *au jeune homme*. — Sens la légèreté de l'air... Respire ce bonheur...

(*Le père la Colique joue et chante* « *Cœur de tzigane* »)

LE JEUNE HOMME. — Je ne veux pas vivre pour respirer... mais pour connaître la gloire...

LE PROFESSEUR. — Tu parles comme un gosse...

LE JEUNE HOMME. — Pourquoi suis-je né dans un siècle si peu héroïque?

LA BOURGEOISE, *à la fenêtre*. — Pas encore... Il est de 95... notre fils n'aura ses 20 ans qu'en 1915.

LA CONCIERGE, *à l'allumeur de réverbères*. — Vous croyez? Ah, mon Dieu, j'en suis toute retournée. Mais ici? Qu'est-ce qu'il espionnerait?

L'ALLUMEUR DE RÉVERBÈRES. — Rapport aux retraites militaires.

LA CONCIERGE. — Ah! Baptiste, il nous a justement invités ce soir pour la retraite.

L'ALLUMEUR DE RÉVERBÈRES. — J'en étais sûr. Enfin, un jour qui se tire, on se fait vieux. C'est ainsi qu'on use sa vie... jour par jour.... A demain.

LE JEUNE HOMME. — Tenez pendant toute la nuit, il

ne restera du soleil que son reflet sur la lune... Je ne veux pas que ma vie se joue ainsi en une seule nuit très longue... Je veux de la lumière...

LE PROFESSEUR. — Tu es trop exalté, mon garçon. Profite plus calmement de tes 18 ans. Rappelle-toi mes paroles... Un jour, tu regretteras cette époque-là.

LA CHARCUTIÈRE, *à Justin.* — Un espion ?

JUSTIN. — Comme je vous le dis.

LA CHARCUTIÈRE. — Mais alors faut l'empêcher de suivre la retraite.

JUSTIN. — Je pense bien.

LA CONCIERGE. — Noémi en avait le sentiment. Et il m'a toujours eu l'air drôle avec son accent.

LE COCHER. — On n'est jamais tranquille avec les étrangers.

....

(*Le Prince et Noémi arrivent en valsant et en chantant « Heure Exquise, qui nous grise, » etc...*)

LA FOULE. — Les voici. Quelle audace ! Sous nos yeux ! A notre barbe ! Surveillons-les.

NOÉMI. — Les jolis flambeaux !

LE MARCHAND DE LAMPIONS. — C'est pour la retraite !

LE PRINCE. — Donne-moi tes flambeaux !

LE PÈRE LA COLIQUE, *se précipitant.* — Pourquoi faire ?

BELLOCHE, *même jeu.* — Oui, pourquoi?

JUSTIN, *même jeu.* — Répondez. Pourquoi ?

LA CHARCUTIÈRE. — Vous êtes démasqué.

(*Le Prince est entouré de la foule qui l'examine avec ses flambeaux.*)

LE PRINCE. — Qu'avez-vous?

LA CHARCUTIÈRE. — Bandit ! Assassin ! Bonnot !

LA BOURGEOISE. — Escroc ! Muffle !

LA BONNE. — Espion !

LA NOUNOU. — Il se trouble !

LA BONNE. — Regardez son œil !

LA CONCIERGE. — Nous avoir ainsi trompés !

LE COCHER, *à Noémi.* — Tais-toi !

LA CHARCUTIÈRE. — A la Seine !

LA FOULE. — A la Seine !

(*Une partie de la foule poursuit le Prince. La musique militaire éclate; l'autre partie de la foule va voir les soldats.*)

LE COCHER. — Voilà les pioupious!

LA CONCIERGE. — Voilà la retraite!

BELLOCHE. — Les voyez-vous, les petits soldats!

(*L'autre partie de la foule revient*)

LA CHARCUTIÈRE. — Regardez les lampions accrochés aux parapluies.

BELLOCHE. — Et s'ils bécottent les petits trottins.

LA BONNE, *à Belloche*. — M'sieur Belloche, vous m'ammenez. Mon cœur est libre.

LA CHARCUTIÈRE. — On suit derrière?

JUSTIN. — On y va?

LA NOUNOU. — Donne-moi le bras, et, en avant, marche.

(*Tout le monde chante*)

LA CHARCUTIÈRE. — Les beaux clairons!

LA BONNE. — Les beaux tambours!

(*arrive le Père la Colique*)

LE PÈRE LA COLIQUE. — Il est au poste de police, l'espion!

LA BOURGEOISE. — S'ils sont mignons, les braves pioupious.

(*Sortie en chantant. La musique militaire s'éloigne*).

LE MARCHAND DE LAMPIONS, *revenant au jeune homme*. — Vous ne venez pas... mais venez les regarder défiler.....

(*il chantonne l'air de la retraite*)

LA FOULE, *en coulisse*. — Vive les pioupious!

LE MARCHAND DE LAMPIONS. — Et ils ont 20 ans, les veinards.

(*Il sort avec ses flambeaux. Le professeur et le jeune homme sortent. La musique militaire joue crescendo. On entend: « Vive les pioupious ». Le rideau se ferme sur la musique militaire fortissimo.*)

Armand SALACROU.

Tobie et l'Ange (1)

(*fragment*)

Varvara Ostapenko, la mère de Tania, assise dans son jardin, brodait un tissu de soie avec des fils de vives couleurs. Varvara était une grande femme, maigre et mélancolique, dont le visage était marqué d'une tache de vin. Son corps était lent, inquiet et maladroit; elle levait souvent la tête comme pour écouter, marchait sur la pointe des pieds et, lorsqu'elle s'asseyait ne s'appuyait jamais sur le dossier de son siège plus de quelques secondes. Quelques secondes de détente, puis, de nouveau elle se redressait, le visage levé, comme pour entendre un appel.

Le jardin, dessiné par le propriétaire japonais, semblait plutôt avoir été composé assemblé par morceaux que dû à une végétation naturelle. Des branches asymétriques et disciplinées se courbaient en arceaux ; l'horizon vert et incurvé du jardin traçait des hiéroglyphes sur le ciel éblouissant. Un jeune érable rougeoyant, un pin, un cerisier japonais et un cèdre vaniteux et rabougri, laissaient tomber des ombres soigneuses au pied les uns des autres en une sorte de froide courtoisie. Il n'y avait pas de fleurs, sauf des asters dont la mousse mauve débordait d'une urne bleue et vernie dans un coin du jardin. Des fils de la Vierge, le pollen des corolles et les oiseaux constituaient tout le désordre d'un jardin où les ombres mêmes étaient étudiées. La chaleur de septembre, qui s'élevait de la plaine, semblait enfermer le jardin comme dans une serre.

Un son léger, semblable à celui d'une flûte, le sifflement de Tania, quelque part derrière la maison, cou-

---

(1) NOTE DU TRADUCTEUR :

L'importance égale qu'attache Stella Benson aux créatures ou aux créations imaginaires, et aux faits ou aux personnages les plus familiers, l'attention passionnée dont pas un instant elle ne se départit lorsqu'elle s'applique à dépeindre les arbres, les nuages, un son, une pensée si fugace ou empreinte d'un tel rayonnement de nouveauté que les mots restent inhabiles à l'exprimer, le mépris qu'elle professe à l'égard de l'intelligence qui n'est pas qu'intuitive, la faculté qu'elle possède de rendre la qualité de l'espace, du silence, de l'imperceptibilité, de la petitesse ou de l'illimité, de s'identifier non seulement avec les êtres,

lait comme un ruisseau de fraîcheur à travers le jardin.

— Tania siffle comme un garçon, pensa Varvara. Elle se représentait sa fille occupée, sifflant en mesure à chaque coup de fer. Elle doit cependant avoir chaud pensa Varvara. Il n'y a pas de courant d'air dans ce hangar. Elle vit la légère ombre perlée, faite de mince gouttelettes, qui apparaissait toujours sur la lèvre supérieure de Tania lorsque celle-ci avait chaud — léger et délicat soupçon de sueur — qui, chez cette fille tranquille, remplaçait la rougeur crue, la bouche gonflée, les cheveux en désordre, le regard fixe de gros yeux ronds, qui, chez tant d'autres, sont les signes d'une chaleur excessive.

Les trois membres de la famille Ostapenko avaient toujours l'esprit occupé les uns des autres. Le désir qu'ils avaient que chacun d'eux fût justifié, même s'il avait tort — que chacun fût digne des autres ou le parût, même s'il ne l'était pas — qu'aucun ne fût blessé ou humilié par un étranger, même s'il le méritait, équivalait à une douleur chronique du cœur. Ils se haïssaient presque et se chérissaient tout à fait furieux que l'un d'eux déçut les espoirs des autres, et furieux qu'un étranger en fût déçu. Ils avaient un égoïsme familial impérieux ; se croyant exceptionnels, ils devaient, pensaient-ils, être jugé d'après un code particulier, différent de celui auquel étaient soumises d'autres familles. Chacun croyait par exemple que la perfection des deux autres dépassait la beauté ordinaire, et même la tache de vin de Varvara était, aux yeux de son mari et de sa fille, un signe d'étrange séduction. Seul, Pavel Ostapenko ressentait une réelle vanité à son propre égard ; Varvara et Tania séparément,

---

mais avec les animaux, les objets, et même les choses *inventées* (sans arrêt, Tania exprime la pensée des poules, de la chambre, des montagnes, des nuages, tandis que les créatures humaines et les hommes plus singulièrement la remplissent d'un curieux effroi) ont contribué à donner à son écriture un caractère de subtilité, qui la rend difficilement traduisible en une autre langue.

J'espère ainsi que le lecteur pourra suivre, en tous ses détours, la pensée profonde de Stella Benson qui, il ne faut pas l'oublier se développe dans la révolte contre toutes les conventions de l'esprit et ne cesse de toucher à ce monde immatériel et unique, seule patrie des poètes, des prophètes et des inspirés, où se fait entendra la grande voix de celui qui EST.

n'avaient d'orgueil que pour les deux autres. Au fond d'eux-mêmes ils étaient plus fiers de ce qu'ils ne réunissaient pas très bien que de leurs vrais dons. Ainsi, Varvara savait à demi que les dessins de son ouvrage n'étaient pas dignes des points exquis qu'elle y brodait. Car ces dessins étaient enfantins et maladroits, pas assez simples pour être primitifs, pas assez poussés pour être raffinés. Et donc la moindre critique de ses dessins la faisait trembler de colère, et il lui était presque humiliant d'entendre vanter ses points. Elle savait — et refusait de l'avouer — qu'elle était en toutes choses une interprète et non une créatrice, mais elle refusait d'être admirée pour toute autre qualité que celle de la création.

Semblablement le seul talent dont Tania tirat vanité était son sifflement. Il était doux, flexible et versatile; elle pouvait lui donner le son enjôleur du saxophone ou la pureté froide et voilée de la flûte. Il était toujours impeccablement juste. Son oreille percevait des mots en l'air qui, passant par ses sens — non par son esprit — devenaient des mélodies sous ses lèvres, des mélodies flottantes et qui ne se résolvaient jamais, sans progression, sans retour. C'était un don menu et absurde, plus près du chant des oiseaux que d'un son humain ; ce son se mêlait légèrement au roulement des colombes et au cri des alouettes ; il ne possédait pas les arêtes et les contours créateurs de presque toutes les mélodies humaines. Tania n'avait pas le sentiment que son sifflement dût lui valoir des applaudissements, mais elle-même en jouissait intensément. Il était très précis à ses propres oreilles et comblait l'espace vide autour d'elle. Elle l'écoutait plutôt comme si ç'avait été le chant de l'espace — non le sien — et elle s'en réjouissait d'avance chaque fois qu'elle se mettait au travail dans un endroit solitaire. Elle s'enorgueillissait de ce talent plus qu'elle ne le faisait de sa beauté régulière et ardente. Elle était lasse d'entendre vanter sa beauté puisqu'un tel compliment servait toujours de prélude à une revendication, à l'une de ces approches qu'elle redoutait.

Dans le jardin, il y avait une barrière latérale qui s'ouvrait sous un berceau fait des branches d'un pin touffu. A la manière précautionneuse dont on en souleva le loquet, Varvara devina que son mari, Pavel, était légèrement ivre. Varvara le regarda avec une expression d'aigreur qui était provoquée par de nom-

breux espoirs déçus. Le malheur était qu'elle se plaisait à créer de toutes pièces un Pavel Ostapenko auquel le véritable Pavel ne se conformait que rarement. C'était une épouse à la manière de Procuste.

Pavel regarda sa femme avec gêne en tirant sa petite barbiche rousse. Il se servait de sa barbe comme d'une sorte de poignée pour ouvrir la bouche ; en la tirant, il abaissait sa mâchoire puis la laissait remonter de nouveau : ouverte, fermée, ouverte, montrant de belles dents et une langue embarrassée.

— J'ai des nouvelles, dit-il en regardant sa femme assez satisfait de pouvoir traduire son malaise et sa rancune en mots.

Varvara avait délibérément décidé de bouder un peu. Elle croyait qu'un froid silence pourrait empêcher son mari de boire un verre de trop pour la prochaine fois.

— J'ai appris quelque chose, commença-t-il, et cela me rend malheureux comme si j'étais coupable. Oh ! Varia, ce pauvre garçon, Sacha Weber... Je l'aimais beaucoup. Il s'est tué.

— Sacha! s'écria Varvara en oubliant du coup sa résolution. Mais il a quitté Séoul... Comment as-tu appris cela? Qui te l'a dit ?

— Soloviev a appris la nouvelle par la mère de Sacha. Il était arrivé à Chi-tao-kou, juste derrière la frontière chinoise. Evidemment la vie lui a semblé insupportable bien qu'il affectât tant d'indifférence. Les larmes de Pavel, c'était un buveur sentimental, ruisselèrent soudain sur ses pommettes.

— Ce n'est pas notre faute. Ce n'est pas notre faute, dit Varvara d'une voix rauque. C'est ridicule de pleurer comme si nous étions responsables. La sottise d'un garçon reste toujours sottise, même s'il est mort et qu'il ne puisse plus jamais recommencer, pauvre petit sot.

Ostapenko abaissa sa mâchoire en quelques nouveaux bâillements. Ses yeux — des pupilles noires entièrement entourées de blanc — fixèrent sa femme avec crainte.

— Jusqu'à présent j'avais cru que Tania était une charmante fille... trop charmante, trop jolie. Toutes les jolies filles pensais-je ont de ces aventures — exercent un pouvoir de fascination sur les jeunes tempéraments — ont un don fatal de beauté, ce mal dont souffraient nos grand'tantes des années 50: les témoigna-

ges d'amour, les keep-sakes, les duels, les rivaux envoyant des roses, tu sais ce que je veux dire, c'était tout à fait naturel... Mais, brusquement, Varia, je ne crois pas que ce soit ni naturel ni joli. Il y a quelque chose qui ne va pas, qui n'est pas naturel, pas *sain*. Il dit ce dernier mot d'une voix presque étouffée. Il avait le culte de la santé.

— Pas naturel, pas sain ? s'écria Varvara en tirant son aiguille par saccades. Qu'est-ce qui n'est pas naturel ? Qu'est-ce qui est naturel ? La majorité seulement.

— Et bien, la jeunesse est naturelle et l'adolescence, la chaleur et la maternité... Pavel s'abritait les yeux de ses mains et sous son petit doigt des larmes qui ne semblaient pas justifiées par ses paroles coulèrent sur son visage. Il y a quelque chose en notre Tania qui tue les jeunes gens convenables comme Sacha Weber, même s'ils ne se coupent pas la gorge ou ne s'engagent pas dans l'armée chinoise. Vois Petia Isaev, vois Boris Andreievitch ou Stepan. Il est impossible de menacer tout ça du doigt en disant: « Ah! ah! la méchante petite espiègle! » Oh! Seigneur, voilà le malheur, elle ne peut pas même être espiègle. On ne peut pas sourire à ce qui se trouve à cent kilomètres de vous.

Des pensées qui lui semblaient la vérité longtemps dédaignée inondaient d'une clarté effrayante l'esprit bourdonnant et affolé de Pavel. Il vit tout à coup sa fille sous l'image de l'immobilité, d'une rupture dans la vie sonore et mouvante d'une forme pâle et immobilisée, comme un fantôme, un peu plus haut que le sol, autour de qui la vie gaie, rude, pesante, se mouvait en vain, s'esquivait et recherchait les regards des yeux qui interrompent le battement des cœurs chauds. Un frêle symbole de mort survivant à la vie. C'était là sa fille. Son existence lui apparaissait, selon son humeur présente, comme une insulte à la vie qui l'étourdissait lui-même: « Quelle sorte de créature ai-je engendré, grogna-t-il. Une femme qui n'en est pas une.

Stella BENSON.

Traduit par Georgette Camille.

Nous empruntons ce fragment au Chapitre VII de *Tobie et l'Ange* l'œuvre de Stella Benson qui vient d'obtenir le Prix Fémina anglais, et qui paraîtra prochainement chez Plon, dans l'excellente traduction de notre collaboratrice Georgette Camille.

Les conditions de la Persuasion

On parle couramment d'un «art de persuader»; qu'est-ce à dire ? Si l'on considère les protagonistes officiels de la persuasion : orateurs en tous genres, avocats, tribuns, diplomates, prêcheurs, on est frappé d'abord par le caractère fortuit et somme toute décevant des résultats qu'ils obtiennent. Un défenseur, d'une session ou d'une juridiction à l'autre, connaîtra la gloire ou la malchance, ou bien, dans le cours d'une même session ou devant les mêmes juges, verra ses efforts réussir ou avorter. Bien plus, la même plaidoirie convertira certains juges à l'exclusion des autres. Faut-il donc nier d'emblée la possibilité d'un art de la persuasion qui devrait se traduire par une plus grande homogénéité dans les résultats recherchés ?

Il est bien vrai que le meilleur avocat ne gagne pas tous ses procès ; l'homme d'Etat le plus expérimenté n'évite pas toujours la chûte, le prédicateur le plus éloquent ne convertit pas tous ses auditeurs. Mais il serait vain de nier que certains défenseurs obtiennent d'une façon soutenue de meilleurs résultats que leurs confrères, que certains tribuns s'imposent plus durablement à une assemblée parlementaire, que des propagandistes attirent et embrigadent plus de partisans ou de fidèles que d'autres. On pourrait établir des statistiques. Certains détenus, dans les prisons, se chargent de ce soin et conseillent utilement les nouveaux arrivants. Tel maitre possède, dit l'opinion publique, l'oreille du Tribunal ou de la Cour, Et il y a lieu de remarquer tout de suite que le coefficient du succès dans les résultats n'est aucunement lié à l'agrément de la rhétorique ou aux qualités plus sérieuses de vigueur ou de clarté dans la manière de conduire une discussion, toutes choses bien faites cependant pour attirer les suffrages des spectateurs, voire même l'en-

thousiasme momentané des juges, mais le plus souvent sans influence décisive sur la solution de l'affaire. A l'issue d'une plaidoirie sensationnelle qui a valu à son auteur l'admiration de la galerie il n'est pas rare que l'accusé, enjeu de la partie, en paie tous les frais ; et il arrive fréquemment qu'une harangue d'apparence modeste procure à celui dont le sort se discute une solution qu'il n'osait plus espérer. Que de fois l'attitude combative d'un défenseur inexpérimenté a compromis une cause que des interventions plus directes et plus opportunes eussent pu sauver, et combien dangereuse une défense qui fait proclamer par tous : «quelle éloquence!», alors qu'il aurait fallu faire dire: « comme il a raison »! Qui ne pense à ces débats parlementaires où de magnifiques orateurs se sont affrontés et dont le dénouement est souvent obtenu par une intervention de quelques minutes, toute simple, en fin de séance... Et qui oserait affirmer que telle homélie familière, venue d'un cœur simple, n'a pas plus d'efficacité pratique qu'un sermon d'apparat patiemment poli en vue d'un succès... Il apparaît donc qu'un «art de persuader » existe, mais qu'il dépend de qualités mystérieuses nettement différentes de celles que le public recherche. Doivent-elles rester le secret de ceux qui les possèdent ? Les facultés de droit, par exemple, distribuent un enseignement complet des règles juridiques qui ont été adoptées par les divers groupements humains au cours de l'histoire du droit ; elles y ajoutent l'exposé savant du droit privé et du droit public en cours, et les plus hardis de leurs maitres couronnent leur effort par l'aveu d'une relativité constante et la recherche d'un principe d'évolution. Tout cela est fort bien. Des magistrats vont sortir de là, bien armés semble-t-il; et pourtant dès leur premier contact avec les réalités vivantes, M. Saleilles leur rappellera par son « Individualisation de la Peine » que l'œuvre attendue d'eux repose sur une combinaison de deux ordres de connaissances dont un seul leur a été enseigné.

Les avocats chargés d'éclairer le juge sortiront aussi de cette école. Affirmerait-on que le plus efficace d'entre eux sera nécessairement celui dont le bagage juridique sera le plus complet ? Le plus perspicace s'aperçoit bien vite qu'il s'agit moins d'accumuler que de trier, et que les arguments se pèsent, même pas, s'évaluent en qualité plutôt qu'ils ne se complètent.

Alors apparaît en pleine lumière une lacune qui, une fois aperçue, s'impose et s'imposera tant que les cloisons qui séparent les diverses branches de l'enseignement public resteront étanches.

Chaque branche fournit une matière, mais sans indiquer la manière de s'en servir, parce qu'il faudrait, pour enseigner les applications, faire appel aux branches voisines qui elles aussi prétendent vivre et évoluer sur leur propre terrain sans avoir recours aux concours étrangers. Puisque la philosophie est précisément la science des rapports et des interdépendances entre les méthodes, qu'il nous soit permis de jeter un regard sur les sciences de la vie physiologique telles qu'elles sont actuellement enseignées dans les Facultés de Médecine.

*
* *

Ce sont les médecins qui en vont sortir, avec la mission bien précise de soigner et guérir leurs semblables ; ici aucun doute n'est permis. « La Médecine « est un métier; c'est la technique du praticien à qui « le patient s'adresse pour être soulagé de ses souf- « frances, pour en éviter d'autres ou pour reculer, au- « tant que possible, l'échéance de la mort. Toutes les « observations, expériences, théories ou pratiques, « sont vaines, qui ne concourent pas à ce but. Et par- « ce que certains ont le cynisme de présenter la méde- « cine comme une connaissance des phénomènes mor- « bides, désintéressée de toute application utile, pure « élégance d'esprit, comme le fait de nommer les « étoiles et d'énumérer les pharaons, il n'est pas su- « perflu de proclamer que la médecine n'est ni un « moyen de briller dans une chaire, ni le droit de per- « cevoir une dîme sur la souffrance, mais qu'elle est « uniquement l'assistance effective du malade : telle « fut son origine et sa raison d'être et telle doit être « sa fin suprême.» Celui qui s'exprime ainsi est le Docteur René Allendy, dans son ouvrage : *Orientation des idées médicales* (Paris, Au Sans Pareil). On ne saurait mieux dire : si l'avocat est fait pour défendre et faire prévaloir l'intérêt de ses clients, le médecin a pour rôle essentiel de conserver ou de restaurer la santé des siens.

En quoi consiste donc l'enseignement public de la médecine ? Y verrons-nous des directives sur l'art de guérir ? En aucune façon et c'est précisément contre la carence de tout enseignement thérapeutique que le même Docteur Allendy va faire porter l'effort de sa protestation. Les Facultés de Droit n'enseignent ni l'application des lois ni la persuasion ; les Facultés de Médecine n'enseignent aucunement l'art de guérir. « Au-« tant les sciences médicales peuvent être riches et « précises, chacune en son objet particulier, autant « la médecine comprise comme l'art de soigner se « montre pauvre et incertaine. Où la douloureuse pau-« vreté de la médecine éclate c'est que devant un « grand nombre de problèmes thérapeutiques, on peut « dire devant la plupart, la conduite à tenir ne se dé-« duit pas de règles assez reconnues pour que tous les « médecins instruits de leur art puissent se mettre « d'accord...»

« Chaque médecin déduit ses prescriptions de ses « conceptions personnelles ; il n'existe aucun crité-« rium capable de rallier tous les suffrages sur l'in-« tervention utile... L'acte médical est le fruit d'une « appréciation individuelle, d'une espèce d'intuition « ou de routine personnelle, faute de la moindre cer-« titude. » (Ibid.).

L'opinion est très nette et semble peu discutable : l'art de guérir n'est pas encore officiellement déterminé. Aucun essai n'en a-t-il donc jamais été tenté ?

A vrai dire l'élaboration de la théorie microbienne selon Pasteur avait autorisé tous les espoirs.

L'Ecole dite pasteurienne avait « élaboré le dog-« me de la spécificité et de l'invariabilité de la cause « productrice ». Toute maladie étant causée par un microbe spécial, il ne s'agit donc plus, pour obtenir la guérison certaine, que de trouver ce microbe et de le détruire. Il serait puéril de nier que des résultats importants aient été obtenus par le développement de ce principe. Toutefois, il faut admettre devant l'évidence qu'ils n'ont pas présenté le caractère d'absolue généralisation que leur attribuait la nouvelle école. « On a « d'abord été surpris de retrouver tel microbe qui pa-« raissait spécifique d'une affection donnée dans d'au-« tres affections, sans aucun rapport chimique avec « la première. » (Ibid.).

D'autre part «une affection cliniquement définie « peut être causée par des microbes très différents ». (Ibid).

C'est Charles Richet, qui a déclaré : « Deux micro-« bes fussent-ils de même espèce et de même culture « ne sont jamais identiques ».
Et le Docteur Allendy de suggérer que « les germes « sont un effet non une cause de la maladie trans-« mise ».

La conclusion en est qu'après avoir espéré une méthode thérapeutique sûre par l'identification du microbe spécifique, il a fallu en revenir assez vite à la détermination du terrain d'évolution par l'examen des symptômes et à l'individualisation du diagnostic.

N'allons-nous pas rencontrer les mêmes espoirs et les mêmes déceptions en examinant les méthodes en cours pour la formation des diverses classes d'orateurs qui auront mission de persuader ? Pour la plupart de ceux-ci, comme pour le grand public, l'art de persuader ne se réduit-il pas à une sorte de jeu de massacre du « microbe » logique ? Un « debater » consciencieux, sans se soucier de la qualité de son auditoire, s'efforce de prévoir toutes les objections possibles et s'épuise à les détruire une par une, convaincu que les esprits ainsi «nettoyés» seront contraints d'adopter son point de vue. Les plus psychologues opèreront un triage en ne s'attachant qu'aux arguments qui leur paraîtront les plus décisifs du point de vue logique. Il ne faut pas s'attendre à découvrir plus d'objectivité dans ces conférences de parole, dans ces exercices préparatoires destinés à entraîner le futur orateur. Replié sur lui-même, sur l'idée qu'il se fait de l'homme en général et enfermé dans des règles traditionnelles établies une fois pour toutes et destinées à tous les cas de même espèce, il peut réaliser un type de perfection professionnelle sans cesser de penser à lui seul et aux moyens propres à développer ses qualités personnelles. Et si les échecs se multiplient il lui est toujours facile de les attribuer à la mauvaise qualité de la thèse elle-même ou au manque de jugement de ses auditeurs.

A côté des «forts en thème» il y a de parfaits «discoureurs » qui n'ont jamais convaincu personne. Ne sont-il pas souvent les plus admirés ? Que de réputa-

tions retentissantes faites à des « ténors » qui n'ont jamais pu enfoncer que des portes ouvertes ?

L'illusion résulte manifestement d'une sorte de « théorie microbienne » étendue à l'activité psychologique. On s'imagine couramment que la persuasion dans tous les domaines dépend d'une lutte de concepts et que les mieux construits auront fatalement raison des autres et l'expérience seule, si elle est loyalement pratiquée, révèle peu à peu que tous les concepts pris en eux-mêmes se valent et peuvent déterminer les conséquences pratiques les plus opposées selon les terrains sur lesquels ils tombent. Comme les microbes proprement dits, ils se détachent des réalités psychiques pour vivre d'une vie indépendante ; comme eux deux concepts peuvent provoquer un même résultat effectif tandis qu'un même concept peut laisser l'auditeur devant un carrefour sans lever son hésitation.

Dès lors, ne répèterons-nous pas à leurs propos, « qu'une opinion bien définie peut être causée par des « concepts très différents ? »

Et si la médecine analytique a dû peu à peu faire place à des procédés de guérison plus rapprochés du malade et de ses possibilités personnelles, n'est-il pas à souhaiter d'ores et déjà que l'art oratoire traditionnel fasse place de plus en plus à une adaptation consciente et constante des moyens à la fin visée qui est l'adhésion volontaire et libre de tel auditeur ou de tel auditoire à telles conclusions qui leur sont proposées ?

*
* *

Notre but étant de trouver une base scientifique à cet art de persuader qui semble être demeuré l'apanage mystérieux de quelques uns, mieux vaut faire appel tout de suite à des principes généralement admis. Le premier que je propose est la conception énergétique de la matière.

« Dans la nature, la matière est peu de choses, les « forces sont presque tout... *la matière est force* », telle est la thèse des méthodes synthétiques qui fut reprise par nos physiciens modernes et qu'ont admise en médecine Gustave Le Bon, Robin et Huchard. Hahnemann avait dit : « La véritable vertu des substances

médicales est *dynamique* et consiste en forces immatérielles » ; ce qu'Albert Robin a exprimé aussi en disant : « Le médicament agit par dynamisme et non par « sa masse ».

Le Docteur Léon Vannier, dans son « Introduction « à l'étude de l'homeopathie » est plus explicite encore : « Le Médicament » écrit-il, « grâce aux dyna- « misations successives qu'il subit, devient *une force* « extériorisée hors de la substance prise comme re- « mède, et c'est cette *force rendue* enfin compréhen- « sible par la *conception énergétique de la matière*, « qui réveille l'activité de la cellule et augmente ses « réactions de défense en mettant en liberté les toxi- « nes qui l'encombrent. »

Le deuxième principe qui nous servira de guide dans notre recherche sera celui de la *conception unitaire* du composé humain.

M. J. Segond, dans son important et si suggestif « Traité de Psychologie » (Armand Colin) récemment paru, a fortement mis en lumière, en analysant un par un les compartiments de l'ancienne psychologie traditionnelle, cette solidarité étroite et permanente du sujet humain. « Sans doute », écrit-il, « notre vie intérieure « est liée aux fonctions de notre corps et à nos relations « avec les choses qui nous environnent... Et la vie su- « périeure de l'homme exige du psychologue, afin « d'être comprise par lui, une enquête sur les senti- « ments humains qui participent de l'animalité. Elle « exige également de lui qu'il s'enquière de *la vie du* « *corps* et des racines corporelles du sentiment et de « la pensée. Il est encore nécessaire que le psycholo- « gue s'inquiète des troubles de l'esprit dans leurs « rapports aux troubles du cerveau et des autres or- « ganes. La psychologie peut donc être traitée, selon le « mot du grand psychologue William James, comme : « *l'une des sciences de la nature*... La multitude de ces « recherches ordonnée par une intention commune « nous permet de former en nous l'image de plus en « plus rationnelle et complète de la vie spirituelle « qui appartient à l'homme » (p. 2 et 3). Appuyés sur cette constatation de l'interdépendance des deux terrains, le physiologique et le psychologique, nous pouvons espérer que le principe énergétique de la nature déjà exploité dans les sciences médicales étende le

bénéfice de ses conséquences jusqu'au problème d'ordre proprement psychologique qui fait l'objet de cette étude.

Or, en quoi consiste ce principe énergétique duquel nous attendons la lumière ? Il paraît bien le plus général, le plus compréhensif de tous et il faut remonter jusqu'à l'unité de matière qui sera l'atome du biologiste ou si l'on veut la cellule du naturaliste pour en rechercher le contnu. L'atome, selon les plus récents travaux et en particulier ceux du docteur G. le Bon, nous est montré comme un immense réservoir *d'énergie* « laquelle se manifeste à l'extérieur sous forme « d'électricité ou d'autres modalités de force. » Ce que le Docteur G. Le Bon complète en disant : « La matière « est un réservoir d'énergie formidable qui ne se mani- « feste que si elle est dissociée.»

« Les quantités de matières mises en jeu sont infini- « ment petites et les *énergies* libérées extraordinai- « rement grandes.»

Qu'est-ce à dire ? La matière ne vaut que par l'énergie qu'elle recèle. A défaut d'une présence étrangère dissociante l'équilibre des forces stabilise la matière. Il y a, dans le plus petit caillou, une concentration incalculable de forces qui se neutralisent, mais dont la moindre, si elle est libérée, peut bouleverser le monde, telle l'électricité avec toutes ses applications. Or pour prétendre influencer de pareilles énergies, il ne faut pas songer à les combattre de front par des moyens qui leur soient inférieurs. C'est d'elles seules que peut venir une force équivalente à la leur, ce qui revient à dire que seule une véritable dissociation atomique pourrait limiter les effets d'une énergie atomique mise en branle : énergie contre énergie sur un même champ de bataille qui est l'atome, telle serait la seule formule possible. C'est celle-ci que la médecine synthétique applique à la cellule vivante. La vie résulte elle aussi d'un équilibre de forces qui est proprement la *santé*. Guérir c'est rétablir l'équilibre des forces vitales, et la vraie thérapeutique, la seule efficace serait celle qui saurait codifier une fois pour toutes les lois de cet équilibre.

La maladie résulte de la présence de toxines, corps étranger et néfaste qu'il faut éliminer pour que renaisse l'équilibre perdu. Sans doute une sorte d'élimina-

tion spontanée s'opère par la maladie elle-même au prix de douleurs physiques plus ou moins vives et c'est la condamnation de certains procédés de lutte directe qui en calmant provisoirement la sensibilité irritée reculent le dénouement de la crise. Mais le vrai problème de la thérapeutique consiste à trouver tous les moyens rapides et sûrs d'élimination des toxines qui, dans chaque cas déterminé, provoqueraient une reprise de l'équilibre général.

La loi des contraires selon Galien et ses disciples, risque de prolonger l'état pathologique, en contrariant cette élimination indispensable ; elle se borne à corriger superficiellement les inconvénients du mal qu'elle peut bien faire prendre en patience sans parvenir à l'écourter.

La loi de similitude, selon la descendance médicale d'Hippocrate, paraît beaucoup mieux répondre au but poursuivi qui est la guérison sûre et rapide. Puisqu'il s'agit essentiellement d'amener les énergies vitales du malade à intervenir pour opérer elles-mêmes un redressement, le meilleur remède sera celui qui, au lieu de s'opposer au mal en le maintenant ainsi dans l'organisme, favorise son évacuation en s'alliant à lui, en se mettant dans le même sens que lui pour le pousser dehors, en déterminant par contrecoup les réactions de défense qui en empêcheront la continuation. C'est ainsi que le remède pourra « réveiller l'activité de la « cellule, et augmenter ses réactions de défense en « mettant en liberté les toxines qui l'encombrent. »

Et s'il fallait condenser en une formule le rôle du médecin, peut-être pourrait-on dire qu'il doit consister essentiellement, pour chaque intoxication particulière, à provoquer par une intoxication voisine, minime et voulue, une réaction de défense de l'organisme lui-même qui rétablira l'équilibre de la santé si le choix de l'intoxication médicamenteuse résulte à la fois de l'état actuel du tempérament du malade et de ses tendances. En un mot, à la thérapeutique abstraite basée sur des formules pathologiques doit succéder une science de la guérison fondée sur la connaissance du terrain c'est-à-dire du malade lui-même.

*

* *

Le souci de l'unité du composé humain nous ramène tout naturellement au problème spécial qui nous occupe : peut-on envisager à côté d'un art tout personnel de persuader répondant à un art tout spontané de guérir, une science de la persuasion correspondant à la science de la guérison dont nous venons de rechercher la base ? Et si le principe unitaire de la vie nous oblige à en admettre la possibilité, quelles conclusions pratiques en pourrons-nous tirer ?

Et d'abord une confusion est à éviter. Personne ne conteste, je crois, l'existence de véritables «maladies» mentales procédant directement de l'état du corps et relevant, de ce fait, d'un thérapeutique analogue. C'est à leur sujet surtout que la notion de «déséquilibre» paraît unanimement acceptée. Un malade mental est avant tout et pour tous un déséquilibré.

Mais ne doit-on pas envisager en deça de ce déséquilibre mental proprement pathologique, un autre déséquilibre en quelque sorte normal, inévitable chez le sujet le plus sain, j'entends celui qui provient de la diversité des opinions et des croyances ? Devant la vie, devant les faits, devant les situations vues d'un point de vue statique ou évolutif, notre dynamisme personnel ne peut s'empêcher d'opter parce que vivre, c'est agir, et agir, c'est opter. Seule une «ataraxie» paralysante pourrait nous dispenser de mettre notre force intérieure au service d'options successives et ininterrompues; un tel état serait précisément, du point de vue mental, l'équivalent d'une cessation de toute réaction de défense physiologique, état tout voisin de la mort. La vie psychologique d'un être sain est faite d'options continuelles, intellectuelles, sentimentales, volontaires, toutes étroitement liées et subordonnées les unes aux autres. Ces adhésions, qui vont vers une réalité extérieure toujours en mouvement, procèdent d'une vie intérieure plus ou moins consciente où toutes les virtualités se trouvent en quelque sorte fondues et auraient pu, prises autrement, donner naissance à des décisions totalement différentes.

Il y a, dans la vie organique, un équilibre des forces constamment rompu par le nécessaire déploiement de l'activité physique ; sa rupture trop profonde cause un mal que le médecin est appelé à guérir en rendant à son malade l'équilibre perdu. Il y a aussi, dans la

vie de l'esprit, un équilibre de forces que l'activité spirituelle déplace plus ou moins gravement. Le Magistrat que j'ai devant moi et de qui dépend l'issue du procès que je plaide est tout rempli d'idées préconçues; son inconscient n'est pas une table uniforme et dépourvue de relief, bien au contraire. Ses origines, sa vie antérieure, ses habitudes, ses relations, ont marqué sur cet inconscient leur influence d'ailleurs sans cesse revisable. Et ce que je dis du « Juge unique » peut s'appliquer aussi bien, quoique un peu différemment au juge collectif et à un auditoire en général.

Sans vouloir ici traiter expressement le problème de la psychologie des foules, nous pouvons admettre le caractère général et incontesté de certaines de ses propositions. Une foule, même restreinte comme l'est un jury criminel, est douée d'un âme collective qui hausse les uns, abaisse les autres, mais est faite de certains sentiments et sensible à certains mobiles communs à tous, tant que dure son assemblage. Une assemblée a son inconscient collectif comme un individu a son inconscient personnel. Le problème est donc le même, qu'il soit individuel ou collectif. Quel est-il ? Il n'est pas fait état ici de pures questions de fait ou d'applications automatiques de textes précis au sujet desquels l'opinion ne saurait être divisée, mais de ces cas douteux qui sont innombrables, qu'il s'agisse de droit proprement dit, de morale, de politique ou en général, de ce que la classification traditionnelle des science range sous le nom de sciences abstraites -- concrètes. C'est dans ce domaine que le jeu combiné de l'abstraction et de l'observation multiplie les conflits et les cas d'espèces. Tout litige justifiable est le heurt de deux opinions possibles à des degrés divers, inégales par la qualité ou la quantité; tout discours qui ne se borne pas à un exposé de fait ou au rappel de principes premiers ouvre la porte à la discussion. L'orateur le plus neutre en apparence, lorsqu'il s'agit de questions discutables, cherche à faire prévaloir un point de vue. Comment doit-il s'y prendre ? Quel critérium doit déterminer le choix de sa formule ?

Il est un procédé que nous avons écarté déjà à l'occasion de l'échec partiel de la théorie microbienne : c'est celui qui consisterait à combattre purement et simplement et de front, par des contre-arguments logiques, les arguments possibles de la thèse adverse.

Nous avons vu que pour éteindre dans l'organisme vivant l'excès de telle ou telle affection dynamique qui constitue proprement l'état de « maladie »! il est un moyen efficace : provoquer par le remède une autre affection de même nature, mais non identique qui éveillera les réactions de défense de l'organisme, lesquelles submergeront l'excès à combattre et le ramèneront à la toise de l'équilibre retrouvé.

Pour convaincre, il en sera de même. L'excès d'une idée fixe, d'une opinion préconçue barrant le chemin qui conduit à la compréhension d'une idée nouvelle ou à la simple équité dans l'esprit de l'auditeur à persuader, ne saurait être corrigé effectivement ni par une opposition directe à coup d'arguments logiques qui ne feraient qu'aviver la résistance, ni par une adhésion proprement dite qui serait sans signification. Mais choisir, dans le corps même de l'opinion que l'on veut faire prévaloir, les éléments qui avoisinent l'opinion contraire, extraire du système que l'on veut faire adopter les aspects complémentaires qui le relient au système adverse et les mettre en évidence avant toute argumentation, c'est évidemment aller chercher la conviction de l'auditeur dans ses origines mêmes, se solidariser avec elle et l'amener ainsi à admettre par réaction ses propres complémentaires qui rejoindront précisément le point de vue même de l'orateur.

C'est affaire de tactique et d'expérience, et c'est surtout affaire d'observation. Aucun moyen de persuasion ne peut être employé utilement, à l'égard d'un auditeur ou d'un auditoire dont on ignore tout, et l'influence que l'on peut acquérir sur eux sera d'autant plus profonde qu'ils seront l'un et l'autre plus connus de l'orateur dans leurs « profondeurs » c'est-à-dire dans leur inconscient. Dès que l'orateur saura à qui il parle, alors seulement il pourra évaluer et doser les moyens à employer. Son premier souci devra être de se rendre personnellement sympathique par sa simplicité et ses prévenances ; ensuite, et avant même d'avoir abordé toute discussion de fond, il devra rendre sympathique son opinion elle-même ou son client par la création d'une ambiance favorable, en se plaçant dès le début au point de vue de l'auditeur une fois ce point de vue bien connu de lui. De telle sorte que, la sympathie aidant, l'auditoire ne demande, par réac-

tion d'ensemble, qu'à adhérer pleinement à tout ce qui lui sera demandé par un orateur qu'il sentira désormais si près de lui.

Faire des concessions de détail ; s'y appesantir, si l'on veut, en passant sous silence les charges plus lourdes, n'est-ce pas entrer dans la sympathie de l'auditeur en s'associant partiellement à ses vues et solliciter une réaction qui, bien ménagée et soutenue par l'habileté de l'orateur, a beaucoup de chance d'entrainer sa conviction définitive ?

Cette méthode, telle qu'elle résulte de l'étude comparée des thérapeutiques, pourrait bien être le véritable secret des grands avocats d'assises, dont les noms sont dans tous les esprits, et qui, soit par tactique vraiment réfléchie, soit par instinct inné, ne cessent de l'appliquer avec succès. N'est-elle pas aussi le secret de tous les grands remueurs de foules ? Un chef de gouvernement qui intervient en fin de débats tourmentés et contradictoires et qui, en quelques paroles dépouillées de toute ornementation, sauve une situation compromise et enlève un vote de confiance, fait-il autre chose qu'écarter les questions gênantes, et par une concession de détail, rallier à l'ensemble les hésitants ?

Et quel est aussi l'éternel jeu des diplomates sinon d'avoir l'air de donner beaucoup pour obtenir un peu, alors que les meilleurs sont ceux qui savent obtenir beaucoup en amenant la partie adverse à se contenter d'avantages plus apparents que réels ?

Ainsi la réflexion et l'observation se trouvent sur ce point d'accord pour préconiser l'application à la persuasion d'une loi de similitude qui, moins expressément appliquée sur le terrain psychologique qu'en matière médicale, n'en est pas moins la meilleure ouvrière des résultats recherchés.

*
* *

Que conclure? Pour persuader, il faut connaître ses auditeurs, et pour connaître, il faut délibérément rompre le cercle des notions toutes faites qui font à peu près l'unique nourriture offerte par les diverses branches de l'enseignement public ; il faut savoir au besoin les oublier pour observer les réalités humaines qui détiennent et seules peuvent livrer le secret de la persuasion

efficace. Un effort de réalisme a été ébauché déjà par la création de ces certificats spéciaux laissés au choix des candidats et qui reposent sur un essai de travaux pratiques. Il faut les développer ; mais il faut aussi faire pénétrer dans tous les compartiments établis un enseignement philosophique suffiant pour permettre à tous de relier les questions et d'en comprendre l'interdépendance. Il va sans dire qu'un enseignement philosophique qui resterait lui-même purement livresque et notionnel ne ferait que s'ajouter aux autres sans faciliter le moins du monde leur compréhension. Pour remplir avec utilité le rôle qu'on attend de lui, il devra rester une méthode appliquée aux matériaux fournis par les diverses sciences plutôt qu'un enseignement apportant avec lui ses propres matériaux. Grâce à une liaison de plus en plus étroite des sciences théoriques avec la connaissance de l'homme et de son histoire, on peut espérer que la part laissée au hasard ou aux qualités innées ne sera plus la souveraine maîtresse des décisions humaines et se trouvera heureusement atténuée par son assortiment avec une science de la persuasion accessible à tous.

Mais il reste une dernière question à résoudre, peut-être la plus grave de toutes, celle d'où dépend la légitimité de toute la présente recherche. Le médecin ne poursuit qu'un but qui est la guérison de ses malades, il le fait en se livrant à une lutte aussi habile que possible contre une nature qui dévore ses enfants pour leur conserver une mère, et l'humanité est tout entière derrière lui.

Or l'orateur cherche à faire prévaloir une thèse contre une autre, à défendre un accusé contre la société, un demandeur contre un défendeur ou inversement, un parti contre ses rivaux, une nation contre une autre nation. Quel intérêt vraiment humain y a t-il à donner à chaque adversaire de meilleurs et plus sûrs moyens de se vaincre ? Pourquoi ne pas laisser à l'art personnel le mérite du triomphe sans y ajouter une science proprement dite qui, accessible aux deux parties, risque d'en annuler purement et simplement les efforts antagonistes ?

On peut répondre que tout effort oratoire n'étant justifiable que dans la mesure où il tend à faire prévaloir un idéal, il serait humainement regrettable que son succès pût dépendre de la seule habileté de l'orateur et

il sera toujours bon qu'en répartissant les chances de succès, une règlementation de la part d'influence de chaque orateur réduise le rôle du hasard en augmentant celui de la valeur propre à chaque thèse présentée.

Mais il y en a peut-être une justification plus décisive. Que fait la psychanalyse ? En mettant à jour les végétations de l'inconscient, elle opère de véritables guérisons psychologiques ; elle rend sain ce qui ne l'était pas en déchargeant la pensée consciente d'un poids mystérieux qui l'alourdissait et empoisonnait toutes ses initiatives.

Or la science envisagée ici pour déterminer organiquement la conviction d'autrui ne fait que poursuivre un but analogue par ses propres moyens. L'orateur, apôtre d'une idée ou d'une solution, qui aperçoit le point vulnérable de son auditoire dans une tendance inavouée, une idée fixe, un parti pris allant à l'encontre du but qu'il poursuit, devra essentiellement, selon notre méthode, les mettre à jour aussi, les élever au niveau de la conscience claire, zône des redressements bienfaisants. En les adoptant partiellement dans la part de vérité commune qu'ils récèlent, il leur donne un commencement de satisfaction qui diminue en quelque sorte de tension de résistance à l'idée contraire et une place se fait peu à peu pour celle-ci.

Or, du point de vue de la justice pure et indépendante des intérêts privés, ne faut-il pas s'en féliciter ? La psychanalyse, dont la pratique et les bienfaits se généralisent chaque jour, met de l'ordre dans l'inconscient individuel en réduisant à leur juste mesure les excroissances qui l'encombrent et en rompent l'harmonie. Mais l'orateur, fait-il autre chose, en appliquant la loi de similitude soit à un juge ou auditeur unique, soit à une foule plus ou moins dense qui a, elle aussi, à côté de sa science commune, son inconscient collectif ? N'est-il pas absolument utile pour tous que les orateurs en tous genres fassent ainsi la psychanalyse collective et arrivent à opérer de véritables guérisons en favorisant chez les foules auxquelles ils s'adressent un équilibre interne d'où procèderont des décisions plus sûres, plus fermes, plus indiscutables ? C'est à cela que devrait tendre, en fin de compte, une science de la persuasion qui prétendrait dépasser le plan des intérêts particuliers en s'élevant à celui du bien public.

Henri URTIN.

Chroniques

A PROPOS DE
« L'AMANT DE LADY CHATTERLEY »

Il n'était pas dans les habitudes de D. H. Lawrence d'écrire des préfaces pour ses romans. Non seulement il en a écrit une pour celui-ci, mais il a même publié un opuscule de défense qui porte le titre qu'on lit en tête de ces réflexions (1). Je m'étonne que le traducteur n'ait pas cru devoir traduire intégralement la préface à *L'Amant de Lady Chatterley*, ou, tout au moins, qu'il ait cru pouvoir omettre ce paragraphe-ci, qui précède immédiatement le passage où il a coupé. Après avoir expliqué pourquoi il a publié en France une édition populaire de *Lady Chatterley's Lover* (pour se défendre des « pirates » anglais ou américains) Lawrence ajoute :

« Voici donc une petite édition populaire française... Les éditeurs anglais me pressent de faire une édition expurgée, sous la promesse de droits d'auteurs considérables, peut-être même d'un bon petit seau, un de ces seaux que les enfants ont sur les plages ! — et ils insistent, disant que je devrais montrer au public que c'est là un beau roman, mis à part les passages risqués et le vocabulaire. Je me laisse donc tenter, et je commence à expurger. Mais impossible ! Autant vaudrait essayer d'embellir mon nez à coups de ciseaux. Le livre saigne. » (2)

C'était trop lui demander. Un homme comme Lawrence ne peut se résoudre à mutiler son œuvre. J'ai dit naguère ici même la sincérité passionnée de D. H. Lawrence, et quelle candeur obstinée le poussait à faire de sa douloureuse expérience la matière de chacun de ses ouvrages (3). Et c'est véritablement le cœur serré que je lis la plupart des articles qui lui ont été consacrés, soit à propos de ce livre-ci, soit même en général.

---

(1) *A propos of Lady Chatterley's Lover* (Mandrake Press-1930.)

(2) Je me suis laissé dire que cette édition expurgée allait paraître maintenant en Angleterre. Lawrence l'eut désavouée.

(3) Numéro de Mars 1931.

Tout d'abord, je répète ce que j'ai déjà dit ailleurs. Il est regrettable qu'on ait cru devoir offrir au lecteur français, comme premiers ouvrages de Lawrence, *Le Serpent à Plumes* et *L'Amant de Lady Chatterley*. C'est un peu comme si on commençait la lecture de Rousseau par les *Rêveries*. C'est même pire. A-t-on cru sur la foi de Middleton Murry que *The Plumed Serpent* était le plus grand roman de Lawrence? Et quant à *L'Amant de Lady Chatterley*, a-t-on visé à un succès de scandale? C'est cela qui est véritablement scandaleux. Je revendique pour Lawrence le droit d'être jugé, non pas sur un ou deux ouvrages, incompréhensibles sans la plupart de ceux qui le précèdent, mais sur le déroulement harmonieux de son œuvre entière, chaque élément mis à sa place, et compte tenu de son intention. Je revendique pour lui le droit d'être lu avec sérénité (du moins par les critiques), avec cette volonté de pénétration et de compréhension qui seule donne à l'esprit le droit parallèle de porter son jugement. Accablés de besogne, esclaves d'une presse et d'un public déterminé, dont ils connaissent, et se soucient de ne pas choquer, les réactions, les critiques lisent vite et mal — ou ils ne sont pas sincères. C'est ce qui nous vaut ce répugnant amas de viles flatteries ou de virulences monotones dont s'alimentent sans discernement beaucoup de feuilles littéraires. Passe pour les feuilles, mais quelques noms que l'on croyait grands, ont commenté avec trop d'aisance ou de complaisance, ou sinon...

La préface de Malraux, chargée de trop d'implicite, (et sur laquelle A. Thibaudet glose finement dans le numéro d'Avril de la N. R. F.) met au point un certain nombre de choses. On aurait dû la lire. Il en ressort que Lawrence veut créer un mythe nouveau: celui de la sexualité. Et j'ajouterai, qu'avant tout, il veut détruire celui sur lequel nous avons vécu un nombre respectable de siècles: celui de la sensualité. C'est une tradition qui nous vient de loin. Accusons d'abord les latins, les latins délibérement érotiques, qui poursuivent le titillement, puis l'Eglise qui élève ce titillement à la redoutable grandeur du péché. Sous une forme ou sous une autre, c'est le péché qui triomphe, c'est le titillement qui est roi. La littérature c'est, en grande partie, l'art de flatter ce péché, de peindre en l'accablant cette ardeur sensuelle, qu'il faut tout à la fois exciter et condamner. Il y a la Renaissance, certes, et Rabelais, dont on sait qu'il cherche des effets comiques par ses excès de vocabulaire obscène, ce qui est évidemment le contraire de la pornographie. Mais par la suite on a eu moins de santé, ou de courage. Ou peut-être, est-ce à la fois la faute d'un idéalisme trop chargé de globules blancs que développent les sociétés en se poliçant, et de la frénésie blasphématoire de quelques ascètes pessimistes — Tou-

jours est-il que, à mesure que la société avance en âge, à mesure qu'elle complique et entrelace les contraintes qui naissent de la lente victoire du social sur l'individuel, on use du langage littéraire, c'est-à-dire d'une série d'artifices destinés à caresser secrètement ces désirs d'épanouissement charnels qu'on n'ose plus avouer, pour aboutir finalement à la pornographie. Lawrence n'a pas de mots assez violents pour flétrir cette évolution (1). Il fait une analyse judicieuse, hâchée de sarcasmes et de ricanements, du concept de pornographie. C'est, selon lui, cette attitude de l'esprit qui consiste à *salir* sournoisement et méchamment tout ce qui se rapporte au sexuel. Il se dresse en adversaire impitoyable de la pornographie ainsi conçue. « D'abord, la pornographie est presque toujours souterraine, elle ne se montre pas en plein jour. Ensuite, on peut la reconnaître, parce que, invariablement, elle insulte le sexe, et l'esprit humain. La pornographie est une tentative pour insulter le sexe, pour le couvrir d'ordure. Et cela est impardonnable. » Or, la littérature sensuelle n'a pas d'autre but — on ne peut faire autre chose — que d'insulter le sexe d'une manière détournée. Il y a toujours, à l'arrière-plan de l'esprit, cette pudeur malsaine, cette réserve honteuse, cette décence appliquée à couvrir d'une main ce qu'elle dévoile de l'autre, qui sont devenues un des besoins constitutifs de l'homme civilisé. Qui découvre des deux mains fait scandale, car il passe pour ne se délecter qu'à la jouissance de cette chose réprouvée pas tous publiquement et désirée dans la secrète alcôve de la conscience.

Le crime de Lawrence, ce n'est pas tellement d'avoir usé de mots que, jusqu'à lui, on ne livrait pas à l'impression, (bien que chacun les connaisse et les ait prononcés, pensés ou entendus) ce n'est pas tellement d'avoir consacré des pages à ce que d'autres auteurs suggéraient en quelque lignes, (encore qu'on trouverait aisément en France des écrivains dits « respectables » qui n'ont pas eu plus de retenue que lui) c'est surtout d'avoir jeté la réprobation sur la tentative d'avilissement des choses sexuelles par toute une littérature séculaire qui en tirait par ailleurs son plus ample profit, c'est d'avoir entrepris une campagne d'ennoblissement en faveur d'un élément humain ravalé au rôle de prétexte et d'agent provocateur. Elément humain essentiel. Laissons à Marie Stopes le soin d'en faire l'objet d'une connaissance scientifique — ou pseudo-scientifique. Que les affranchis des contraintes sexuelles eux-mêmes prennent garde au dessèchement. Car la connaissance scientifique, comme la libération par l'intelligence, conduisent, aux yeux de Lawrence, au même

(1) Pornography and Obscenity (Faber and Faber-1929).

forfait: elles détruisent la vie, elles tuent l'amour, c'est-à-dire peut-être le seul moyen humain de se joindre, de se comprendre, de réaliser cette unité supérieure de deux êtres différents et autonomes, que la solitude accable, ou que la haine, née du mensonge, rend assez semblables à des bêtes vicieuses.

On voit bien par là l'austérité de l'érotisme lawrencien. Ce n'est pas une théorie littéraire. On ne peut le juger véritablement qu'en fonction de sa portée morale. Pourquoi descendre aussi bas que M. Robert Brasillach et se demander: « Peut-on monter un scandale avec de l'ennui » ? (1) Qui monte le scandale, est-ce Lawrence, est-ce ses commentateurs? Lawrence peut se tromper. Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est qu'on ne peut mettre en doute sa sincérité, son désir d'échapper aux fantômes sournois qui encerclent la masse d'autant d'hypocrites contraintes, et qui lui offrent en pâture des excréments bien préparés. Pas besoin, d'ailleurs, de comettre des abus de langage. La vérité se fera jour. On verra de quoi Lawrence a souffert, et que sa tragédie particulière peut être celle de toutes les âmes nobles. Ce n'était ni un fou, ni un impuissant; il n'a pas voulu de scandale. Il a entrevu le salut et il a lutté pour atteindre à la vérité. Sa lucidité même, sa redoutable lucidité, mise au service d'une anxiété morale qui pose sans cesse le problème du sens et de la conduite de la vie, lui dicte ces analyses douloureuses que sont ses romans. Et de *The white Peacock* jusqu'à *The Plumed Serpent*, c'est une ascension périlleuse, avec des chutes et des désespoirs, mais aussi avec de magnifiques enthousiasmes. Tous les thèmes lawrenciens sont inscrits entre ces deux ouvrages. *Lady Chatterley's Lover* n'apporte aucune lumière nouvelle. Mais pour qui a lu le reste de son œuvre, il semble qu'il règne dans ce dernier roman une sérénité relative, absente des autres,, qui lui donne je ne sais quel air classique, quelle saveur d'apaisement, quel avant-goût de victoire au seuil de la mort. Comment peut-on dire que l'atmosphère en est asphyxiante, alors que c'est au contraire le mieux équilibré de ses livres, le moins haletant. Constance et Mellors sont délivrés de l'angoisse; ils sont anormalement simples pour des personnages lawrenciens; je dirais presque qu'ils sont idylliques et qu'ils se haussent à la pureté.

C'est peut-être là le point faible du roman. Malraux dit avec beaucoup de justesse que Lady Chatterley a eu de la chance. « Elle eût pu ne rencontrer en son amant qu'un fantôme — ou un ennemi ». Mellors n'est pour elle au début que l'instrument lointain qui répond à l'appel de ses sens. Il est à la fois présent

(1) Je suis Partout. 6.2.32.

et mystérieux, comme retranché de la vie. Mais il se trouve que cet effacement est le signe d'une profonde sagesse, et que l'homme n'a pas abdiqué. Tous deux sont des solitaires que leur solitude n'accable pas, car elle est moins imposée par les circonstances, qu'acceptée provisoirement dans l'attente d'un miracle obscurément entrevu que le sexe va produire. Il y faut, je le répète, une grande pureté.

Et d'abord, se sentir homme et se sentir femme sans vouloir humilier ou se connaitre humiliée. Accepter sans restriction mentale, sans appréhension inavouée, sans orgueil avilissant, l'intégrité de son corps, sexe y compris. Etre soi, et n'en pas rougir. Détachement, maîtrise. Cela implique une terrible somme de sérieux, de la noblesse, de la lucidité, qualités rares, exclusives des petitesses habituelles et de la presque incorrigible légèreté des âmes moyennes. Il y faut du poids, un métal précieux. Le geste alors, et le langage, peuvent tout oser sans craindre la bassesse, sans redouter le désespoir. Loin du singe grimaçant, loin des tortures de *Women in Love:* c'est un eden à peine croyable où les hommes peut-être ne peuvent avoir accès.

Loin de prétendre que Lawrence est un « crucifié du sexe », un débile, brûlé de désirs, insatisfait toujours, qui finit dans un mysticisme nébuleux, traversé d'éclairs orgiaques, brouillé de sang et souillé de blasphèmes, loin de me le représenter comme M. Louis Gillet, « comme les voyageurs décrivent certains suppliciés marocains: décapités et mutilés, mordant à pleine bouche dans une grimace obscène, ce qui ne se nomme pas », à mesure que je pénètre plus avant dans son œuvre, cet homme se purifie pour moi et grandit, comme je suppose qu'il grandira dans l'avenir. On finira bien par s'apercevoir que sa « pensée » ne se borne pas à des préoccupations de coït, que son attitude envers la vie et la civilisation de son temps valent mieux que des ricanements ou des « cachez ce sein que je ne saurais voir ». On s'apercevra de tout l'enrichissement de la conscience humaine qu'on lui doit dès maintenant. Et c'est le rôle des créateurs d'enrichir la conscience humaine, même au prix de quelques meurtrissures portées à l'orgueil ou au « bon goût ».

Henri FLUCHÈRE.

LES LIVRES

BRAVE NEW WORLD, par *Aldous Huxley* (Chatto and Windus-Londres).

J'imagine que M. Aldous Huxley a dû se divertir infiniment à écrire *Brave New World*. Rien n'est mieux indiqué pour le délassement de l'esprit que la satire et l'utopie — ou la satire de l'utopie. On dira: ce livre n'est pas sérieux, M. Huxley est

incurablement léger. C'est une façon d'être tragique, mais voilà, on a tellement déifié les raseurs...

Il y a du cauchemar et de la farce, une iconoclastie à plusieurs degrés. Je songe, malgré moi, à Erewhon.

L'humour de A. Huxley s'intellectualise, devient un jeu où la raison raille le cœur un peu mécaniquement. C'est le procédé même, semble-t-il, de Samuel Butler. Mais Huxley est loin d'être aussi sec que son illustre devancier.

Son utopie est temporelle: voici le monde tel qu'il sera dans un nombre incalculable d'années — tel qu'il sera ou qu'il pourra être, si le progrès scientifique, et surtout les découvertes biologiques, poussent la race humaine jusqu'à cette limite extrême où son empire s'étendra sur la matière inanimée et la vivante pareillement. Il ne s'agit plus comme chez Wells, d'une évolution darwinienne, où l'homme est la lamentable victime des conditions de vie qu'il a créées, mais bien d'une conquête menée par la raison sur les lois mêmes de la vie. L'homme a pénétré les secrets de la création, il échappe à la maladie et à la vieillesse sordides, sinon à la mort (que nul ne redoute plus, puisqu'elle frappe à un âge déterminé, jusqu'où se prolonge la jeunesse, des êtres forts et beaux, au milieu des délices les plus suaves), il ignore la souffrance physique et les tourments spirituels; la femme a brisé les liens de la maternité, puisque les fœtus maintenant se développent dans des bocaux, où ils sont orientés par des employés vigilants vers la fonction sociale qu'ils auront à remplir (grâce à des dosages savants d'alcool ou autres produits, qui accélèrent ou retardent leur croissance) en même temps qu'on les immunise contre toute maladie future (y compris le lent empoisonnement de la senilité). La famille, donc, est abolie, et les affres de l'amour ne sont même plus un souvenir du passé, car de cette époque lointaine et barbare qui est la nôtre, il ne subsiste qu'un ou deux exemplaires de Shakespeare, soigneusement cachés par leurs détenteurs. *Brave new world*, heureuse humanité, sans guerres, sans crises économiques, sans patries, sans cancer ni tuberculose, sans fibromes, sans laideur, sans larmes de deuil, qui ignore la peur et la faim, la jalousie ou l'avarice, la colère et la haine, *Brave New World*, où les vertus ne sont pas flanquées de leur vice corollaire, où Dieu lui-même n'est plus redouté...

Et pourtant!... M. Huxley ne nous offre pas ce monde magnifique comme un modèle désirable, mais ce paradis est un enfer. Car tout ce qui est humain l'a déserté. La perfection perpétuelle est ennui, conformisme abrutissant, contrainte diabolique. Plus de coliques et plus d'angoisse métaphysique! Et si je tiens à mes misères, moi? Si je veux pleurer, avoir une mère,

une maitresse dont je redoute les mensonges, et une chair périssable, une pauvre chair qui s'alourdit — si j'ai le goût du scandale et même celui des coups — et si l'orgie me plaît et les extases masochistes d'un culte atrocement arrièré? Si je suis un sauvage chez tous ces gens civilisés? Alors, le « char de la civilisation » m'écrase — on me parque, on m'envoie aux îles, hou! le fou!

Livre curieux — moins déconcertant qu'on ne le croirait au premier abord, et qui se relie sans peine à l'œuvre antérieure de M. Huxley. Le jeune Gumbril de *Antic Hay* a toujours eu l'esprit de mystification. Il fait des poussées de fièvre de temps en temps, il délire, il construit son délire, la caresse avec amour, y joue son rôle, mais la conscience revient, je veux dire la clairvoyance, et, avec elle, le sens du pathétique. Ce que Huxley redoute le plus, c'est bien le désséchement, conformisme ou félicité. Il est de la grande race des individualistes qui croient encore à l'*humain*.

Henri FLUCHÈRE.

ANTHOLOGIE DES PHILOSOPHES FRANÇAIS CONTEMPORAINS (Editions du Sagittaire).

Existe-t-il une philosophie française au XXe siècle? La solution de cette question supposerait que l'on puisse savoir ce que c'est que la philosophie. Et réellement cette question me paraît bien insoluble, sinon absurde. Les éditions Kra avaient publié, il y a peu d'années, une « *Anthologie des essayistes* » où figuraient par exemple Alain, Benda, Gabriel Marcel, Paul Valéry, etc., qui ne sont guère moins « philosophes » que G. Sorel ou M. Baruzi. Et pourquoi n'avoir pas réservé le Dr Minkowski pour cette « *Anthologie de la Psychiatrie* » qu'annoncent les mêmes éditions ? Le critérium de distinction de la littérature et de la philosophie ne peut être découvert, pour cette seule raison qu'il n'existe pas. Tout ce qui n'est pas d'ordre scientifique dans cette Anthologie est de l'ordre de la littérature. Ou, si l'on veut à tout prix un criterium, on sera bien forcé de ne donner le nom de philosophes qu'aux gens qui enseignent la philosophie. Une Anthologie de la Philosophie qui ne veut pas être strictement universitaire, ne peut être qu'un ramassis un peu hétéroclite de noms et d'œuvres appartenant aux disciplines les plus diverses. La question : Existe-t-il une philosophie française au XXe siècle? ne peut donc se formuler que sous les différentes formes suivantes : Existe-t-il une psychologie au XXe siècle ? une théorie de la connaissance ? une éthique ? etc. A quoi nous répondrons: il n'en existe pas. Il existe en France, au XXe siècle, des psychologues de profession, des penseurs qui n'ont rien de mieux à faire que la théorie de la connaissance, mais la psychologie

française contemporaine n'est pas *une*, même elle ne révèle aucune tendance à l'unité, et les résultats auxquels arrivent les théoriciens de la connaissance ne peuvent s'accorder que sur les postulats acquis bien avant l'époque contemporaine. Cependant la science est une.

M. Dandieu cherche, consciencieusement et sans doute avec quelque idée préconçue de les y trouver, à distinguer dans l'amoncellement bibliographique, des courants et des tendances. Il remarque, par exemple, que l'histoire philosophique de l'époque contemporaine peut se diviser en trois phases: avant le bergsonisme, le règne des scolastiques positiviste, idéaliste, — marxiste — puis, l'attaque bergsonienne incarnée par Bergson lui-même, Sorel, Le Roy, etc. — enfin un renouveau des anciennes scolastiques, intégrant le bergsonisme. Ce dernier mouvement seul doit intéresser celui qui fait l'histoire de la philosophie du XX^e^ siècle : tout ce qui appartient au pré-bergsonisme et au bergsonisme appartient à un XIX^e^ siècle finissant qui se prolonge sur les premières années du XX^e^, — l'« avant-guerre ».

Les philosophes de l'après-guerre tiennent dans cette Anthologie une place relativement courte. L'époque contemporaine, pour l'Anthologie commence en 1880 ! Cependant, il nous suffira d'énumérer parmi les auteurs cités J. Baruzi, J. Maritain, J. Wahl, G. Politzer, et R. Daumal, pour qu'on se rende compte de la façon dont est représentée la réaction de l'après-guerre. D'autres philosophes ici cités sans doute ont joué un rôle utile dans l'élaboration de cette nouvelle attitude : mais MM. Lévy-Bruhl, Meyerson, Brunschvicg avaient déjà publié leurs principaux travaux en 1914, et l'on peut dire que, s'ils continuent à publier de volumineux ouvrages, ce n'est plus que pour préciser et accroître un apport dont l'essentiel a déjà été fourni.

La faillite de la raison, thème cher aux générations bergsoniennes et pragmatistes, ne paraît plus caractériser la nouvelle attitude. Cependant il ne peut plus s'agir de revenir au rationalisme et au positivisme. Si Louis Rougier proclame avec la même violence plus de vingt ans après Hamelin qu'il n'y a rien d'inconnaissable et que les problèmes métaphysiques sont des problèmes mal posés, René Daumal annonce : « La Métaphysique renaîtra bientôt, comme science des limites ascétiques ».

Cependant, ce n'est pas dans la philosophie ici débitée que l'on peut trouver trace du bouleversement du contenu de la raison elle-même auquel nous sommes près d'assister. Outre que les générations les plus jeunes n'ont encore pu s'exprimer avec une lucidité et une pénétration suffisante, outre que la réflexion philosophique ne donne d'une façon générale qu'une assez piètre idée de ce qu'est la réflexion d'un homme, outre enfin que les

auteurs de l'Anthologie n'ont pu réserver qu'une place restreinte à ces hommes nouveaux, il faut signaler le manque insigne d'originalité et de profondeur qui caractérise de nos jours, comme au début du XIXe siècle, la philosophie et, d'une façon générale, la pensée française.

Jean AUDARD.

LES RIRES D'UNE CHARMEUSE DE SERPENTS, par *Armen Ohanian* (Les Revues).

« On la croyait enfant : elle était femme. On la croyait chaste et elle l'était, non par principe ou par vertu, mais à cause de l'impossibilité où elle était de se fondre avec l'entourage, à cause de son besoin invincible de passions absolues, grandes par cela même et intègres. Elle souffrait. Son teint, sa gravité, l'angoisse de ses prunelles témoignaient d'un travail constant de la pensée qui spiritualisait son corps, son art, l'univers qui se mouvait en elle et autour d'elle... Elle était cruellement malade de l'âme. Mais elle souriait courageusement, gardait le généreux silence et... dansait. »

Telle est l'image qu'Armen Ohanian trace d'elle-même dans l'un des chapitres de son nouveau livre, qui séduira aussi bien ceux qui, immédiatement avant ou immédiatement après la guerre, ont pu voir la gracieuse danseuse orientale, que ceux qui ne la connaîtront qu'à travers ses récits. Ceux même qui jugeront un peu simpliste sa critique de la société ou qui ne partageront pas sa foi en la révolution soviétique, ne pourront éviter de subir le charme de la « Charmeuse de Serpents ». Ces serpents, ce sont évidemment les vedettes mondaines, cosmopolites, artistiques, littéraires ou pseudo-littéraires que l'auteur approche et dessine avec autant de grâce spirituelle que de vigoureuse amertume : les Crésus américains, les socialistes mondains, la Socrate néo-grec, la Sapho d'outre-atlantique, la vieille romancière, les mécènes, les esthètes et les jusqu'auboutistes.

Le livre débute par de frais souvenirs d'enfance au Caucase, de pittoresques descriptions du double harem du « roi des rois» Schah de Perse et de la lutte pour l'émancipation des femmes à Téhéran. Le morceau de résistance est une aventure mystico-sentimentale avec un peintre que l'auteur accuse de l'avoir escroquée et séquestrée. Une des dernières pages, sur Maurice Barrès, est d'une cocasserie inénarrable.

Emile DERMENGHEM.

LES DÉMONS DE LA SOLITUDE, *Jeanne Galzy* (Rieder).

Ce livre est un roman à deux personnages: le père et la fille, entre lesquels se joue le drame qui arrache un esprit prédestiné au tendre ensorcellement de l'enfance. La « dame de Mujolan»

et la tante n'apparaissent dans cette histoire que pour ramener, d'une part, sur la terre le monde musical qui se révèle à Clarisse, pour incarner d'autre part la pesanteur qui relie cette jeune fille à un humus d'habitudes, de mécanismes prêts à dégénérer à la longue en sentiments. Force d'inertie, force hostile qu'elle commencera à dissoudre quand elle prendra conscience de son existence.

Eva, l'amie, la jeune fille comme les autres, n'est là que pour donner du relief à la figure de l'héroïne. Quant aux étudiants, ils sont insignifiants à souhait.

Or, pour décrire ces êtres en proie à toutes les forces souterraines, Jeanne Galzy n'utilise que des éléments concrets, contrôlables avec les sens. Elle n'en réussit pas moins à déchainer en nous, dans notre terreur et dans notre amour les démons qu'elle se refuse à nommer. Elle y parvient d'abord par l'exercice d'une sensibilité extraordinaire qui lui permet de faire apparaître des plans entiers du spirituel en grossissant les sensations. Ensuite par toutes les ressources de la composition qui, en éliminant tout ce qui n'est pas significatif donne à cette peinture toutes les vertus psychologiques d'un portrait. Tout est matière dans ce livre, mais toute la matière y est esprit. Le lecteur n'y trouve pas une donnée psychologique que son imagination ne puisse appuyer sur une expression physique. Il faut apprécier ce parti pris chez qui a voulu écrire un vrai roman. Jeanne Galzy n'a accepté de la vérité que ce que la grandeur d'une passion ou la tranquillité de l'âme en font apparaître dans les traits d'un visage.

Ce roman est composé comme un poème; ou, si l'on veut: l'auteur de ce roman a ce sens de l'œuvre concrète qui fait les poètes. Il se refuse à interrompre l'action dramatique pour examiner les personnages; exactement comme s'il sentait que chacun d'eux pris individuellement et séparé du mythe auquel il doit d'exister se dissipait, perdait tout droit à la vie. Ces personnages sont enfermés dans le cercle d'un devenir qui enveloppe aussi l'intérêt qu'ils nous inspirent et nous n'avons pas à sortir de l'enchantement où nous tient le déroulement de leur vie pour savoir comment nous les jugerions si nous n'y étions pas entrés. Nous n'avons pas à les surprendre, à les regarder dormir ou s'interrompre d'être des types, c'est-à-dire des entités créatrices de toutes nos pensées, sur lesquelles par conséquent, nous ne fonderions qu'abusivement le privilège de les juger. Nous n'avons pas à les connaître du haut de notre froideur, et Jeanne Galzy ne veut que nous engager à nous connaître dans leurs passions, passions qui nous ont gagnés par une espèce de contagion.

Un roman comme celui-ci a sa substance dans notre émo-

tion, non pas qu'il se suspende directement à notre vie intérieure par l'effet du rythme, comme c'est le cas pour le poème mais, en conformité avec les lois du roman, par l'intermédiaire d'un élément romanesque, élément qui domine tous les personnages selon les mêmes lois qui établissent en nous-mêmes son règne.

Ici, cet élément, c'est la musique, dans l'envoûtement de laquelle Clarisse devient amoureuse de la femme qui lui a pris le cœur de son père; si bien qu'elle finit par aimer son père en elle, ou par le détester, ambivalence que tout le monde acceptera en s'apercevant qu'à travers ce dernier terme de sa passion elle franchit l'étape décisive de sa vie, accomplit cette séparation qui donnera son cœur pour origine à la grande lumière musicale qui emportait toute l'aventure.

Clarisse part; mais elle part pour découvrir le monde où l'enfance qu'elle a quittée ressuscitera dans son inspiration qui est le déguisement chatoyant de la mort.

Madame Jeanne Galzy fait une large part dans ce roman à des connaissances viticoles dont je me permettrai de déclarer qu'elles me paraissent suspectes. Au viticulteur qui « va voir la sortie des raisins » quand les « grappes d'aramon pèsent déjà aux ceps », nous nous faisons un devoir de signaler des cultures de tout repos comme celle des navets, des carottes, des betteraves, lesquels s'accommodent fort bien de toutes les négligences, ne sortant de la terre que pour aller dans le pot ou dans la poêle. Je ne crois pas non plus qu'il soit indiqué de presser les soufrages avant le mois de juillet.

Inutile de souligner que ce livre n'est pas l'œuvre d'un propriétaire quand la sincérité de ses images nous dévoile si complètement la personne de celle qui l'a écrit « ... le noir des robes de deuil qui *confisquait* son corps » Madame Galzy aurait-elle été un professeur ? Ce soupçon m'engage à lui donner une leçon de viticulture qui retentisse dans les profondeurs de l'âme latine qu'elle représente si bien :

Les vignes de coteau, produisent un vin plus riche en alcool, elles fournissent non pas l'arôme, mais le degré. Or, celles qu'elle nous situe avec tant de soin pouvaient exceptionnellement fournir l'arôme par une particularité qu'il m'est possible (ô vertu d'une peinture fidèle!) de souligner d'ici: C'était le voisinage de la pinède qui rendait le vin meilleur. Pourquoi ? Ma foi, je n'en sais rien; tenant le renseignement d'un très vieux viticulteur, lequel ajoutait qu'« avant la naissance du Christ, il y avait un dieu des propriétaires (!) qui tenait une « *pigne* » à la main ». Il s'agissait évidemment de Bacchus lequel portait en effet une pomme de pin emmanchée à son thyrse. C'est bien la pomme de pin dont j'ai senti l'odeur dans ce livre, qui est excellent.

Joé BOUSQUET.

CHAIR DE MA CHAIR, par *Helen Grace Carlisle,* traduit de l'américain avec une introduction par Magdeleinn Paz (Le Prosateurs Etrangers Modernes — Rieder).

Voilà le chef-d'œuvre du roman prolétarien, tel que le conçoit Henry Poulaille et peut-être même, un chef d'œuvre tout court. Car un livre qui vous émeut comme nous émeut ce livre là, qui a le pouvoir de faire naître vos larmes, de vous faire sangloter, de vous chavirer le cœur a de grandes chances d'être un chef d'œuvre. Je sais bien que les petites midinettes qui pleurent à chaudes larmes en lisant leur feuilleton croient elles aussi que c'est un chef d'œuvre, mais il y a dans ce livre, à côté de l'émotion brute qui nait tout naturellement des évènements tristes de cette pauvre vie de femme et de mère, une émotion qu'ont fait naître le grand cœur et l'art puissant de la romancière. Elle a fait parler son héroïne non seulement dans la langue de tous les jours, mais dans une langue délivrée de toute syntaxe, qui, au bout de quelques pages, prend un caractère, une force qui donnent au livre tout son relief. Ecrit dans un style littéraire qui en *raconterait* le sujet, *Chair de ma Chair* serait un livre comme beaucoup d'autres; écrit dans cette langue naïve et ridicule d'une femme du peuple qui fait le récit de sa pauvre vie, c'est comme si cette femme était devant nous, comme si c'était à nous qu'elle faisait ses confidences, et ses confidences sont si poignantes. Elle se montre toujours si bonne, si douce, si tendre si résignée, si méritoire, qu'on prend part à sa douleur. Ce n'est pas une femme intelligente, mais elle et si bonne et si confiante. Jeune fille, sa mère la place comme caissière et tout de suite un vendeur, un monsieur plus âgé qu'elle, qui lui semble si beau, si intelligent, si élégant, la remarque. Elle l'aime sans le savoir et tout est joie pour elle, tout lui semble un beau rêve : les fiançailles, le mariage, le joli logement, la maternité. Mais elle a quatre enfants coup sur coup, et les enfants commencent à lui donner des soucis, et son mari est tué dans un accident. Courageusement, elle élèvera ses enfants, ne les laissant manquer de rien, mais elle est trop faible avec eux et l'un d'eux tournera mal. Daniel qui dans une discussion tuera une de ses sœurs, Betty, celle qui était si exaltée et qui voulait tant le bien et qui s'est laissée séduire. Jenny, elle, c'est tout le portrait de sa mère silencieuse, réservée, elle se mariera de la même façon qu'elle, avec son patron, un imprimeur, qui l'adore et elle aura des enfants. Et l'autre garçon Artie, si courageux, si brillant, deviendra un grand architecte. Mais la pauvre mère aime ses quatre enfants la même chose, sans faire de différences et l'argent que lui donne Artie servira à entretenir la paresse et la débauche de Dauny le vaurien qui mourra sur la

chaise élctrique. Cette femme, qui accepte tout de ses enfants est le plus beau caractère de mère qui ait été jamais décrit, c'est pourquoi ce livre est si émouvant. Et ce qui nous bouleverse tant, ce n'est pas la trame des évènements, que la vérité profonde des petits détails, si atroces souvent, que c'est à en crier La traduction de Mme Magdeleine Paz est admirable

Georges PILLEMENT.

ANTARÈS, par *Marcel Arland* (N.R.F.).

La valeur et la portée d'un livre ne se mesurent pas au nombre des pages et je tiens à affirmer que je considère ce récit d'Arland comme l'une des plus précieuses réussites de la littérature d'aujourd'hui. Ce serait trahir une œuvre de cette délicatesse qu'essayer de la « raconter » et peut-être même y-a-t-il quelque impudence à tenter d'en exprimer l'essence poétique et de justifier les raisons de l'enthousiasme qu'elle suscite. A vouloir préciser ce qui constitue l'incomparable pureté et l'ensorcelante magie de ce récit, on risque d'en ternir la beauté. *Antarès* est une fleur de serre, c'est un objet infiniment précieux près de quoi la réalité brutale et malhabile des mots fait figure de grossièreté et de vulgaire outrecuidance.

Dans un village où vit une vieille fille en compagnie d'une religieuse, arrive un convoi: deux ou trois voitures longues, basses et bleues, lentement traînées par une machine lourde et trapue... « *Plutôt qu'aux wagons d'un train, on songeait, en les voyant, à de splendides roulottes, organisées pour l'aventure* » ... « *L'intérieur des voitures semblait tendu d'un velours sombre; leurs hôtes lisaient ou fumaient avec nonchalance; à l'embrasure d'une portière, une vieille dame tendait à la fraîcheur un visage couvert d'une voilette; je perçus seulement un rire de femme; encore, léger et si différent des rires de mon village, ne donnait-il au spectacle rien qui me le rendit plus réel* »...

L'aventure... L'Aventure de deux amants qui voulurent mourir parce qu'ils étaient parvenus à ce point du bonheur où la vie n'a plus de signification. La jeune femme, malgré sa blessure ne périra pas, elle sera recueillie par la vieille fille, cette Mlle Aimée, ardente et mystique, à demi consumée de passion refoulée. Devant l'hostilité du monde les femmes partiront et s'en iront habiter une mystérieuse demeure perdue dans la forêt. Mlle Aimée veille farouchement, cruellement même à ce que soit protégé le sublime souvenir d'un amour qui fut en somme le sien, puisque l'image idéale de ses désirs...

Nous accédons ici à une poésie d'une magnifique intensité, qui nous arrache du réel tout en en déployant constamment les

troublants mirages. Il n'est pas possible de doser avec une plus grande sûreté les divers éléments du rêve et de la vie..

Antarès est une œuvre d'art. *Antarès* est un chef-d'œuvre qu'il n'est pas permis d'ignorer.

Roger BRIELLE.

MERLIN L'ENCHANTEUR, par *Alexandre Arnoux* (Plon).

Peu de personnages légendaires ont suscité une aussi abondante littérature que le vieux Merlin breton. C'est vers l'an 480 après J.-C. que M. Hersart de la Villemarqué, l'historiographe du mystérieux Barde, place la naissance, dans l'île des Breton, d'un certain Ambroise, barde du chef Ambroise Lurélien, personnage historique qui s'acquit une grande réputation par ses dons de poète et de voyant, et dont la légende fit Merlin l'enchanteur, le poète des Bretons. C'est dans les prédictions de Merlin et dans le retour du héros Arthur qu'un peuple opprimé puisa une espérance séculaire. Merlin devint ainsi la plus haute expression du génie d'une race.

On connaît le poétique récit de la vie légendaire de Merlin que Messire Robert de Borron tira des vieilles traditions bretonnes ; son enfance merveilleuse, les services qu'il rend au roi Arthur, et comment il devint le prisonnier d'amour de Viviane, la jeune fille de la forêt. Alexandre Arnoux ne se contente pas, comme naguère Jacques Boulanger, de donner une forme nouvelle au traditionnel récit. En poète, il transpose, il modifie, il imagine. Il donne, au naïf roman d'amour du vieux conteur médiéval un accent plus âpre et plus humain. « Mais quand Merlin ouvrit les yeux et regarda autour de lui, nous dirait Robert de Borron, la forêt, le jardin, l'aubépine, tout avait disparu, et il se trouvait dans un château enchanté, couché sur un lit de fleurs, prisonnier d'amour de Viviane.

« Ah ! Viviane, s'écria-t-il, je croirais que vous avez voulu me tromper si vous me quittiez jamais !

« Mon doux ami, répondit Viviane à son cher *captif volontaire* (1), pourriez-vous le croire ? Pourrai-je vous quitter jamais ?

— Et elle tint parole».

Pour Alexandre Arnoux, la vérité est tout autre. Merlin aime Viviane, mais Viviane ne l'aime pas, et il le sait. Et il lui livre par amour tous ses secrets ; par amour il l'arme contre lui et elle lui est implacable. Mais, comme Merlin, Viviane est la proie d'un amour fatidique ; sa destinée est d'aimer sans espoir Galahad, le pur conquérant du Saint-Graal. Linsi le désir pousse les êtres, chacun dans sa direction, sans que l'on puisse espérer

(1) C'est moi qui souligne.

la rencontre d'où nait cet apaisement passager que les hommes appellent bonheur.

Que les arides serviteurs de la lettre écrite lui cherchent chicane. Pour moi, Alexandre Arnoux a fait œuvre de poète, et cela lui confère tous les droits. Un poète, n'est-ce pas celui qui enferme, en des images et des êtres nés de sa fantaisie, sa manière de comprendre le sens de la vie ? Les vieux conteurs du moyen-âge ont-ils fait autre chose, quand, du Barde enflammé des Bretons opprimés, ils ont fait le captif d'amour d'un roman de gay-savoir ? C'est par ce qui le rapproche de nous que le Merlin d'Alexandre Arnoux nous émeut ; c'est le reflet de nos désirs et de nos souffrances que nous aimons retrouver en lui, et aussi ce doute qui est bien le tourment le plus tragique de notre époque. « Il vit l'avenir et il refusa d'y croire ou, y croyant il le nia par son acte, ou peut-être, avec une âpre envie de perdition, lucidement, il le rendit inéluctable ». C'est cette *âpre envie de perdition* que je sens en chacun de nous, lucide, et qui est à la fois une affirmation de notre orgueil et du sentiment de notre impuissance.

Arnoux, dans l'antique forêt de Brocéliance, il est bien des taillis profonds où nos pères n'ont jamais pénétré ; c'est quand vous allez vers eux que nous aimons vous suivre.

Gaston MOUREN.

LETTRES CATALANES

INTRODUCTION A L'ACTUALITE

D'un nouvel Humanisme
Jacint Verdaguer et Joan Maragall

Malgré la quantité et la qualité des œuvres, près d'un siècle de renaissance catalane n'a pas achevé celle-ci. La littérature abondante, originale et vigoureuse, en est encore à chercher ses classiques. Un critique assurait, il n'y a pas longtemps, qu'il faut les attendre de l'avenir. Beaucoup d'œuvres caractéristiques, charmantes ou fortes (et quelques unes qu'on pourrait trouver parfaites) ne semblent pas avoir doté la Catalogne contemporaine de ce petit nombre de livres, à la fois nationaux et universels, qui, constituent le fonds des plus grandes littératures. La Provence les possède avec Aubanel et Mistral (surtout Mistral, qui lui a renouvelé d'un coup l'antiquité). Mais c'est aux mille scintillements de la mer catalane qu'il faut chercher le reflet d'une égale splendeur. Il est vrai que — du rêve épique et classique de l'*Atlantide* aux *Horacianes* de Costai Llobera, de l'aspiration esthétique et morale de Maragall aux formes et aux musiques de Josep Carner et de Josep-Maria López-Picó,

— elle est toute chargée de membres divins, toute frémissante d'un immense désir...

Si elle n'a pas encore donné une *œuvre* au monde, la renaissance catalane lui offre l'exemple de son magnifique appétit d'humanité. N'ayant pu s'élever à l'empire des lettres par l'équivalent d'un Goethe ou d'un Mistral, elle a voulu y servir par l'effort de «culture» le plus extraordinaire qui soit. De là une floraison de traductions et de critique qui va de la Bible et d'Homère, de Virgile et de Dante, à Shakespeare, au roman russe et aux moralistes français. Il n'est pas possible d'en faire ici l'inventaire. Mais les ciquante six volumes de textes grecs et latins publiés à ce jour par la Fondation Bernat Metge, montrent la direction essentielle de cet humanisme moderne qui fait appel à la totalité du monde connu. Quand on a vu cette entreprise, on pénètre mieux la signification d'un retour de nos catalans de 1932 aux maîtrises de Jacint Verdaguer et de Joan Maragall.

Dès le début, la renaissance catalane se trouvait animée d'un double mouvement. Elle tendait à se développer à la fois en extension et en profondeur. Elle cherchait à sortir d'elle-même, tout autant qu'elle travaillait à refaire l'intégrité du corps et de l'esprit national. Elle était née de l'effervescence historique et populaire qui suscita le romantisme traditionnaliste. Mais ce courant s'était aussitôt rencontré avec celui du romantisme littéraire et cosmopolite, venu d'Allemagne, d'Angleterre et de France, dont Barcelone, alors, se faisait l'introductrice dans la Péninsule Ibérique. Verdaguer fut l'expression la plus complète (et d'ailleurs la plus noble et la plus pure) du premier. Maragall, au moment même où il semblait donner au second la forme catalane la plus authentique et la plus expressive, portait à un tel degré d'épuration et d'intensité le sens du verbe autocthone et la conscience de l'art souverain par la «parole vive», qu'il révélait à ses successeurs les voies essentielles du sentiment et de l'art classiques. Ainsi voyons-nous inégalement divisées et mêlées, chez les deux plus hauts écrivains de la littérature catalane moderne, les deux tendances qui paraissent aujourd'hui se fondre harmonieusement : celle du recouvrement de la personnalité nationale que nos voisins appellent (d'un beau nom) la *catalanité,* et celle de l'humanisme. Il y avait, au fond, dans le cosmopolitisme littéraire de la Catalogne au XIX^e^ siècle, beaucoup plus de curiosité et de sympathie humaine que de romantisme ; comme il y en eut — autant et plus que d'internationalisme et de modernisme — dans les manifestations analogues du commencement de ce siècle-ci. Il y a, chez Verdaguer et chez Maragall, incomparablement plus de catalanité que d'influences étrangères; et c'est là ce qui les rend aujourd'hui, si précieux. Leur vertu est d'avoir été, à la fois

de grandes voies spontanées de la terre et de grands assimilateurs.

D'un point de vue général, d'autres (surtout parmi les écrivains étrangers qui ont eu quelque influence en Catalogne) pourront se voir attribuer une plus grande valeur éducative — en tous cas didactique; mais, même chez les compatriotes de Verdaguer et de Maragall, nul n'est, comme eux, susceptible de ramener le peuple catalan à lui-même quand il s'en est éloigné.

Ils représentent non seulement les deux principales étapes du développement de la littérature catalane moderne, mais deux modalités primordiales de l'âme de la nation : Verdaguer, l'héroïque, religieuse et terrienne; Maragall, le civisme et l'idéologie.

Ainsi en est on parvenu, chez eux, à notre époque, à les considérer comme les maîtres essentiels du cœur et de l'esprit catalans. Ainsi, pense-t-on qu'à la lumière de leur exemple et de leur œuvre doivent s'éclairer et s'ordonner tout le savoir et toute la beauté du monde, en vue de l'utilité catalane et de la catalane beauté.

C'est pourquoi nous commencerons par eux une série de notes qui n'aura d'autre prétention que de servir de préface à une chronique du temps présent.

Pierre-Jean ROUDIN.

LETTRES ETRANGERES

LE ROMAN PICARESQUE, par *M. Bataillon*. (La Renaissance du Livre).

Quoique le Quichotte dépasse de beaucoup toute la littérature picaresque à laquelle il se rattache cependant par bien des points, il est nécessaire de connaître cependant ces romans espagnols qui nous montrent d'une façon si vivante et si pittoresque les mœurs du temps et qu'on groupe sous le qualificatif générique de picaresque parce qu'ils décrivent surtout la vie des *picaros,* c'est à dire des gueux, des vagabonds, des malandrins. Aventuriers, batteurs d'estrade, gentilshommes ruinés, guenilleux mais portant beau, mendiants à cantilènes, étudiants chétifs et mal nourris, aveugles titubants, domestiques affamés, tire-laines hardis, tout ce monde effronté et fantasque qui se moque de l'ordre social et ne possède pour subsister que les expédients les moins recommandables, grouille dans ces inoubliables chefs d'œuvre que sont le Lazarillo de Tormes, Guzman de Alfarache, et le Buscon, de Quevedo. Ces livres nous présentent un tableau d'époque d'une extraordinaire vérité, et par leur cynisme, leur réalisme franc et audacieux, leur mélange d'amertume et d'ironie, ils nous offrent de la société et des mœurs de ce

temps, une image haute en couleurs, truculente et bigarrée, qui aujourd'hui encore nous étonne et nous émerveille.

Avant d'aborder ces surprenants ouvrages, on lira utilement l'étude sur le roman picaresque dont M. Bataillon a fait précéder l'anthologie où il réunit les pages les plus significatives et les plus caractéristiques de Mateo Aleman, de Quevedo et de l'auteur anonyme du « Lazarillo » que certains attribuent à Sebastian de Horozsco, d'autres à Alonso de Valdès, sans que rien puisse nous permettre aujourd'hui d'élucider cette enigme de l'histoire littéraire. Cette étude est un modèle du genre, et un substantiel commentaire qui nous prépare à mieux comprendre la psychologie et les exploits des *picaros*.

CERVANTES, par *Americo Castro* (Rieder).

Il y a peu de livres qui aient diverti autant de lecteurs et préoccupé autant de critiques que « Don Quichotte ». Livre immortel, autour duquel peuvent fleurir les interprétations les plus contradictoires, et qui tout en étant devenu une des créations les plus universelles de l'esprit humain, demeure profondément espagnol par le caractère des personnages et le génie de l'écrivain. Notre Seigneur Don Quichotte, comme dit Miguel de Unamuno, est une grandiose figure où chacun peut, tour à tour, refléter ses inquiétudes et ses aspirations, une merveilleuse synthèse humaine qui suscite tous les rêves et, en outre, fournit à la fantaisie et à la sagacité des commentateurs l'occasion de multiplier les gloses originales et les paradoxales philosophies.

Non moins intéressant que le Chevalier à la Triste Figure, est ce romancier étrange et génial qui s'appelait Miguel Cervantes y Saavedra et qui créa ce livre prodigieux. M. Americo Castro, un des maîtres de l'exègèse cervantesienne en Espagne a composé un excellent ouvrage sur l'auteur du Quichotte, ouvrage qui vient de paraître dans l'intéressante collection des Maîtres des Littératures, aux éditions Rieder. Livre synthétique, qui contient tout ce qu'on connait et de plus exact sur la biographie de Cervantes et son œuvre. Dans les dimensions limitées de ces volumes, il reste peu de place pour la critique, aussi M. Castro s'est il borné à tracer une image vivante de son héros et à le replacer dans son époque, aventurier malheureux et poète admirable, captif à Alger où l'on montre encore la grotte qui l'abrita fugitif, solliciteur importun, génie fantasque et puissant. L'abondante illustration qui accompagne ce texte restitue les lieux où vécut Cervantes et quelques paysages typiques du Quichotte.

NÉRON, par *Arthur Weigall* (Payot).

On ne saurait contester à la psychologie moderne le mérite d'avoir enrichi et éclairé le domaine des études historiques, et d'avoir substitué aux héros tout d'une pièce, uniformément bon ou mauvais, haïs ou vénérés, des figures infiniment plus complexes et plus proches de la vérité. On a compris que la stylisation dans laquelle on avait enfermé les grands hommes et qui faisait d'eux des statues solennelles et glacées, déformait absolument le caractère vivant et véridique de l'histoire. Au dela des faits, les historiens modernes savent lire la personnalité profonde d'un personnage, ses mobiles réels, et tout ce mélange de passions de velléités, d'imperfections, d'inquiétudes qu'on négligeait trop jadis.

A la lumière de ces idées nouvelles, on a vu se transformer la physionomie traditionnelle dans laquelle l'histoire avait emprisonné les grands hommes, et combien de nuances ont apparu, alors, que l'on n'imaginait pas ! Après avoir écrit un beau livre sur Cléopâtre, M. Arthur Weigall qui fut inspecteur général des antiquités du gouvernement égyptien, nous donne aujourd'hui un « Néron » tout à fait remarquable. Ce n'est pas à proprement parler une réhabilitation, mais plutôt une explication du caractère du personnage, singulièrement déformé par la passion de ses ennemis. Néron n'était pas le monstre qu'inventa l'imagination populaire: au contraire, il était sensiblement meilleur que la plupart des empereurs romains de ce temps. Intelligent, artiste, plein de bonne volonté et riche de sages principes, il promettait de donner à l'Empire un souvenir sérieux, intègre, soucieux de justice et d'équité. Sous son règne, le temple de Janus a été fermé deux fois et Rome a connu une prospérité et une paix que ses capricieux monarques lui avaient rarement dispensés.

Malheureusement il apportait en venant au monde ce qu'on appelle aujoud'hui une « hrédité chargée ». Parmi ses ancêtres des empereus imbéciles ou fous, des impératrices dévergondées ces monstres que le certige de toute la puissance enivrait jusqu'au délireà à la démence. Autour de lui, une cour corrompue, livrée aux intrigues des affranchis, agitée d'incessantes conspirations, bouleversée tour à tour par les attentats et les répressions sanglantes. Son caractère enfin, et sa nature d'artiste, qui auraient fait de lui un acteur de talent et un délicieux chanteur, si par malheur il n'avait été appelé à gouverner l'empire romain. Tout cela accablait avant même qu'il prit le pouvoir ce jeune homme, sympathique en somme, et bien doué, mais sur lequel pesait oussi ce que les psychanalystes appellent un « complexe d'infériorité » la tyrannie maternelle d'Agrippine qui n'avait conduit son fils

jusqu'au trône que pour régner en son nom, et qui conspira contre lui dès qu'elle vit ses ambitions déjouées.

La tragédie de cet empereur contraint à sévir contre ses parents et ses amis, environné d'embuches et de traquenards, menacé jusque par ses familiers, est décrite par M. Weigall avec une superbe grandeur, et une vérité psychologique remarquable. Les étapes de cette déchéance, de cette marche de crime en crime jusqu'à la fin dramatique où l'empereur abandonné de tous s'enfuit pour aller se tuer dans la maison d'un de ses affranchis, sont analysées par une intelligence critique qui sait interpréter les textes et découvrir sous les jugements superficiels et partiaux de l'histoire le vrai visage des hommes et la signification exacte des événements. Il n'excuse pas Néron, il l'explique, et cela suffit à substituer cette image d'ogre, naïve et grossière que nous connaissions, une physionomie infiniment plus nuancée et plus proche de la vérité.

M. Weigall fait griel aux chrétiens d'avoir travesti la physionomie de Néron et répandu les légendes qui lui ont prêté figure de monstre, jusqu'à voir en lui l'Antechrist. Ce sont les chrétiens, dit-il, qui lui ont attribué l'incendie de Rome, alors que les faits établissent que l'incendie fut accidentel et que Néron prit part activement au sauvetage des survivants. Que cela ne l'ait pas empéché d'admirer en artiste le merveilleux spectacle que dut constituer cet incendie, rien n'est plus probable aussi et il est raisemblable même qu'emporté par son élan lyrique il saisit alors sa lyre pour chanter... Peu être même chanta-t-il sa douleur de voir brûler sa capitale ? Mais de là à l'accuser de l'avoir incendiée lui-même !...

Néron, certes n'avait pas été indulgent envers la nouvelle secte, et les chrétiens lui en gardaient rancune. La politique religieuse des empereurs romains n'était d'ailleurs pas si facile qu'on peut l'imaginer. N'oublions pas que la religion romaine se confondait avec la nation elle-même, qu'elle était avant tout un culte officiel et civique, et qu'on ne pouvait y toucher sans ébranler en même temps tout l'édifice de l'Etat. Les persécutions dont on souffert les premiers chrétiens s'expliquent très bien par l'inquiétude qu'éveillaient chez les Romains de vieille race, un culte nouveau, venu d'Orient, comme tant d'autres, après tant d'autres, et dont les principes mettaient en danger toute la structure de la société. Il recrutait ses adeptes chez les esclaves, les gens tarés, et lorsqu'il gagnait quelqu'un de l'aristocratie c'était un peu de la même manière que le *bolchevisme de salon* recrute aujourd'hui ses adhérents parmi les jeunes millionnaires. Il y avait incompatibilité absolue entre l'antique empire romain et la religion du Christ, et il fallait que l'un ou l'autre cédat la

place. Le christianisme triompha mais non sans avoir payé sa victoire du sang des martyrs.

Il est intéressant d'observer dans les luttes politiques et religieuses de ce temps l'effort que firent les empereurs romains pour rénover le paganisme traditionnel et lui donner une physionomie que put accepter sans trop de peine *l'intelligentsia* gagée aux mystères d'Orphée, d'Isis, d'Adonis, et aux sanglants sacrifices de Mithra. Les persécutions contre le christianisme se sont doublées d'une propagande paienne assez adroite et bien conduite, dont on trouvera le récit dans le livre de M. Léon Homo, « Les Empereurs romains et le Christianisme » (Payot, éditeur).

Ce fut une véritable contre-offensive menée par les empereurs et qui essayait de concilier les doctrines traditionnelles de la vieille religion romaine avec certaines données des cultes orientaux. Tentative de défense, d'une part, par les persécutions qui tendaient à neutraliser la poussée chrétienne en supprimant ou en terrorisant les disciples du Christ, et d'autre part, essai d'acclimatation des consciences et des intelligences à un syncrétisme religieux, à un monothéisme solaire, capables de satisfaire les exigences nouvelles des âmes, sans compromettre trop radicalement l'existence de la religion officielle dont l'existence était étroitement liée à celle de l'Etat.

Cette double lutte contre le christianisme et pour la propagation d'une *religion de substitution, constitue* la partie la plus importante et la plus intéressante du livre de M. Homo, qui apporte ici une contribution très précieuse à l'étude de la pensée et de la civilisation antiques.

Marcel BRION.

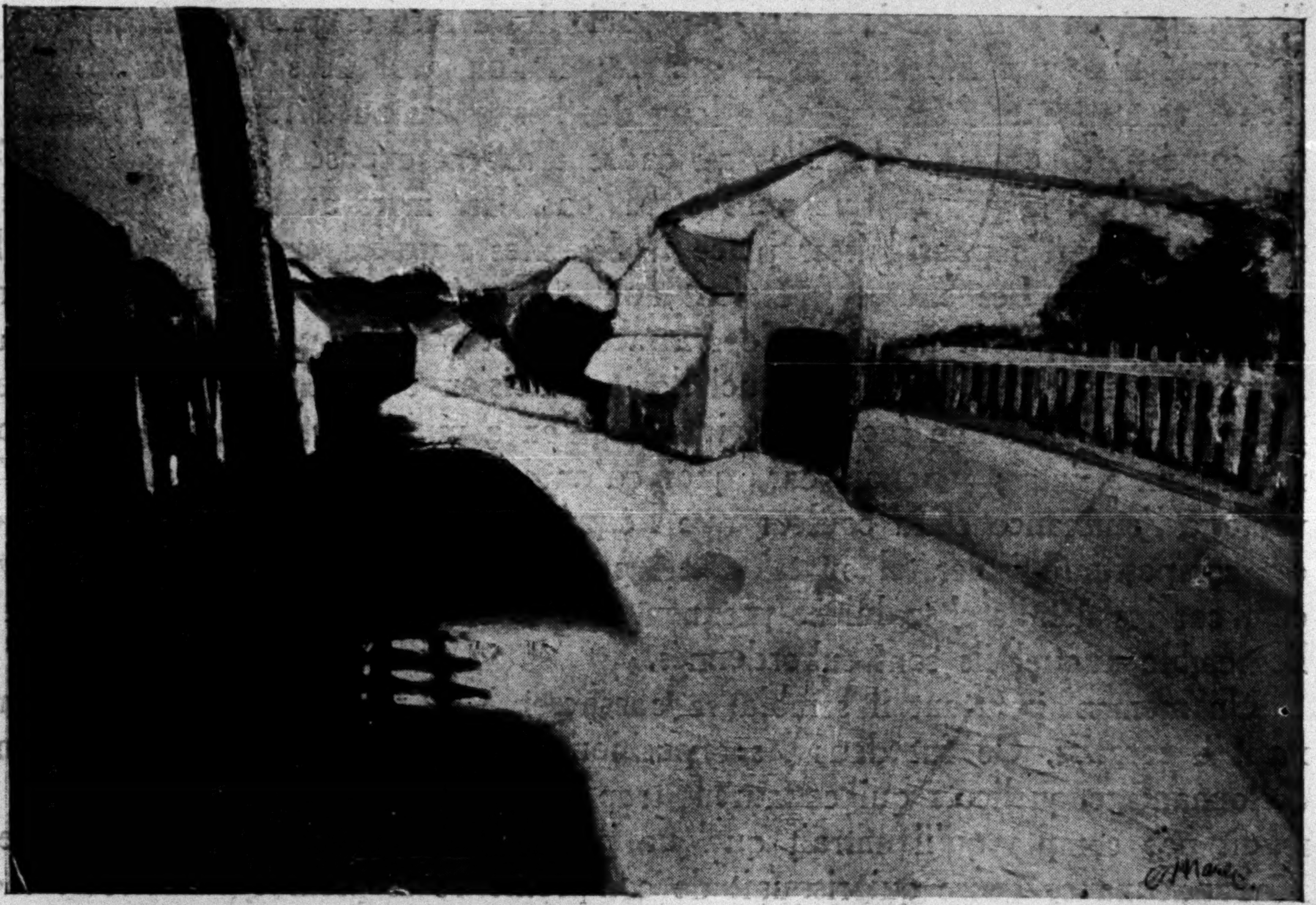
ERRATUM

Une coquille regrettable a fait dire à notre collaborateur Carlo Suarès, dans sa note sur *Samsara* parue au sommaire d'Avril (page 214, 3e ligne à compter de la signature) : « *l'irréel* complet, dur, froid, révolutionnaire.... » alors qu'il avait écrit : « le *réveil* complet, dur,... » cette substitution malheureuse mutilait sa pensée Nous nous en excusons volontiers.

La Peinture

MAURICE ESNAULT

Parmi les rares valeurs qui, en ce temps de faillite et de désarroi, nous donnent de sérieuses raisons de croire à l'avenir de la jeune peinture française, il nous appartient de distinguer aujourd'hui un probe et sûr artiste, Maurice Esnault à l'occasion d'une exposition de ses œuvres organisée à Milan par la galerie *Scopinich* (1) et dont l'intérêt s'annonce égal à celle que donna l'été dernier avec le plus vif succès la galerie *Bing* de Paris.



Rien ne traduit aussi expressement à mes yeux la courbe singulière et pourtant aisée de ce peintre que l'image d'un arc en ciel jaillissant d'un toit rèche pour atteindre hardiment les prairies aériennes où de légers nuages ressembleraient à des pommiers en fleurs. Au temps où je le connus à Cassis, Maurice Esnault, imbu sans doute des théories chères à l'époque mais se défendant déjà avec énergie de toute influence, ne voulait considérer dans la nature que l'ordonnance essentielle des plans. Ce jansénisme fort respectable en soi ne s'accordait pas très exactement me semblait-il avec la personnalité profonde de l'artiste que je devinais plus complexe, plus nuancée et surtout étroitement soumise à une sensibilité que son désir d'abstraction prétendait nier. Je remarquais que si Esnault possédait un front têtu surmonté d'une chevelure roide, il avait aussi de

(1) Cette exposition sera ouverte du 23 Avril au 15 Mai.

grands yeux aux reflets dorés. Il exprimait d'ailleurs son intransigeance d'une voix lente un peu mouillée rappelant la douceur des terres herbeuses sur lesquelles se penchent de jeunes arbres. N'importe, il nous donna des œuvres très attachantes dans leur volonté de ne pas séduire, par lesquelles on reconnaissait une science un tour de main, une sûreté qu'il emploie aujourd'hui à des effets fort différents. Ses murs à lui ne comportaient point de pariétaires. Dépouillement, Dépouillement toujours.

Ce fut l'époque héroïque des grandes parois lisses, glissantes, conduisant dans leur courbe vers les lointains précis. Il réduisait les paysages à leur vérité élémentaire : une large route bordée de maisons égales, un canal coupant des plans rudement maçonnés.

Mais déjà son art quoique volontairement abrupt ne se ressentait d'aucune lourdeur. Esnault, sans bien s'en douter, trouvait dans les chemins qu'il proposait lui-même des voies qui le conduisirent lentement au seuil de contrées plus riantes. Il s'aperçut un jour que la nature possédait des arbres et puis des fleurs et que la pureté n'est pas nécessairement sombre; et l'on vit alors s'élever de jolies tâches vertes toutes frémissantes le long des berges ou au détour des sentiers. Je me souviens d'une série de toiles au cadre d'argent exposées à la *Galerie Detaille*, révélant le peintre que nous attendions. Les murs austères s'étaient définitivement écartés pour laisser place à des sites agrestes empreints d'une allégresse juvénile. Les choses y étaient autant suggérées que formellement transcrites et participaient à la vie de l'espace plutôt qu'elles n'apparaissaient dans leur existence individuelle. Le souci de la concision chez Esnault à ce moment là se manifestait d'une façon si évidente qu'on a pu, à tort à mon avis l'apparenter aux peintres japonais car, quoi qu'on en pense, Esnault recherche d'avantage l'ambiance et la couleur que l'esprit du dessin. On ne peut, d'une de ces compositions isoler tel ou tel détail pour en savourer la finesse ou la vivacité, car les détails chez lui ne prennent une valeur véritable que par rapport à l'ensemble auquel ils sont subordonnés.

Un moment pourtant il sembla se consacrer à la recherche de thèmes purement décoratifs. Ce fut dans les expositions une éclosion infiniment séduisante d'étonnants coquelicots qui connurent trop de succès pour que le peintre ne se rendît pas compte qu'il entrait quelque procédé dans sa manière. Résolument il abandonna ce genre qui risquait de compromettre le plein épanouissement de sa personnalité. Esnault semble avoir atteint aujourd'hui le stade où doivent s'affirmer définitivement ses qualités maîtresses. Libéré de toute formule, bien que soumis à une sévère discipline intérieure, il est devenu, selon l'expression d'un de ses amis, le peintre de la joie. De plus en plus il se sent attiré vers les terres du soleil auquel sa sensibilité confère une étonnante souplesse et une émouvante candeur.

Contrairement à la plupart des méridionaux qui s'efforcent de voir la Provence sous un aspect architectural il considère avant toute chose la fête silencieuse des couleurs. Il est infiniment sensible aux virginales blancheurs de l'aube, aux souffles purs qui circulent dans l'espace, aux tendres enchantements printaniers. Ses œuvres paraissent autant réelles que rêvées et, leur charme indicible semble provenir de cette alliance tacite. Un rien suffit pour l'émouvoir. Il aime à saisir les choses humbles dans leur quotidienneté éternelle. Il a traduit presque toujours avec bonheur les coins les plus modestes de la banlieue mar-

TABLEAUX MODERNES

PEINTURES - DESSINS
AQUARELLES

PAR

Alix, Aberdam, Blanc, Bouche, Bianka, Chagall, Detthow, Dufy, Friesz, Iris, Laprade, Laglenne, Mandel, Mané-Katz, Oguiss, Popéa, Perpreuil, Pougny, Rockline, Utrillo, Vlaminck.

KATIA GRANOFF

10, QUAI DE CONTI

PARIS-VI^e **DANTON 90-76**

Les Fourrures

Marcel VIDAL

12, Rue Pisançon

MARSEILLE

seillaise. Ah! celui-là n'est pas exigeant qui demande seulement à une petite église de rester petite et soumise. Que de grandeur alors il sait placer autour d'elle! Il la voit lointaine et cependant rendue précise par la lumière matinale dans l'enfoncement des coteaux dénudés. La mer au-delà à peine visible, à peine réelle s'allie au ciel dont l'immobilité trahit pourtant des mouvements secrets. Ailleurs c'est une vision plus intime qui touche le peintre: des jardinets s'étagent au flanc d'un terrain; on aperçoit de jeunes arbres blancs et roses qui sourient avec une légère confusion, de frêles barrières les séparent qu'on devine constellées de rosée. Plus loin encore, c'est la berge d'un cours d'eau derrière lequel s'élèvent des arbres indécis; on dirait que les choses sont nées d'un enveloppement de brume et d'eau et que la terre ne sent pas leur poids: tout juste distingue-t-on sur la gauche deux toits rouges fraternellement accolés qui feignent l'indifférence et le sommeil. Ces images traduites d'une manière aérienne, si légère qu'on serait tenté de croire qu'elles vont lentement s'évanouir si on les regarde avec trop d'insistance. Et pourtant leur charme singulier vient non pas de leur apparence éphémère mais des connexions solidement établies que l'on devine au-dessous. On est trop tenté d'oublier devant la séduction diffuse de ces toiles que Esnault possède les dons d'un dessinateur vigoureux; nous en trouvons la preuve dans ses eaux fortes où il sait allier une technique très sûre à un esprit particulièrement incisif.

D'un trait rapide et nerveux il transcrit sans défaillance souvent avec un certain humour divers paysages qui l'ont sollicité: un minuscule portail au bout d'une allée, un fantasmagorique effet de pluie, une route qui s'approche d'un village en passant devant une file d'arbres tout hérissés, choses assez simples apparemment mais qui, précisément parce qu'elles sont dépouillées de la couleur, peuvent être éminemment révélatrices de l'œuvre d'un peintre lorsqu'il possède les dons de Maurice Esnault.

Gabriel BERTIN.

EXPOSITION ABEL VALABREGUE

Nous tenons à signaler cette très intéressante exposition d'aquarelles qui vient d'avoir lieu à la *Galerie Morel.*

Valabrègue nous paraît en pleine possession d'un métier qui n'exclut pas chez lui l'esprit de recherche. La plupart des œuvres qu'il nous a présentées ont retenu notre attention par la qualité de leur facture et leur vive sensibilité.

Nous avons particulièrement remarqué certaines vues du Vieux Port traitées avec une étonnante précision, de subtiles notations de maisons bordant une ruelle tranquillement ensoleillée, d'heureux effets maritimes, ces œuvres portant la marque d'un artiste accompli qu'on doit considérer comme un des meilleurs peintres de notre ville.

L'abondance des matières ne nous permet pas de parler comme il conviendrait de la remarquable exposition organisée par la *Galerie Jouvène* et qui comprend une sélection des œuvres de *Bouchaud, Chabaud, Seyssaud, Vives, Apy.* Nous reviendrons prochainement sur cette très intéressante manifestation.

Lettre de Damas

Printemps Syrien. Aux pentes du Liban la neige se fait plus rare cependant que les amandiers étoilent la plaine. Quand on entretient les amis de France d'une terre lointaine il est difficile de ne pas répondre à leur secret désir, de ne point proposer d'un pays déjà imaginé intellectuellement une vision trop stylisée. Par une faiblesse bien naturelle que connaissent tous les voyageurs, on a tendance à mettre l'accent sur les différences et les contrastes. Si une chose m'a jamais touché intensément au hasard de mes exils, c'est bien au contraire, et qui m'émeuvait jusqu'aux larmes, l'identité partout présente de quelques paysages, la rencontre inattendue avec des sites qui nous étaient déjà familiers, non seulement pressentis mais véritablement connus.

J'évoque, en faisant cet aveu, une croisée de routes au cœur des montagnes du Mourne dans l'Ulster qui me rappelait sous l'hiver irlandais la campagne de Brignoles, cette place publique d'Oban, au nord de l'Ecosse, qui me fit songer à Nîmes, et depuis quelques jours connue cette étonnante région de Schautora qui, en pleine Bekaa, recrée l'Ile de France. Sources fraîches, peupliers. Au bord de la route une guinguette fait moudre un phono de banlieue. Atmosphère de Narguileh et d'Arak. Les premiers plans des collines prennent ce ton de rose calciné qui est la teinte partout présente du Levant. De l'autre côté de la plaine les masses neigeuses de l'Hermon s'allègent, acquièrent dans cette nuit limpide une transparence de cristal. Les teintes plates de ce paysage découpé au cordeau où les cubes des maisons se confondent avec la terre s'estompent par degrés. Le vent agite à peine le blé qui lève et fleurissent par milliers, encore distinctes dans le soir, jonquilles et anémones. On les retrouvera au long des pistes du désert avant que le soleil ne les ait brûlées.

Bekaa. Dernier contact avec la douceur humaine, avec l'envoûtement de la Méditerranée. Nous abordons ici une autre zone, découvrons cette Asie qui ne se laisse point pressentir sur les quais de Beyrouth.

D'étranges défilés, un paysage lunaire de roches chaotiques rongées par le vent. Il y a quelques années encore les Druses dressaient leurs embuscades sur cette route. Pendant quarante kilomètres on roule vers Damas sans rencontrer une maison ou voir un arbre. Un paysage de pierre où s'étale de loin en loin, phosphorescente, une votive à Michelin. Contrastes, mais il serait si aisé d'en relever. Le chauffeur de notre Chrysler et qui conduit en virtuose a épinglé sur son tableau de bord un sacré-cœur, une main de Fathma et de ces étranges amulettes bleues destinées autrefois au col des bourricots et qu'arborent maintenant tous les bouchons de radiateurs.

Oasis de Damas. Dans un bruissement de cailloux dominé par les flûtes exaspérées de millions de grenouilles, le Barada coule entre ses peupliers. La nuit sent l'Alpe et le fourrage. Oasis de Damas, comme tu ressembles peu à ces oasis que nos enfances imaginaient en feuilletant les Atlas. Damas auréolé de pêchers en fleurs, brève parure qui éteindra ses perles avant la fin d'Avril. Déjà, par bouffées, souffle le vent du Sud, le Ramsin, le vent des pistes qui vous flagelle de grains de sables et vous roule presque dans ses tourmentes.

A Damas se mêlent ville et campagne. Au flanc des collines chauves, les ma-

La Société Générale de Presse et d'Edition

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE

VOUS SOUMETTRA

SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT

TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

AGENCE DE MARSEILLE
10, Cours du Vieux-Port.
Tél.: D 5362.

S. G. T. M. **Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur**

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS.— Adr.Télég.: TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70. Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép.: TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

Compagnie d'Assurances

LE SECOURS

ACCIDENTS
INCENDIE
VIE - VOL

AGENCE
Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE

42, Rue Paradis
Tél. 76-72

RENDEZ-VOUS DU MONDE ÉLÉGANT ET DES AFFAIRES

Brasserie de Strasbourg

Restaurant de 1er ordre ouvert après le Spectacle

CUISINE ET CAVE RENOMMÉES — BAR, DÉGUSTATION SOUPERS

11, Place de la Bourse

Tél. Dragon : 14.09
Inter : 30.16

sures se confondent avec la terre tandis que, dans la plaine, les maisons basses disparaissent entre les arbres, de sorte que seuls, les minces minarets décèlent entre les arbres la présence de la capitale des Ommyades. Damas ne se distingue point des autres villes d'Orient, les grands souks eux-mêmes perdent chaque jour de leur exotisme et font plus songer aux Galeries du Palais Royal qu'à une Cité des Mille et une Nuits. Seules, dans la tôle ondulée qui les recouvre, les cicatrices des balles de Sarrail leur confèrent un élément romanesque. Ainsi découvrai-je à Dublin, en 1927, la façade mutilée des immeubles sur la Liffey.

Une porte romaine, dorée comme un fruit et cette seule rencontre m'émeut comme en terre d'Arles. Présence familière et qui m'est douce à l'égal de ces mille petites chèvres noires rencontrées dans le Liban. Ruines patinées de soleil, de sang, animaux trop nerveux d'une terre ingrate mais où chaque pierre semble recéler un mirage et c'en est assez pour que je retrouve qui tremble dans l'air, palpite selon les caprices de la lumière, ce démon de la Méditerranée, notre roi invisible et présent. Une fontaine dans les souks et voici Aix. Cet âne pelé aux couffes débordantes de pastèques et je revois la route des Baux. Unité de notre Empire.

Une inscription de boutique: Ici demeure le savetier Aram. Nous voilà déjà très loin dans le temps et ces jarres près de nous, pansues comme celles de nos mas, quels voleurs magnifiques doivent-elles recéler ?

Nous voici dans la Mosquée Amoui, ancienne église byzantine où se dresse, d'un luxe un peu lourd, le tombeau de Jean Baptiste. Bel exemple de tolérance islamique, souvenir d'un temps où les califes comblaient d'honneurs un Jean Damascène. Le Baptiste, même pour celui qui ne croit pas, demeure le Saint modèle, et comment ne pas aimer la voix qui criait dans le désert, l'Annonciateur mais sans l'auréole de Gabriel, tout au contraire revêtu de poils de chèvres et nourri de sauterelles, symbole singulièrement émouvant de toutes les angoisses, de toutes les désespérances qui, par la grâce de la poésie, font qu'en fin de compte bien que promis au Calvaire, arrive sur terre le Messager de l'Amour. Tombeau du Baptiste, pélerinage qui garde pour moi une résonance que Jérusalem ne suscitera jamais.

Fraîcheur de la Grande Mosquée, vasques et patios, tapis de Bokkara aux champs d'étoiles, fanés mais comme l'image jamais oubliée de l'Eden. Le ciel d'un bleu de métal entre les pierres mûres. Et surtout, surtout l'eau calme du silence après l'étourdissement de cet orient que seul un Antiochus délaissé pouvait trouver désert. Paix des anciens caravansérails maintenant abandonnés, portes à voussures noircies par les torches, hachures noires et rouges sur les murs. A Damas, l'art Arabe n'a rien de commun avec ces patisseries de cuivre que l'on débite aux touristes. Il demeure suffisamment dépouillé pour convenir à l'ascétisme qui, dans le domaine de l'art, est le souci essentiel de notre époque. Sens de la nécessité architecturale, et, en orfèvrerie, simplicité du dessin jointe à un choix exquis et sobre du matériau de qualité. Et cependant, si intellectuel qu'il soit, cet art sent déjà le fagot, abjure par quelques côtés le géométrisme exaspéré du génie arabe, si magnifiquement abstrait. Vous trouverez toujours un traditionaliste pour vous répéter le dicton qui fait loi ici « L'art né en Egypte, a agonisé à Alep, est mort à Damas ». Un Occidental ne peut se rendre compte de ces subtilités. Autant vaudrait pour un étranger à la France, chercher à établir en quelle mesure deux écrivains aussi spécifiquement nationaux que Racine

et Stendhal diffèrent qualitativement.

Damas, ville de décadence; ville au seuil du désert. Au fond des hôtels des gravures de quelque Epinal islamique évoquent des combats où l'on voit se pourfendre des émirs à cottes-de-maille, à casques tartares. Ombres des Saladins revenez-vous encore? Dans les patios il y a des orangers pour touristes.

Politique Syrienne. J'ai vu en Décembre les tanks assurer l'ordre. En ce mois d'Avril les élections se font à moins de frais. Une section de sénégalais par section de vote veille à la naissance des libertés syriennes. La République naîtra sous l'égide de la nôtre. En attendant les knouts des Tcherkesses assurent l'instauration des principes de 89. Mais qui se préoccupe de cela en Europe et que la police tire sur la foule comme je l'ai vu, de mes yeux vu, en décembre dernier? Après tout, mes petits snobs des universités et des jeunes revues, cela se passe-t-il sur la terre et comment, diable, peut-on être Damasquin ?

Villes au seuil du désert et si pareilles à des ports. Caravanes, caravanes. Des chameaux misérables, pelés, écaillés d'avoir trop pris le sable comme une barque la mer. Lourdes autos en partance pour Bagdad. Sifflets des trains à la gare de Hedjar. Tout a changé, tout est la même chose. C'est la nuit que se retrouve le passé, que l'on remonte soyeuses, lamées ou claires comme des poignards, les gémissantes rivières de l'histoire. Que vous m'êtes ce soir douces, limpides et troubles de mirages, Albana et Parphar, rivières de Damas.

Ecoute les nuits de Damas, les femmes de ses nuits. Jazz de notre expérience sentimentale, jazz de toutes les villes du monde, d'une génération qui dit adieu à sa jeunesse, jazz qui mourez avec elle, jazz je vous retrouve à Damas et plus troubles, plus interstellaires (cette voix des cotton-fields de Virginie) que dans cette brume de Leicester-Square où j'allais autrefois entendre les saxos de Jack Hylton. Jazz de Damas. Une chanteuse argentine à l'« Olympia ». Profanation de Damas, ces wiskies, ces cocktails, orgie occidentale qui déferla ici à cause des pétroles de Mossoul.

Et cependant rien n'a changé.

Filles du périple d'Orient, danseuses du Kit-Kat » du Caire, du « Pavillon Bleu » d'Alexandrie, du « Miramar » de Beyrouth, d'« Abassié » de Damas, allemandes, hongroises, roumaines, offertes aux aventuriers de la Méditerranée selon une tradition cinq fois millénaire, on ne sait plus à quelle époque de l'histoire vous situer.

Je t'écoute toi qui dis « Mon nom est Marica, je suis grecque de Zanthe, j'ai appris à danser à Athènes, j'ai fait l'amour à Alexandrie ». Un disque de Joséphine. Re-wisky. Je ferme les yeux, petite sœur de Bilitis. Au fait, mon amie, quels sont ces soldats? Des Tcherkesses à la solde de la France ou des Mercenaires de Darius ? Tu bois à leur santé en Hongrois. Mais en quelle langue avouer l'amour ? Irons-nous à Byblos voir couler le sang d'Adonis ou te comparerai-je au Sannin et à l'Hermon ? Ce contact, est-ce une femme, est-ce Damas ?

Demain je quitterai Damas. Un lieu de plus à recréer quand on sent le besoin d'une présence sur la terre. Damas, belle comme une étoile, découverte, aimée, abandonnée avant la lassitude, donne-moi quelque chose de ton privilège magique, d'être délivré du temps, de vivre d'une passion qui d'elle-même se nourrit.

Léon-Gabriel GROS.

Fondé en 1863

CREDIT LYONNAIS

Société Anonyme

Capital et Réserves : 1 Milliard 208 Millions

1.400 Sièges en France, Algérie, Tunisie, Maroc et à l'Étranger

Agence de MARSEILLE : 25, rue St-Ferréol - 16-18-20, rue de Rome

10 Bureaux de quartier. — Sous-Agences : Aix, Aubagne, Digne, Manosque, Martigues, Salon. — Correspondants sur toutes places.

Toutes Opérations de Banque : Titres, Bourse et Marchandises.

Location de Compartiments de Coffres-Forts. — Dépôt d'Objets précieux.

Chauffage Central

Salles de Bains

Distribution d'Eau Chaude

Chauffage et Cuisine au MAZOUT

Etablissements J. MOUROUX

201, rue de Rome, MARSEILLE

Tél. : Colbert 55-44

DYENS - FLEURISTE

expose ses plus belles Fleurs, Corbeilles, Cristaux et Faïences d'Art

16, Square de la Bourse

MARSEILLE **Téléphone : D 56-50**

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser :

à MARSEILLE ; au Siège Social, 5, rue Beauvau. – à PARIS ; Agence Générale de Passages, 2, ru
Edouard VII ; Agence de Fret, M. GUILLAUMARD & Cie, 12, rue de la Victoire.

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DECORATION

45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**

La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE ⁂ **Tél. Colbert 85-09**

Le Centenaire de Gœthe

L'Allemagne a mis l'année 1932 sous le signe de Goethe: le fils de la bourgeoise Francfort, le pélerin de Rome initiateur de Nietszche, le seigneur de Weimar, celui que Tolstoï a proclamé « grand païen » préside ainsi aux crises de la République de Weimar, et on a pu écrire dans un numéro spécial de la « Nouvelle Europe », (fondée à Zagreb en 1920, avec un programme qui fait alterner les préoccupations multiples de l'Europe nouvelle et les problèmes confus de la nouvelle Yougoslavie) que « les voix exprimées en faveur d'Hindenburg et contre Hitler étaient en réalité en faveur de Goethe » (Gete, écrit-on dans la transcription phonétique soi-disant scrupuleuse du serbo-croate...) Mettons que ce qui compte en l'occurence est plutôt l'opposition signifiée à l'aventure hitlérienne et retournons la proposition de la Nouvelle Europe: ce qui reste d'esprit goethéen en Allemagne aurait voté contre Hitler On ne saurait alors, mieux dire à la fois l'importance considérable reconnue par les Yougoslaves à la grande œuvre de l'auteur de Faust, et ce qui se mêle de calculs d'actualité intempestifs et de hantise des problèmes du devenir national chez eux à toute étape, à chaque instant de la vie spirituelle.

Ecartons d'abord cet aspect déplaisant: c'est un chapitre nouveau d'une sourde et tenace ré-orientation des esprits où le moins chauvin des observateurs étrangers notera, non sans surprise, l'insistance et les progrès d'une tendance délibérément et imprudemment pro-germanique. Ce n'est point ici le lieu de l'exposer ni de la discuter. Mais comment ne pas s'étonner que Goethe, le plus humain de tous les grands Allemands, le plus étranger aux visées et menées d'étroits appétits nationalistes, ait servi, au jour même de son centenaire, de prétexte, d'occasion et presque de justification à toute une série de manifestations, déclarations et professions de foi non équivoques: ou bien, serait-ce par hasard qu'une délégation de Pen-Club autrichiens venus exprès de Graz aurait proclamé la « nécessité d'une Europe sans barrières douanières » ?: la coïncidence avec le plan Tardieu, et la permanence des plans d'Anschluss comme base d'une hégémonie austro-allemande nouvelle sur la péninsule balkanique en éclairent le sens réel... De tous les grands germaniques, Goethe eut été de dernier a admettre cette confusion du politique et du spirituel, et il a quelque sacrilège à se draper des sentiments de piété qu'inspire son centenaire pour ces passes de honteuse diplomatie. Ce qui n'empêcha point nos jubilaires de faire suivre, à 24 heures d'intervalle, les fêtes en l'honneur de Goethe de la constitution d'une « société des Amis de l'Allemagne ». Or, si l'on a pu concevoir, voici un ou deux ans, l'opportunité de pareil groupement à Belgrade, où jusqu'en ces dernières années les contacts avec le monde germanique et ses apports étaient restés limités, et contrebalancés par d'autres courants, il n'en est pas de même dans les provinces yougoslaves récemment affranchies d'une domination austro-hon-

groise séculaire, entrainant une constante intégration — « par Symbiose » a-t-on pu dire — de ces provinces à ce domaine culturel: on n'y voit point encore le besoin d'enrégimenter des amitiés toutes acquises, sinon toutes naturelles dans bien des cas, et dont l'accentuation ne peut avoir présentement qu'un caractère provoquant et être que l'annonce d'une propagande systématique et, dans ce cas surtout, singulièrement tendancieuse et dangereuse... Comment, enfin, admettre dans un état aussi centralisé et strictement gouverné que la Yougoslavie d'aujourd'hui que ces tendances s'affirment et prennent corps sans l'agrément tacite ou formel de certains dirigeants, au moment où ils proclament la nécessité pour leur pays de rester fidèle à un plan d'ensemble européen dont s'accomode fort peu « l'amitié germano-yougoslave » des électeurs hitlériens? Un récent ouvrage sur « les orientations culturelles en Yougoslavie » avait pourtant souligné, par ses conclusions même discutables et telles vues même médiocres que, pour les peuples comme pour les individus, il faut parfois savoir choisir, et que l'idéal théorique d'un appel parallèle à toutes les cultures européennes, en soi toutes défendables, ne peut signifier pour le jeune état qu'une richesse anarchique et qu'une pseudo-culture redoutable..

On se plait à croire que c'est pour un motif plus généreux, quoiqu'intéressé, inspiré par des sentiments de reconnaissance, que la majorité des amis de Goethe l'ont fêté en Yougoslavie. Ils n'ont pas manqué d'ailleurs, de souligner eux-mêmes ses titres à cette reconnaissance: c'est lui qui a, par une traduction précoce, attiré décidément l'attention de ses compatriotes, de ses contemporains, et de toute une cohorte romantique où l'on retrouvera Grimm et Talvj, Nodier et Mérimée, et Mlle Voïart et tant d'autres,, sur l'admirable trésor des *chansons populaires* des Slaves du Sud, le plus riche ensemble peut-être qu'ait conservé l'un des peuples slaves de l'Europe moderne. Nous ne reviendrons point sur cette histoire suffisamment connue; sur les suggestions de Herder, la découverte par Goethe de la complainte morlaque de la femme d'Hassan-aga, la traduction qu'il en donne dès 1775, contribuant par là à intéresser des Slaves du Sud eux-mêmes, (le serbe Vouk entre autres, à qui le slovène Kopitar lit cette traduction à Vienne), à la recherche diligente et pieuse de ces traditions ainsi heureusement sauvées de l'oubli. Depuis un siècle, les recueils s'en sont multipliés: les recueils de Vouk sont une sorte de Bible nationale, et ne manquent guère dans une maison serbe qui se respecte: la Matitza croate a entrepris une œuvre analogue, et publié sept précieux volumes de textes, etc. Bref, Goethe eut et a conservé aux yeux des Yougoslaves le rare mérite d'avoir découvert la rare beauté de cette richesse négligée, et de l'avoir consacrée, de lui avoir conquis droit de cité dans les esprits contemporains, dans les lettres romantiques, dans la littérature du XIX[e] siècle: de sa divination faut-il rappeler autre preuve que celle-ci: quand Mérimée, après la farce de Clara Gazul, s'essaya à la mystification de la « Gouzla », prétendant avoir recueilli de la bouche d'un vieux barde dalmate les chansons qu'il publia sous ce titre en 1827, et alors que Pouchkine s'enthousiasmait de ce nouvel exemple de l'admirable poésie populaire des Slaves du Sud, Goethe fut le premier à flairer et à dénoncer la plaisante mystification. Quelque respect pour la haute inspiration de ces poèmes séculaires se joignait, en lui, au malin plaisir d'y voir plus clair qu'un Slave lui-même, et au besoin de rétablir la vérité: un demi-siècle plus tard, on le verra encore suivre avec intérêt les

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez

MENELIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE
LINOLÉUM - TOILES CIRÉES

Chabert et Cie

Maison fondée en 1827
30, Rue de Rome — MARSEILLE
Chèques Postaux 77-71
TÉLÉPHONE 27-80

Balais, Brosses, Plumeaux
Paillassons, Stores
CONFECTION ET POSE
PRIX FIXE

Faites
votre Cuisine
au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition de la
Régie intéressée du Gaz
45, Boulev. Paul Peytral

Tous Appareils les plus Modernes
et aux Meilleurs Prix.

AMBULANCES AUTOMOBILES
Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

Rue Pythéas, 1, Angle place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ
Voit. RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN - ChauffageCentral

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges - MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT — TÉL. D 72 70

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON

148, Rue Sainte
MARSEILLE

Remorquage de Haute Mer — Sauvetage

Fourniture d'eau douce aux Navires

MAGASINS

L. DEWACHTER Jne
2, Boulevard Dugommier - MARSEILLE

VÊTEMENTS

TÉLÉPHONE : 201 — MARSEILLE — R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle de la Côte Provençale
Restaurant de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son Golfe merveilleux - - LA RÉSERVE de Marseille est considérée comme un pèlerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur.

Appartements Confort Moderne — Terrasses et Jardins magnifiques

COIFFEUR POUR HOMMES

DUPONT

16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)

GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

publications étrangères, serbes notamment, sur ce bagage de poésie populaire lentement recueilli, parfois traduit, et au soir de sa vie, faisant les bilans de sa jeunesse, refaisant la Vérité de sa Poésie, il consacrera plusieurs articles classiques à rappeler sa découverte et à vanter ces Chants: ne faisaient-ils point désormais partie, dans le vaste monde reconstruit par son esprit synthétique, de l'évolution totale des gens et des choses, à la base de la Weltliteratur à laquelle il ne cessa de croire et de travailler?

Et voici une preuve minime de l'éternelle fécondité des initiatives goethéennes: il avait cru alors, sur la foi du voyageur italien Fortis, à l'origine serbe de la majeure partie de ces chants populaires et c'est sous l'étiquette serbe qu'il les étudiera plus tard. Tout un siècle folkloristiue et philosophique a maintenu ce point de vue et on l'a encore pu voir reproduit dans le numéro d'hommage à Goethe de littérature comparée où le professeur serbe Trifounatz résuma l'essentiel de ce que l'on sait sur Goethe et ses curiosités envers la chanson populaire des Slaves du Sud. Mais, en étudiant les sources de la version de Fortis, M. Tchourtchin, qui publia jadis une dissertation en Allemagne sur ces « Chants populaires serbes », vient d'apporter aux débats, dont on devine l'arrière-plan politique et national, un argument inattendu : une version authentiquement croate de la même Complainte qui enthousiasma Goethe, version transmise oralement jusqu'aux ancêtres du sculpteur Mechtrovitch, et que celui-ci même, tout en modelant un buste de Goethe, a reconstituée infailliblement!

Conservée dans le dialecte que parlent, au centre du haut-plateau dalmate, les populations catholiques et musulmanes de ces régions, cette version atteste le rôle de premier plan des habitants croates en pays slave du Sud dans la lente constitution du trésor anonyme des chansons populaires. En même temps ce récit de la mort dramatique de la femme d'Hassan-aga, si sévèrement jugée par son seigneur et maître qu'elle en mourut, parcequ'elle avait commis quelqu'une des fautes menues et lourdes d'un code médiéval, semble reposer essentiellement sur des notions d'une morale d'inspiration musulmane, bosniaque, lointaines dans leur lettre, mais comparables dans leur esprit à celles de la chevalerie occidentale; mais, au delà de ce thème neuf, Goethe n'avait-il pas retrouvé dans la sombre histoire l'écho d'autres malentendus dont souffrent deux êtres épris, le ressouvenir de l'aventure strasbourgeoise et ce tragique dans l'amour de Lili qui lui avait déjà inspiré un premier essai de Faust.

Si, en tous cas, il a goûté et fait apprécier la chanson populaire des Slaves du Sud, il a conservé chez eux le bénéfice de cette trouvaille. Première raison de son culte.

*
* *

Cas curieux d'un grand auteur, dont l'œuvre aura pourtant été moins étudiée, moins goûtée qu'on n'eût pu s'y attendre, chez ces mêmes amis.

Goetz et Werther ont campé Goethe à l'aube du romantisme et du mal du siècle européens. Mais on a justement remarqué que, lors même que les Yougoslaves ont, vers le début du XIX^e^ siècle, rencontré et aimé ce premier éveil romantique, c'est plutôt le Schiller des Brigands et le Byron de Childe Harold dont la fougue plus impulsive ont davantage trouvé d'échos. L'étude, en cours de parution de M. Petrovitch, — autour de laquelle une certaine critique serbe

a fait un injuste silence — a résumé et précisé les aspects, les éléments et les étapes de la connaissance de « Byron chez les Yougoslaves », pour définir la mesure et le caractère de leur byronisme ou pro-byronisme. Et quand, voici plus d'un quart de siècle, Belgrade fêta le centenaire de Schiller, la plus importante revue serbe, le jeune « Courrier littéraire serbe » croyait pourvoir prédire que le « centenaire de Goethe 1932 serait probablement moins solennel »: exagération de critique enthousiaste, mais aussi indication d'un état d'esprit, d'un culte sensible à tout le brio romantique. L'évènement l'a d'ailleurs démenti et la « Nouvelle Europe » ne tarde pas, 1932 venu, à le souligner!

Il nous manque encore une histoire un peu ample des échos dans les lettres serbes et croates du romantisme, allemand en particulier. Les choix, les étapes en seraient curieux à suivre. La Serbie à peine libérée de l'occupation, puis de la suzeraineté turque commence à associer ses études à celles, plus anciennes, des réfugiés serbes de Hongrie qui participent, eux, avec les provinces occidentales, de la large influence culturelle d'Europe centrale: c'est de ces provinces périphériques, et non comme on l'a prétendu au nom d'une géographie littéraire raciale et tendancieuse, des centres montagneux de l'intérieur, des réduits nationaux du haut Balkan que vient, de génération en génération, l'apport externe, le progrès: progrès soucieux des exigences nationales, certes, et plus que Goethe, et même que Schiller, ce sont, héritiers inférieurs parfois mais modèles commodes, les romantiques combatifs de la Jeune Allemagne, et parfois l'inimitable Heine, qu'on s'essaie à suivre: leur exemple d'une littérature tendancieuse, passionnée, agissante, est immédiatement utilisable: il prolongera d'un demi-siècle au moins chez les Yougoslaves un romantisme patriote dont les bienfaits pragmatiques compensent souvent les défauts. Goethe n'y avait plus que faire: et, après ses élans romantiques, sa réaction weimarienne sera moins immédiatement perçue: il a fallu voici quelques semaines, les exigences d'un programme de célébration un peu hétéroclite pour qu'on traduise quelques-unes de ses « Elégies romaines » !

Il serait trop sommaire de dire que son romantisme seul le rendait accessible aux Slaves du Sud: quand ils le prisaient, Goethe déjà criblait d'épigrammes ses successeurs de la génération de 1800! C'est que chez lui se vérifierait cette loi constante que tout classicisme nait d'une réaction raisonnée contre une ère romantique: Goethe l'éprouvait de multiple façon: Les Yougoslaves, surtout ceux des régions orientales, avaient un trop récent passé littéraire pour s'y reconnaître. Et, comme chez la plupart des Slaves d'ailleurs, T. Tasso, W. Meister ou Faust trouveront difficilement audience. Dresser le tableau des quelques traductions de Goethe en serbo-croate soulignerait ces constatations, dont certaines ont été justement mises en lumière par Matl: quelques poèmes, des ballades surtout, traduites voici un siècle, ont été suivies surtout de traductions auxquelles se sont essayés plusieurs auteurs de ses pièces de théâtre: Goetz, Clavigo, Iphigénie, Egmont, T. Tasso, Faust enfin ! On citerait tant à Belgrade qu'à Zagreb plusieurs traductions de Faust, dont une assez louée d'Iso Vélikanovitch, une inédite du romancier Méhajir, mort l'an dernier, mais Werther n'a été traduit pour la première fois à Zagreb que voici deux ans.... et telles œuvres capitales ne l'ont jamais été! Colomba, cependant, avait trouvé cinq traducteurs: l'attrait du sujet inédit et coloré pris en considération, on peut penser que même le Goethe de 1773 justifiait la prédiction faite par

La véritable Bouillabaisse de Marseille
est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous
des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DE
PEINTURES & VERNIS

Siège Social et Bureaux :
24, Rue Charras, 24
MARSEILLE
Tél. D. 40.60 (3 lignes)

3 USINES

Peinture Hippocampe
» **Étoile de Mer**
» **Astérie**
» **Ferrolégine**
Sous-marine laquée
Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca

PARFUMS
TOILETTE
OBJETS D'ART

crée l'atmosphère
de la femme.

Marseille **Alger**

LE GRAND HOTEL

66, La Canebière

MÊME MAISON

GRAND CAFÉ GLACIER

Ch. BORY, Propriétaire

Les TROIS AMIS
de la MAISON

Pour la Cuisine :
"La Végétaline"
Pour la Table :
L'Huile "Dulcine"
Pour le Linge :
Le Savon "La Tour"

ÉTABLISSEMENTS
ROCCA, TASSY et de ROUX
MARSEILLE

ALBERT NUGUE
Ancienne Maison Mce NUGUE
MIROITERIE

Tél. Colbert 8868 (2 lig

76, rue d'Italie
MARSEILLE

ENSEIGNES ET DÉCORATIONS SOUS GLACES ET VERRES.
TOUS VERRES POUR LE BATIMENT : DALLES, TUILES, PAVÉS, etc., etc. :: ::

LA GLACE ET LE VERRE
dans toutes leurs applications.

Le Restaurant
"BASSO"
5, Quai des Belges, 5
VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX PORT
Spécialités :
Bouillabaisse
Coquillages - Crustacés
Poissons du Littoral
CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : Dragon 11-04
» 12-90
Inter 28

CHAUFFE-BAINS
au Bois
" LE VOLCAN "

CHAUFFAGE CENTRAL
par Chaudières à Gaz
" LE VOLCAN "

F. REBON Fils
11, Rue de la Darse
MARSEILLE
Téléphone : D 11.28

Cuisinières à Gaz JUNKER et RUH

l'auteur mûri à Eckermann: je ne serai jamais populaire. Son romantisme même n'était pas de cette inspiration qui séduit la foule et emballe les peuples.

Une lente révision des valeurs, dont le jeune Nietszche a fait son profit avant d'en faire un dogme, a modifié vers la fin du siècle le palmarès des vertus romantiques: Novalis surtout, puis Hoelderlin en ont bénéficié. Et Goethe indirectement: les normes de vie qu'il proclamait se révélaient plus profondes, plus durables que les élans byroniens. On a observé que, parmi les Slaves, ceux de la zône autrichienne ont plus étroitement suivi ce courant, ceux d'Orient, de plus loin mais avec plus de personnalité: seuls, d'ailleurs, les moins slaves et les plus occidentalisés d'entre eux ont trouvé véritablement accès à la pensée goethéenne. Ses drames mêmes, ses drames surtout, ne participent-ils pas de cette difficulté où se rejoignent les grands créateurs, alors que le drame est normalement l'œuvre, la catégorie où un auteur sollicite et rejoint plus aisément la compréhension du plus grand nombre.

Que dire alors de ses essais profonds, de sa reconstruction métaphysique de l'univers déchiffré, du Maerchen resté mystérieux aux meilleurs commentateurs? Signalons pourtant à Zagreb un essai déjà ancien d'interprétation du Maerchen par C. Lucerna.

Nous avons cité déjà les recherches de Matl; il prépare présentement un important ouvrage sur Goethe chez les Slaves. On en attendra la parution avec curiosité, encore qu'il en ait livré quelques bonnes feuilles en hommage jubilaire: le nom d'un spécialiste bulgare de Goethe y voisina avec l'évocation de Precheren, le plus loué des poètes slovènes du siècle dernier, qui eut ses heures de passion goethéenne, et trouva quelques accents dignes de son inspirateur discret, etc.

Les belles études de Baldensperger sur Goethe en France nous ont, voici des années déjà, éclairé l'autre face du problème. Il n'est pas sans intérêt, parfois de voir derrière d'autres frontières les problèmes que nous sommes accoutumés de voir en France. Le même critique que j'ai déjà cité dit par exemple que, parallèlement à la renommée montant de Goethe chez les Slaves du Sud vers 1820, la gloire de Gothe s'est affirmée alors en France. On corrigera ce parallélisme: Werther traduit dès 1776; dès avant la Révolution, il a conquis, sinon la foule, au moins des milieux numériquement plus importants peut-être que tout le public littéraire des Slaves du Sud vers la même époque. La génération napoléonienne a multiplié ce culte: la visite de Napoléon à Goethe n'en est qu'une sorte de sanction. Combien de nos émigrés ont défilé devant Goethe, avant Mme de Stael et B. Constant!

Plus curieux encore ce jugement cueilli en passant chez l'unique collaborateur féminin du N° d'hommage de la « Nouvelle Europe » qui, se demandant en 4 pages pourquoi Tolstoï a souligné le paganisme de Goethe, croit que c'est pour son amoralisme, et voit la preuve de cet amoralisme évidente dans « son admiration inconditionnelle de Napoléon »! Thèse rebattue, et vue primaire. Il faut autant d'étroitesse spirituelle pour savoir gré à Goethe d'avoir admiré uniquement le vainqueur d'Austerlitz que pour ne pas distinguer que Goethe conscient de l'admirable et si décrié « égoïsme » de son propre essor, pouvait admirer en Napoléon, un essor aussi constant, aussi conscient, et, en 1808, aussi heureux: l'un et l'autre édifiaient alors le chef d'œuvre que serait leur existence. C'est Goethe qui a construit pour une plus haute éternité :

l'immoralisme, l'amoralisme eût pu s'égaler: et Goethe cueille la classique « Violette », et Napoléon, dans son rêve d'Orient où les Serbes révoltés de 1804 n'entrent pas, abandonne à son sort Karageorges révolté contre les Turcs malgré son pathétique appel.

On retiendra de tout le bruit fait à juste titre autour de Goethe qu'un siècle d'immortalité a confirmé son culte auprès des élites et affirmé au nombre de ses fidèles ce moyen public éclairé qui se rallie lentement mais sûrement au jugement des meilleurs: et les Yougoslaves eux-mêmes cherchent à voir en lui, non seulement le prospecteur de leurs trésors de chants populaires dont Brentano esquissait une paraphrase dans la « Saengerfahrt », non seulement le génial enfanteur du Goetz et de l'Urfaust et de la « Mission théâtrale de W. Meister », mais de plus en plus le voyageur pensif, l'humaniste moderne, le classique chaleureux, qui de Faust au Divan tenta une synthèse des apports nordiques et orientaux à sa culture et à son idéal mesuré de Latin converti.

Raymond WARNIER.

PAPETERIES NAVARRE

Société anonyme au Capital de 75.000.000 de Francs

SIÈGE SOCIAL : 52, Avenue de Noailles, LYON

R. C. Lyon B 1569

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris, 90

Codes : BENTLEY — LIEBERS & PRIVÉ

Téléphone : C, 28-91 et 71-30 *Télégrammes : ERRAVAN-MARSEILLE*

Stock en Dépôt { **à CASABLANCA : chez S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine**
à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, Rue Delille.

Agences : ALGER, ORAN, TUNIS, SAIGON, HANOI, TANANARIVE.

Les CAHIERS DU SUD sont imprimés exclusivement sur papier provenant des

PAPETERIES NAVARRE

CAFÉ DU SPORT & BRASSERIE CASTELLANE
3 et 5, Place Castellane — Téléphone : C. 11-33
Rendez-vous des Sportifs, Bourse et Automobile
SERVICE FIXE & CARTE - METS DE BRASSERIE

Société d'Alimentation
de Provence - Avignon

Saucisson
" MIREILLE "

- - La grande - -
Marque Française

Fers Forgés
Objets d'Art
AU SINGE VERT
Lustrerie
et Cristaux
Louis TRICHARD
FERRONNIER D'ART
150, Rue de Rome, MARSEILLE — Tél. D 2278

GILL GRAND CHEMISIER
5, Place de la Bourse (angle Rue Pavillon)
Fournisseur de l'Élite Élégante
- MARSEILLE -

EXPOSITION MAURICE THEVENET

L'illustrateur de Jean Giono, le peintre Jacques Thévenet expose au studio Le Roy, 120 Rue Paradis, ses plus récentes aquarelles sur *Marseille et la Provence*. Le vernissage a donné lieu à de brillantes réceptions qui ont réuni l'élite marseillaise accourue sur l'invitation de MM. Henri Reynaud et P. Le Roy, amis du peintre. La soirée que rehaussait la présence de Jean Giono, aimable improvisateur, et d'Arthur Honegger, fut des mieux réussies. Ce dernier poussa la bonne grâce à exécuter quelques unes de ses œuvres devant un auditoire de choix. Musicien, écrivain, peintre furent également fêtés. Nous reviendrons plus longuement sur les aquarelles de Jacques Thévenet. Félicitons d'ores et déjà les organisateurs de cette manifestation que la rareté de telles initiatives rend plus précieuse encore.

Notre concitoyen Pierre Marseille, expose à Paris à la Galerie Carmine un ensemble de paysages très représentatifs de sa manière infiniment délicate et sensible.

« Pierre Marseille, écrit André Salmon, est le premier Marseillais qui nourri des principes de l'Art vivant, s'inquiète de fonder avec autorité un art provençal en assurant son modernisme absolu sur ce qui fit la saveur, sur ce qui fit l'originalité des maitres du dix-huitième, honneur du musée d'Aix-en-Provence.

Il faut que cette autorité soit enfin reconnue.»

VIII[me] FOIRE
INTERNATIONALE DE
MARSEILLE
MARCHÉ MÉDITERRANÉEN ET COLONIAL
17 Septembre - 2 Octobre 1932